

N°19
SEPT
2012

REVUE
POLITIQUE
MENSUELLE
DU PCF

P.4 REGARD

LES RENCONTRES
D'ARLES

par Nicolas Dutent

P.32 TRAVAIL
DE SECTEURS

ÉLECTIONS : BILAN
ET PERSPECTIVES

par Lydie Benoist

P.40 PRODUCTION DE TERRITOIRES

UN ANTIMONDE
CONTEMPORAIN :

LA PIRATERIE
MODERNE DANS
L'OcéAN INDIEN

par Jérôme Lageiste

LA REVUE DU PROJET

► P.6 LE DOSSIER

LE POLAR IMAGINE 2013

ÉVÉNEMENT

Vous avez entre les mains un numéro exceptionnel de *la Revue du projet* ! En lieu et place du traditionnel dossier d'articles, nous vous avons en effet réservé un recueil de nouvelles en donnant carte blanche au monde noir du polar autour d'un thème pour le moins stimulant : la France en 2013. Vos rubriques Revue des média, Combat d'idées et Sondages en ont été victimes : le silence de la mort pour septembre... mais résurrection dès octobre ! Côté nouveautés de rentrée, signalons l'étoffement de la rubrique Critiques et la refonte de la rubrique Travail de secteurs qui a désormais un responsable propre : Léo Purguette.



La sortie du dernier numéro *Sport\$ l'humain d'abord* ! a été l'occasion, le 6 juin à l'espace Niemeyer, d'une belle et riche rencontre avec le monde du sport avant les jeux olympiques.

Écrivez-nous : revue@pcf.fr

SOMMAIRE

4 REGARD

Les rencontres d'Arles 2012

6 ► 31 LE DOSSIER

LE POLAR IMAGINE 2013

ÉDITO : **Gérard Streiff** En bande organisée

Christian Rauth Lire tue

Jeanne Desaubry Les huîtres, ça ne se garde pas

Antoine Blocier Ça va !

Didier Daeninckx Cessez le jeu !

Max Obione La défaite du dormeur

Thierry Daubrègè Les chiens aboient

Frédéric Prilleux Un casse bien échafaudé

Mouloud Akkouche Fatigue - Nuit du 4 janvier 2013

Gérard Streiff Le parapente

Sophie Loubière Normal(e)

Jérôme Leroy L'invisible

Francis Mizio L'affaire de 2013

Chantal Montellier Froid froid froid le printemps sera froid

Philippe Masselot Premier café

José Noce 2013 et des poussières

Maxime Vivas Et le falcon fut foudroyé...

Ricardo Montserrat De l'électricité dans l'air

Francis Pornon Effet rétroactif

32 TRAVAIL DE SECTEURS

Entretien avec Lydie Benoist Élections : bilan et perspectives

ÉCOLE Première rentrée sous le gouvernement Ayrault

ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE Une véritable alternative

MEDIA Urgence : des États généraux pour la presse

36 COMMUNISME EN QUESTION

David Harvey *Le Capital* à la lettre

38 HISTOIRE

Stéphane Sirot Les âges de la grève en France

40 PRODUCTION DE TERRITOIRES

Jérôme Lageiste Un antimonde contemporain : la piraterie moderne dans l'océan Indien

42 SCIENCES

Bastien Marchina Statistiques et modélisation

44 CRITIQUES

• *Indignés ! D'Athènes à Wall Street, échos d'une insurrection des consciences.*

• *Occupy Wall Street ! Textes, essais et témoignages des indignés.*

• *Marx, Écrits philosophiques*, textes traduits et présentés par Lucien Sève.

• Dominique Vidal (dir), *Le protectionnisme et ses ennemis.*

• *Recherches internationales*, « L'extrême droite, une nébuleuse multiforme qui s'enracine ».

• *Économie et politique*, « ...et maintenant, changer vraiment ».

• *Théâtre/Public*, « États de la scène actuelle : 2009 - 2011 ».

48 CONTACTS / RESPONSABLES DES SECTEURS

l'Humanité

Chaque mois, retrouvez *La Revue du Projet* dans les colonnes du journal de Jean Jaurès et sur le site Internet www.humanite.fr.



Nous disposons d'une édition *La Revue du Projet* publiée et recommandée par la rédaction de Mediapart. <http://blogs.mediapart.fr/edition/la-revue-du-projet>

Femmes Hommes

Part de femmes et part d'hommes s'exprimant dans ce numéro.

Parce que prendre conscience d'un problème, c'est déjà un premier pas vers sa résolution, nous publions, chaque mois, un diagramme indiquant le pourcentage d'hommes et de femmes s'exprimant dans la revue.

La Revue du Projet - Tél. : 01 40 40 12 34 - Directeur de publication : Patrice Bessac - Rédacteur en chef : Guillaume Quashie-Vauclin - Secrétariat de rédaction : Noëlle Mansoux - Comité de rédaction : Nicolas Dutent, Amar Bellal, Marine Roussillon, Renaud Boissac, Anne Bourvic, Alain Vermeersch, Corinne Luxembourg, Léo Purguette - Direction artistique : Frédo Coyère - Mise en page : Sébastien Thomasset - Édité par l'association Paul-Langevin (6, avenue Mathurin-Moreau 75 167 Paris Cedex 19) - Imprimerie Public Imprim (12, rue Pierre-Timbaud BP 553 69 637 Vénissieux Cedex) - Dépôt légal : septembre 2012 - N°19 - Numéro de commission paritaire en cours d'attribution.



J'AI RENCONTRÉ UN TROUPEAU DE CHATS

Nous étions moutons ; nous sommes devenus chats... À la terrasse ensoleillée d'un café montreuillois, mon partenaire de discussion philosophique estivale osa cette image... Nous étions moutons ; nous sommes devenus chats... Et qu'il est difficile de constituer un troupeau de chats !

C'est une image que je crois très juste du réel. Elle résume le problème de l'avenir. Réussir à unir une foule qui n'est plus une foule, réussir à constituer en troupeau des consciences dont la forme actuelle est constituée d'une volonté farouche de souveraineté individuelle et d'autonomie personnelle.

Ainsi, ce que nous appelons transformation de la politique ou des partis, ou du parti communiste français pour ce qui nous intéresse en premier lieu, n'est pas un chantier contingent des petites vicissitudes du présent, c'est la recherche d'une culture pratique nouvelle de l'action politique qui puisse entrer en résonance puissante avec les profondes transformations culturelles de notre civilisation qui ont félinisé notre rapport personnel au monde et à l'action collective.

Jusque-là, l'affaire est assez simple. Jusque-là, c'est-à-dire en mots. Cela se complique immédiatement en pratique. Car le discours d'une

culture nouvelle de notre action n'est pas, malheureusement, performatif. De grandes organisations humaines, scientifiques, économiques, artistiques affrontent les mêmes difficultés. C'est le problème de toutes les grandes révolutions : les outils de la révolution précédente restent formidablement efficaces et ceux de la suivante formidablement compliqués. Et pourtant, les exemples sont désormais légions de projets humains auxquels la forme coopérative donne une efficacité décuplée. Les troupeaux de chats ont désormais la possibilité de se former et, dans le troupeau, chacun conserve, développe et partage ses propres compétences, ses propres appétences, son autonomie propre.

Les formes du développement de l'intelligence sont en train de changer ; les processus créateurs se diffusent, se distribuent ; la figure du demiurge est en train de se reconstruire pour devenir un produit collectif. Ainsi, paradoxalement, les chats sont moins chats qu'il n'y paraît et la révolution actuelle reformule et intensifie la question collective...

De là un problème : la culture. Car enfin, il n'y a pas de changement dans l'ordre économique et politique qui ne soit précédé d'un changement dans l'ordre de la culture. Car les chats, car une culture pratique

nouvelle de l'action politique ont besoin d'un écosystème nouveau de représentation, de sens, de valeurs, en un mot de culture. Ainsi, la problématique du Front de gauche, de l'action révolutionnaire aujourd'hui ne peut absolument pas se réduire aux questions tactiques, de gouvernance ou de stratégie électorales qui sont les plats de résistance de nos Congrès ; il s'agit de constituer, avec toutes les femmes et les hommes de bonne volonté, l'effort de travail par lequel s'imaginer et se fonde l'alternative de société. Ou encore, il s'agit de constituer la liaison avec la création, le syndicalisme, la science, les citoyens qui engage le Front de gauche dans un processus qui dépasse la question électorale pour essaimer dans l'univers de la pensée, de la vie quotidienne, de l'art, de la science et de ses implications sociales.

René Char, cité par Jack Ralite, disait qu'il faut se souvenir de l'avenir. Se souvenir, oui, mais de l'avenir.

Puisse le travail modeste de l'équipe de la *Revue du projet* y contribuer. ■

Les Rencontres d'Arles 2012

Ces rencontres avaient cette année pour ambition de faire témoigner l'émergence et la réalité d'une « école française ».

Dans le cadre des anciens ateliers industriels de la ville, reconvertis depuis lors en lieux dévolus aux rencontres et pratiques artistiques les différentes séries proposées par les anciens de l'École nationale supérieure de photographie nous révèlent des regards et des sensibilités qui se sont aiguisés dans l'enceinte de cette école.

Jonathan Torgovnik a réalisé plusieurs portraits tout à fait saisissants de femmes rwandaises, victimes revenues de l'enfer de la guerre ethnique et génocidaire entre Hutus et Tutsis.

La pudeur avec laquelle Jonathan Torgovnik nous suggère ici l'indicible n'a pas trompé le jury des rencontres qui lui a attribué (avec le soutien déterminant de la fondation LUMA) le Prix Découverte 2012 pour cette série intitulée *Intended Consequences*.

Les quelques lignes de témoignage personnel jointes à chaque photographie nous soulèvent le cœur, tant elles invoquent une violence à plusieurs visages : physique, symbolique et psychique qui agresse nos pensées et notre imaginaire. Et pourtant, la terreur est bien là, à la surface des mots et au fond des regards.

Hasan et Husain Essop mettent en scène, de manière fictive ou spontanée, les représentations dominantes sur l'Islam et les stéréotypes « utiles » que continuent de se renvoyer l'Orient et l'Occident.

À travers une mise en perspective des cultures religieuses et des pratiques populaires, les deux frères nous offrent un panorama grinçant de l'ère consumériste et la prégnance de ses dogmes dans les rites et modes de vie.

C'est un projet réussi abordant librement, dans un mélange d'humour et de légèreté critique, les confits de civilisations à travers les « mythes identitaires ».

Avec sa série *Très loin à l'Est, il y a l'Ouest* Erwan Morère nous plonge dans les paysages du grand Nord dont il a su capter le souffle poétique. L'angoissante solitude de ces déserts méconnus, territoires où l'humain s'incline modestement devant une nature dominant les lignes et les trajectoires d'un voyage subtilement traduit en noir et blanc.

Saluons la qualité de l'hommage rendu à Joseph Koudelka, cet immense photographe. À travers 109 photographies, la trame du projet photographique de toute une vie, sa rencontre avec le peuple gitan, point fondateur de son avenir et de son épanouissement artistique. La connaissance empirique de la réalité et des traditions qu'il décrit rend possible cette union presque totale avec son sujet. Cette vérité atteinte dans la description d'une communauté poussée à l'autarcie (l'histoire n'oublie pas qu'elle fut historiquement persécutée et continue de subir bien des ségrégations) mêle participation affective à la chose observée et partage de connivences musicales et culturelles favorisant l'installation et la proximité du regard. La composition picturale des images, l'intensité du grain obtenu, la redoutable maîtrise de la cohérence et du mouvement du récit... Nous avons affaire à un talent rare, pour ne pas dire unique.

NICOLAS DUTENT



© Jonathan Torgovnik - *Valentine avec ses filles Amélie et Inez*, Rwanda.

« La photographie est une brève complicité entre la prévoyance et le hasard. »

John Stuart Mill



© Erwan Morère - *Seydisfjörður #14*, Iceland, 2009.



© Hasab et Husain Essop - *La Havane*, Cuba, 2009.



© Josef Koudelka - *Roumanie (Romania)*, 1968.

Pour la rentrée, *La Revue du projet* vous présente un dossier exceptionnel. Nous avons sollicité la planète polar. La commande ? Une nouvelle (noire ou rose ou verte...) imaginant 2013. Ce n'est pas tout à fait de la science fiction, à peine de l'anticipation. Dix-huit auteurs se sont prêtés à l'exercice. Souvent acides, parfois pessimistes, toujours politiques... Ils vous offrent chacun un inédit.

EN BANDE ORGANISÉE

ÉDITO

PAR GÉRARD STREIFF*

Attention, ces écrivains ne sont pas des adeptes de la boule de cristal ni du marc de café, ils n'ont (probablement) aucun don divinatoire, peu de compétence en matière de prospective. Ce qu'ils nous racontent ici est pure invention, tout droit sorti de leur imaginaire. Mais leurs libres histoires nous en apprennent sur le monde réel sans doute autant que bien des traités. Ils divaguent mais ce qu'ils nous donnent à voir est plus vrai que vrai.

Comme le dit le sociologue Luc Boltanski dans *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* le roman policier a en commun avec la sociologie « la mise en question de la réalité apparente, pour atteindre une réalité qui serait à la fois plus cachée, plus profonde et plus réelle ».

Le polar, en effet, aime se coltiner au réel, au monde. Un réel, soit dit en passant, qui tend à se réinviter dans la littérature en général, dans la « blanche » comme on dit dans « la noire », ou au théâtre, (voir le dernier festival d'Avignon). Du côté des polars, c'est une vieille tradition que de questionner la société, depuis Dashiel Hammett jusqu'à Patrick Manchette en passant par Henning Mankell ou Jean Amila-Meckert (À ne pas manquer, à ce propos, l'exposition que lui consacre la Bibliothèque des littératures policières, *Meckert-Amila : de la Blanche à la Série Noire*.)

Ces derniers temps, les gens du polar semblent avoir repris goût au débat public. Ils ont été nombreux par exemple à voter ou/et à appeler à voter Jean-Luc Mélenchon. Comme beaucoup, ils furent heureux de la campagne et frustrés du résultat. La droite est dans les choux, alléluia, pourtant le monde de 2013 que ces auteurs nous annoncent ici est plutôt inquiétant. S'y bousculent fachos de tout poil, manipulateurs cathodiques, « sorcières » redoutables, politiciens madrés, agences de sécurité, goinfres de la finance, média sans vergogne, salauds ordinaires, rage et racisme. « Paranoïa » diront les grincheux. Nous verrons au contraire dans ces pages une belle libido, une énergie communautaire à décortiquer, alarmer, critiquer, résister.

On a presque envie d'ajouter que si ces auteurs n'étaient pas venus à la politique, c'est la politique qui serait venue à eux. Crime et politique en effet n'ont jamais fait si bon ménage. Sans aller jusqu'à *Gomorra* de Roberto Saviano, on est tenté d'écrire que la dérive criminelle de la vie publique, en ces temps de finance triomphante, dans bien des pays, se banalise. La mondialisation, c'est aussi la mondialisation du crime.

Dans un essai paru juste avant l'été, *Une histoire criminelle de la France*, chez Odile Jacob, signé Alain Bauer et Christophe Souliez, on peut lire par exemple : « Le crime et la finance ne vivent plus seulement côte à côte. Une partie de la finance mondiale a choisi d'investir avec le crime, et parfois dans les activités criminelles ».

L'actualité nous offre une cascade de « faits divers » où financiers, puissants et brigands bambochent, des caves du Vatican à la banque de la Reine d'Angleterre, des petits arrangements de Sciences Po aux grandes arnaques de JP Morgan, des fraudes de Barclays, UBS ou Crédit Suisse, détournant les taux de référence des produits financiers (une valeur de 500 000 milliards de dollars, tout de même...) jusqu'au blanchiment de l'argent de la drogue par HSBC.

Au début de l'été un collectif de 82 magistrats cosignaient une tribune intitulée « Agir contre la corruption ». Cet appel de juges rappelait que ces dix dernières années, en France, et singulièrement sous Nicolas Sarkozy, tous les dispositifs de lutte contre la délinquance financière avaient été fortement démantibulés. Sarkozy, d'ailleurs, s'y était engagé, devant le MEDEF (réuni en université d'été) le 30 août 2007 : « (Trop) de contentieux viennent embarrasser nos juridictions correctionnelles et notre droit pénal. (...) La pénalisation de notre droit des affaires est une grave erreur, je veux y mettre un terme. » Message entendu. L'État s'est désengagé, laissant les affairistes affairer. Le juge Jacques Gazeaux, qui a passé six ans au pôle financier de Paris, peut, en cet été 2012, affirmer : « On ne lutte plus contre la corruption ! ». Et à la question « La France est-elle un pays corrompu ? », il répond, catégorique : « Oui, bien sûr ».

C'est un peu comme si le crime, en un siècle, avait changé de stature, d'ampleur, d'ambition. Il y a juste cent ans, en 1912-1913, c'était l'époque de la bande à Bonnot où des nanars modernistes (ils opéraient en voiture quand les flics étaient encore souvent à cheval) braquaient la Société générale. Aujourd'hui ce serait plutôt la Société générale, allons, restons prudents, disons : ce serait plutôt les banques en général qui opèrent en « bande organisée » et braquent le pauvre monde.

Le crime prospère, le polar aussi. Fatalement. ■

*Gérard Streiff est journaliste et écrivain. Il est coordonnateur de ce dossier.

PAR CHRISTIAN RAUTH*

LIRE TUE

Le ministre de l'Intérieur vient de raccrocher au nez de son collègue de la Culture. Il est minuit, l'année 2013 se termine. Ce coup de fil met fin à la carrière politique du créateur de L'Année de la Culture. Certes les services du premier flic de France ont merdé, mais à y regarder de plus près, le ministre de la Culture et de la Communication ne peut pas leur en vouloir. Sans sa lumineuse idée, rien de ce qui s'est passé depuis un an n'aurait existé.

Après La Fête de la Musique et La Journée sans Tabac, l'Année du Patrimoine et la Journée de la Femme (dont on avait vu l'inénarrable efficacité), Étienne Baroux de Bézir d'évidence jaloux de ses prédécesseurs avait décrété (lors de sa prise de fonction en mai 2012) que 2013 serait l'Année de La Culture. Grâce à cette décision stupéfiante d'originalité, son nom allait rester dans l'histoire de la République des Arts !

En cette nuit du 31 décembre, autant dire qu'il aimerait plutôt qu'on oublie son nom, lié à une *annus horribilis* qui débuta dans le bureau de Sylvie Vartan le 1^{er} janvier 2013.

La commissaire divisionnaire Sylvie Vartan (elle n'avait pas choisi son nom) ne pouvait imaginer que la « bonne année ! » qu'elle venait de recevoir de ses hommes de permanence pour la soirée du réveillon, n'allait durer que quelques heures. Au petit matin, elle espérait même rentrer chez elle quand on l'informa qu'un chanteur de Rap venait d'être assassiné dans son pavillon de banlieue transformé en studio.

Une fois rendue dans le « neuf trois », on lui notifia que l'auteur de *Dans L'cul d'ta mère* avait succombé, la trachée-artère bourrée de feuillets imprimés.

« Curieux non ? s'exclama-t-elle.

— À y regarder de plus près, ces pages proviennent du *Bescherelle Des Difficultés de la Langue Française*, l'informa le type de la scientifique.

— On va éviter de parler de ça à la presse ? suggéra Sylvie Vartan, prudente. On ne plaisante pas avec les rappeurs... Ils peuvent le prendre mal.

— Commissaire ! hurla un de ses hommes en lui tendant un portable. »

Pourquoi les flics hurlent-ils toujours quand ils appellent leur commissaire, se dit-elle. Elle posa le téléphone contre son oreille et écouta, son visage exprimant peu à peu un étonnement rieur. « Oui?... Non ? ... non... non... »

Un collègue à l'autre bout de Paris l'informait qu'on avait retrouvé dans la bibliothèque municipale de Marne la Coquette, le cadavre de l'auteur des paroles de « A toutes les femmes que j'ai baisées... ».

« Étouffé ? suggéra instinctivement la commissaire Vartan ?

— Non. Frappé à mort. Sur le crâne...

— Ah ?

— À coup de Dictionnaire de rimes... »

Elle se retint d'éclater de rire, par respect pour le dictionnaire. Il lui fallait réfléchir vite. La coïncidence était énorme, mais les deux crimes ne pouvaient avoir été commis par le même homme, puisque les deux victimes avaient rendu l'âme à la même heure à soixante-dix kilomètres de distance l'une de l'autre.

Sur cette constatation, les flics regagnèrent leurs pénates respectives afin d'entamer leur enquête.

Enquêtes qui duraient depuis des semaines, sans avancer d'un iota.

Jusqu'au jour où Sylvie Vartan fut appelée par son patron, qui lui recommanda d'oublier les affaires précédentes. Il était dans tous ses états.

« On vient de trucider le directeur de la fiction de BEST T.V.

— Elle existe encore ?

— La chaîne ?

— Non, la fiction ?

— Ne déconnez pas Sylvie ! C'est du lourd. Politique sans doute. On marche sur des œufs... »

On marchait surtout dans la connerie, s'était dit Sylvie, car le macchabée avait la réputation de produire les films de télévision les plus stupides d'Europe.

« Je vous écoute ? interrogea Sylvie, désireuse de savoir comment on avait procédé.

On l'a retrouvé à poil dans une combinaison de latex. Une combinaison verte... »

Silence.

« Allô ? » s'inquiéta son chef.

À l'autre bout du fil, Sylvie Vartan serrait les dents. Pas question de pouffer au nez de son supérieur. Une fois son calme retrouvé, elle reprit la conversation.

« Excusez-moi, ça passe mal, patron. En général ce genre de conneries en latex sado-maso, c'est rose ou noir, non ?

— Il jouait au martien ! On l'a retrouvé dans un champ de crop circle !

— Je ne connais pas cette céréale ? ironisa Vartan.

— Agroglyphe, en langage savant, si vous voulez.

— À quoi vous jouez ?

C'est l'Année de la Culture et je viens de vous apprendre deux mots, Vartan ! *crop circle* et *agroglyphe*, désignent la même chose. Des motifs géométriques dessinés dans les champs avec des épis de maïs couchés sur le sol. Le genre de dessins qu'on ne peut voir que du ciel.

— Genre... message martien, c'est ça ? interrogea la commissaire.

— C'est ça. Ça marche aussi pour le blé ! » ajouta-t-il en ricanant. Sylvie Vartan s'était immédiatement télétransportée avec sa C4 diesel au beau milieu d'un champ de maïs de la Beauce profonde. Son collègue de la scientifique qui venait d'arriver hésitait sur la marche à suivre.

« Faut le voir pour le croire », avait-il murmuré...

Vartan jeta un regard écoeuré sur la victime. La fermentation dans la gangue de latex lui faisait la silhouette de Jacques Villaret dans *La Soupe aux Choux*. Bien que tragique, cette vision lui fit penser à l'irrésistible et grotesque aventure de la poupée gonflable de Wilt, le héros du roman éponyme.

« Même dans un polar, on ne voit jamais ça », avait soupilé le scientifique en levant les yeux vers sa supérieure.

La commissaire aurait dû prêter attention à la remarque de son collègue, mais à cette époque elle n'avait pas encore l'imagination de Tom Sharp, le créateur de Wilt. Elle se contenta de quitter les lieux avant que latex de la combinaison ne lui explose à la figure. On était en mars 2013. Elle se remit au travail, abandonnant les autres dossiers comme le patron le lui avait demandé.

En avril de cette même année, à Marseille, on avait retrouvé le cadavre d'un tagueur allongé sous son dernier message : « fuck tout ! ». Un « fuck lui aussi » avait été ajouté, juste à côté, mais délicatement calligraphié en lettres peintes par une main d'artiste. Les flics avaient demandé une autopsie (À Marseille faut toujours demander une autopsie), qui avait révélé des poumons repeints de toutes les couleurs. Conclusion du légiste : le « chieur de mouches au mur » (comme on les appelait là-bas) avait été asphyxié avec ses propres bombes de peinture. Une mort horrible.

« L'acrylique ne pardonne pas », avait conclu le médecin, paraphrasant un mauvais titre de roman noir. « Et la connerie non plus », avait-il ajouté.

Car le crétin de bombeur avait tagué la devanture fraîchement repeinte d'une librairie d'Art. Vu le message vengeur « fuck lui aussi » inscrit sous l'objet du délit, le libraire avait été arrêté, mais relâché sur le champ. L'homme avait un alibi en béton : il était manchot.

En mai, c'est le héros de *L'île de la tentation*, qui avait perdu la vie à Saint-Tropez. Ce play-boy, impayable auteur de « Inès, tu as été un vrai coup de cœur lorsque j'ai vu ton visage assis sur le fauteuil » (sic) avait été retrouvé raide mort dans sa loge.

« AVC ! Y a pas de doute ! », avait proclamé le médecin de la production. Toutefois, au regard du Q.I. de la victime, le futé gendarme de Saint-Tropez en avait douté.

« Un cerveau tout neuf ce n'est pas possible ! », avait-il fait remarquer à son chef qui ne s'appelait pas Cruchot.

Le brigadier-chef avait donc demandé une autopsie, histoire de vérifier qu'il y avait bien un cerveau dans la boîte crânienne. Une fois rassuré, on se mit à chercher un tueur, puisque le légiste avait constaté que le génie des carpettes avait été empoisonné par injection massive d'encre de Chine dans le cœur. Le « visez ici ! » tatoué en forme de cible autour de son téton gauche avait donné des idées à son bourreau.

Au milieu de l'été, ce fut la rédactrice en chef de *Voilà*, un tabloïd pour couguars en mal de ragots, qu'on retrouva noyée sous une benne de purin déposé devant le siège de son journal. Cette malodorante et triste disparition avait fait la une de ce torchecul et rapporté beaucoup d'argent aux propriétaires. Il n'y a pas de petits profits...

« Ça me rappelle quelque chose... » s'était amusée la commissaire Vartan qui feuilletait le tabloïd dans la salle d'attente du dentiste. Page 27, elle apprit également qu'on cherchait toujours l'assassin d'un tagueur dans toute la région PACA.

Ce fut fin août, que Sylvie Vartan particulièrement harcelée par sa hiérarchie faute de résultats, eut comme une révélation, alors qu'elle participait à une opération de sécurisation pour l'inauguration d'une sculpture monumentale commandée par le ministre de la Culture. L'artiste avait buriné un immense bloc de granit noir en forme de volcan dont le cratère projetait des flots de liquide rouge sang. L'œuvre s'intitulait pompeusement : « La

Culture arrosant les pentes de la vie ». Une question saugrenue lui traversa l'esprit, puis s'y arrêta : cette « Culture » était-elle le vampire se nourrissant du sang de tous ces cadavres ? Pouvait-on relier entre elles ces affaires inexplicables ? Était-ce une hypothèse délirante ? Elle n'en parla à personne, de peur de passer pour une folle.

Jusqu'au coup de fil de son patron, fin septembre...

« Commissaire ? On vient de trucider Guillaume Anna ! Chez lui... précisa le grand flic.

— Pour une fois que c'est du fait à la maison, persifla Sylvie. Et comment s'y est-on pris ?

— Etouffé avec des pâtes alphabet. »

Une mort cruelle pour celui qui jouait avec les titres plus qu'avec les mots. La commissaire avait bien tenté de lire *Si tu savais !* Déçue, elle avait enchaîné avec *Et avant...* puis avait renoncé avec *Tu m'aimais donc ?*. Chaque année Guillaume Anna publiait un gros roman de 400 pages, gros caractères, grosses ficelles et gros tirage. Des millions de lecteurs lisaient sa littérature, faite de mots simples un peu comme ses idées.

« Cuites *al dente*, les petites lettres ! » précisa le patron de son humour noir comme son avenir professionnel. Si on ne retrouve pas ce cinglé, on est cuits Vartan ! »

Elle se garda de lui parler de son Sérial Killer Culturel, comme désormais elle l'appelait. Mais sa théorie prenait forme.

« Un auteur jaloux ? suggéra-t-il. Il y a quelques aigris dans le polar, non ?

— Je ne crois pas patron. Les écrivains sont des velléitaires. Aucun cas de romancier devenu assassin dans l'histoire du crime. »

Mais comme cette hypothèse recoupait un peu la sienne, elle se lança.

« Moi je penche plutôt pour l'Année de la Culture... pour un justicier passé à l'acte. Vu ce à quoi servent ce genre d'années de célébrations, un illuminé a décidé d'être plus efficace que l'État. Un peu comme si on zigouillait tous les machos pendant la Journée de la Femme. Vous voyez ?

— Y'aurait un paquet de mecs sur le carreau, se marra le patron... Bon ! enfin, l'un ou l'autre, démerdez-vous ! Arrêtez le massacre, Vartan ! »

C'est ainsi que la commissaire divisionnaire passa les trois derniers mois de l'année sur les traces d'un hypothétique « Kultur-Killer » pendant que le ministre de ladite Culture tremblait à l'idée d'être la prochaine victime. Le patron de Sylvie avait bien tenté de le rassurer, sans y réussir.

« Avant d'arriver jusqu'à vous Monsieur le Ministre, y encore un paquet de crétins à abattre ! »

Cette théorie se confirma le soir du 31 décembre 2013.

Un forcené encagoulé, armé d'un Manhurin 357 Magnum et un petit Opinel, avait fait irruption dans le décor d'*Appart-Story*. Il portait un tee-shirt imprimé « 2013 Année de la Culture ». Panique générale dans la célèbre émission de télé-réalité composée d'une douzaine de Moûndires et Moûndirettes se foutant sur la gueule avant de copuler dans le jacuzzi, et ce, pour la plus grande joie de six millions de téléspectateurs au temps de cerveau disponible aussi long qu'un débarquement à Omaha Beach. L'homme avait exigé qu'on gardât les faisceaux de diffusion ouverts afin que la France profonde écoute ses revendications. Ce qui compliquait le boulot du RAID, arrivé sur place une heure après.

Installée dans son canapé, la commissaire Vartan observait son

écran, impuissante. Le justicier avait attrapé une blonde aux seins énormes et menaçait de lui faire exploser les prothèses avec l'Opinel, tout en exigeant que ses copines ingurgitent un exemplaire de *Voilà*, tandis que les garçons étaient tenus de lire à haute voix des extraits de *La Société du Spectacle* de Guy Debord. Sylvie aurait pu, une fois encore en rire, mais elle sentait que l'histoire n'allait pas s'arrêter là.

Et elle avait eu raison.

Quelques minutes avant les douze coups de minuit, les cobayes d'*Appart-Story* se mirent en tête de jouer les héros (puisqu'on leur avait affirmé qu'ils en étaient) et tentèrent de s'approcher subrepticement du cagoulé assoupi légèrement. Ce dernier, alerté par les gloussements d'une écervelée, avait levé son arme et les avait mis en joue, menaçant. Immédiatement, le RAID avait ouvert le feu à travers le décor de carton-pâte, afin de le neutraliser.

La connerie avait encore tué : le 357 Magnum était un jouet en plastique et le preneur d'otage un vulgaire assistant de production qui pensait obtenir un avancement en faisant à sa directrice cette petite surprise destinée à booster l'audimat. Trente-cinq millions de téléspectateurs avaient assisté à sa mort en direct. Il avait réussi.

La productrice n'osa pas crier sa joie, car un lofteur plus téméraire que les autres, voulant asséner un coup de boule au preneur d'otage, avait pris en plein front la balle qui avait, un millième de seconde avant, traversé le crâne du forcené. Un dégât collatéral du RAID qui coûta sa place au ministre de l'Intérieur. Peu avant minuit, en ce 31 décembre, le patron du commissaire Vartan appela le ministre de l'Intérieur... qui démissionna après

avoir appelé le ministre de la Culture, qui prit la fuite en Thaïlande. Sylvie referma son poste de télévision. Son serial killer courrait toujours. Elle décida d'ouvrir *Writer's Tears* le dernier recueil de nouvelles de Mickaël Weil Becker.

Janvier 2014. Sydney.

Mickaël Weil Becker, auteur de science-fiction de renommée mondiale, relisait la traduction française de *Writer's Tears*. En ce début janvier, l'Australie était une fournaise, les incendies se multipliaient et on commençait à prendre au sérieux les scientifiques qui depuis des années annonçaient ce désastre. Mais pour Weil Becker le désastre était ailleurs. Ce qu'il avait écrit il y a fort longtemps dans l'une de ses nouvelles, intitulée *Lire Tue*, venait de se produire à l'autre bout du monde. Mot pour mot, ou presque, car dans son récit le preneur d'otages en était bien un et contrairement aux supputations de la police il ne s'agissait pas d'un serial killer, mais bien de citoyens lambda excédés par la médiocrité du Temps. La connerie ambiante avait créé une génération spontanée de justiciers.

Mickaël Weil Becker pensait avoir écrit une pochade et l'horreur s'était invitée dans sa littérature. Il soupira. Fort heureusement, dans sa nouvelle les meurtres cessaient dès la fin de l'Année de la Culture.

Ce que Mickaël ignorait... c'est qu'en France, 2014 allait être l'Année de la Justice.

*Dernier ouvrage paru : *Fin de série*, Michel Lafon, 2010.



Avril 2012

Deux heures ! Merde ! Putain de prostate !

Monsieur Meunier tâtonne des orteils, le pavé est froid, où sont ses savates ? Se traîner jusqu'aux toilettes, pisser trois gouttes, ne pas tirer la chasse, les voisins ont râlé, ces emmerdeurs, comme s'ils se gênaient pour mettre la radio à fond, leur radio de bobos gauchistes... Mais après tout, ça fait des économies...

Boire un verre d'eau à la cuisine...

Là-bas, une fenêtre est allumée.

Ça fait des mois que cette fenêtre reste allumée, nuit après nuit. Et chaque fois, la question : qu'y a-t-il derrière cette fenêtre ? À cent cinquante, deux cents mètres de là, cette tache de lumière, toutes les nuits... Quelle maison ? Quel appartement ?

Et puis au matin, la question lancinante disparaît, avalée par les soucis du jour.

C'est que les journées de monsieur Meunier ne sont pas plus agréables que ses nuits. Il y a cette saloperie de concierge qui ne lui monte jamais son courrier, elle le fait exprès, ses lettres prennent toujours deux jours de retard. Ça, c'est depuis qu'il a gueulé parce que le local poubelle puait. Il y a aussi le gamin du troisième, qui hurle tous les jours à la même heure. Une bonne fessée de temps en temps, ça ne fait pas de mal, le même doit être insupportable. Mais s'il pouvait gueuler moins fort !

De toute façon, dans l'immeuble, il ne parle à personne et personne ne lui parle.

Meunier descend tous les matins acheter son pain et son journal, parfois une tranche de jambon, et les jours de marché, il pousse jusqu'à la place pour acheter un petit filet de poisson. C'est pas avec sa retraite qu'il pourrait se payer des ortolans tous les midis.

Enfin, ce sont les sacs poubelle qui lui ont offert la solution. Noirs, en plastique épais, au moins du deux cents litres. Ce matin-là il pleut, le camion est en retard, les éboueurs font fissa. Et puis en voilà un qui glisse. Faut dire, les équipes elles sont toutes africaines ! Alors faut pas s'étonner si le travail est fait à moitié. C'est pas que monsieur Meunier soit raciste, mais enfin... On se comprend à demi-mot... Le boulot bien fait, c'est plus forcément la priorité, hein ?

En tombant, le grand noir a laissé échapper un sac qui s'est ouvert, répandant son contenu au sol. Meunier n'a jamais vu ça. Des milliers de bouts de tissus. Des chutes, toutes de la même couleur. Le retraité s'arrête, stupéfait : comment a-t-il pu passer tous les jours devant cette maison sans remarquer le nombre de bacs jaunes ? Un portail en fer, une allée qui passe derrière un pavillon en pierres meulières, et puis tout au fond, une autre maison plutôt décrépite. On n'en voit pas grand-chose, et encore en se décortiquant le cou pour mettre l'œil en face d'une fente dans le métal.

Son cabas à la main, sa baguette, son journal, il manque à monsieur Meunier un béret pour incarner la France honnête et qui bosse bien, celle qui vote bien, et n'oublie pas de surveiller ses voisins.

Meunier n'est jamais rentré si vite chez lui. À sa fenêtre de cuisine, le voici qui prend des repères. De chez lui, on voit moins bien, l'angle limite la visibilité. Mais oui, ça doit être ça...

Au bout de quelques jours, il en est certain : un atelier clandestin.

PAR JEANNE DESAUBRY*

LES HÛÎTRES, ÇA NE SE GARDE PAS

tin. Ils sortent des poubelles tous les jours, et il y a toujours des sacs en plus des bacs de recyclage. Comment a-t-il pu passer si longtemps à côté de ça, bon sang !

Monsieur Meunier n'a pas Internet, tout ça c'est pour les jeunes qui ne foutent rien de leurs journées au lieu d'aller bosser. Mais une feuille et un crayon c'est tout aussi bien. Il est assis à sa table de cuisine, il tire la langue. Il y a longtemps qu'il n'a pas écrit, à part le mot anonyme qu'il a accroché à la porte de son voisin du dessus, après une nuit agitée. Cette fois il s'applique. Il a décidé de ratisser large. Faire le modèle, puis, une fois qu'il en sera content, le recopier trois fois. Faudra bien que quelqu'un réagisse.

Le procureur de la République, la Sécu, le commissaire de la ville. Trois enveloppes, trois timbres.

Devant la boîte aux lettres, Meunier sourit. Ça leur fera les pieds à tous ces salauds qui viennent piquer le boulot des Français. Et ça paierait pas de droits de douanes, ni d'impôts, ni de taxes, alors que lui il se contente d'une retraite misérable ! Si tout le monde réagissait comme lui, si tout le monde se défendait un peu, tiens, il y aurait encore des usines en France. De son temps, le boulot manquait pas. Aujourd'hui, un père de famille doit choisir entre s'inscrire au chômage et bosser au noir. Heureusement, il y a des hommes politiques qui comprennent ça. Et même des femmes. Tiens, sa lettre, l'idée lui est venue après un discours de la fille de son père. Pas les mêmes coups de menton, mais efficace, la fillette !

Pour mieux guetter, monsieur Meunier a ressorti une vieillerie qui lui vient de sa mère. Ne jamais rien jeter, c'est le secret. Les jours passent, le vieux s'impatiente. Il bâcle les courses, ne quitte plus son poste d'observation.

Nuit après nuit, la fenêtre s'obstine à rester allumée, le narguant.

Quand les fourgons de police arrivent, il est aux premières loges. Il abandonne ses savates. Il passe une veste. Il se hâte, aussi vite que ses vieilles guiboles arthritiques lui permettent. Son cœur tape, il n'y croyait plus.

Il y a les voitures avec des flics en civil, et deux fourgons.

Meunier arrive au bon moment. Derrière le cordon qui a été tendu, il a le temps de voir tout un tas de faces de rats escortées d'une main de fer par des hommes en uniforme. Des hommes, des femmes. Il y en a une qui a un petit sur la hanche et qui pleure en trébuchant tous les deux pas. Comédie ! Les autres ont l'air hébété, leurs yeux clignent dans la lumière.

Rentrez chez vous, monsieur, il y a rien à voir ici.

La première fois, Meunier a reculé d'un pas, sans rien dire. Il continue de se délecter du spectacle. Ce sont des sacs qu'on sort maintenant, les mêmes que ceux qu'il a déjà vus sur le trottoir. Ils portent des étiquettes qu'un flic remplit soigneusement.

Qu'est-ce qui se passe ? Du bruit, des cris, de l'agitation... Meunier se rapproche de la limite. Un homme se débat comme un beau diable entre deux policiers plus hauts que lui d'au moins deux

têtes. À peine plus grand qu'un gamin, il baragouine à toute vitesse. Les traits déformés par la rage, il essaie à toute force d'échapper aux gars qui le cramponnent, indifférents. Dans sa fascination, Meunier s'approche à toucher le dos d'un policier qui monte la garde. L'homme se retourne.

On vous a déjà dit de rentrer chez vous. Il y a rien à voir ici ! Allez ! Dégagez !

Non mais dites donc, jeune-homme, vous pourriez avoir un peu de respect pour un homme qui a l'âge de votre père. Je suis un bon Français moi ! C'est moi qui les ai dénoncés ces niaquoués-là ! L'homme toise Meunier. Pas un mot, mais une expression de dégoût profond marque ses traits un instant avant qu'il ne hausse une épaule et ne se retourne.

1^{er} janvier 2013

Sur la table, les restes de la veille. Comme tous les ans, son fils a dit qu'il passerait peut-être et n'est finalement pas venu. L'immeuble

a résonné toute la nuit d'échos de fêtes à tous les étages.

Meunier jette les huîtres. Il n'a pas réussi à en avaler une seule. Il mange de moins en moins, il maigrit. Le crabe doit l'avoir attrapé. Mais il n'ira pas chez le médecin, pas envie de savoir. Il ne dort plus du tout.

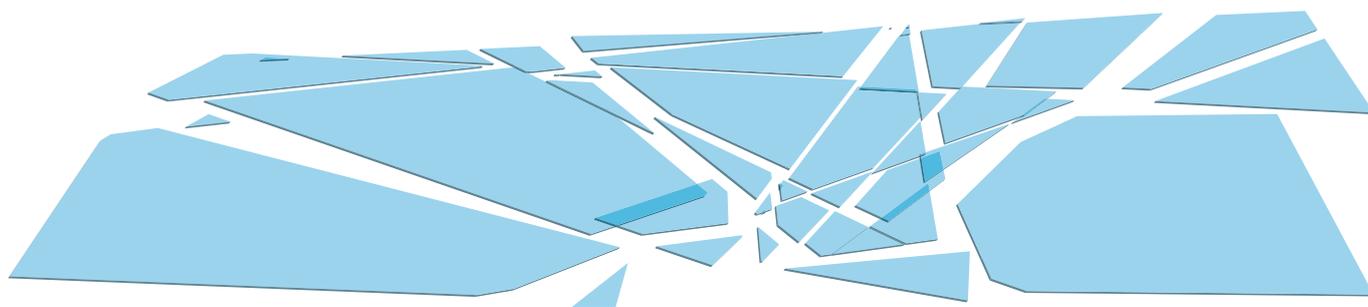
L'autre nuit, il était planté devant sa fenêtre de cuisine, comme bien souvent. Il a soudain remarqué que la fenêtre était de nouveau allumée.

Depuis combien de temps a-t-elle réapparu ? Il ne sait pas. Il en éprouve un sentiment étrange, une sorte de contentement. Il se sent soudain moins seul.

Il y a eu tous ces changements de politique auxquels il ne comprend pas grand-chose. Assez pour savoir qu'une nouvelle lettre ne serait plus suivie d'effets.

Alors, il reste à sa fenêtre à regarder la lumière, là-bas. Il redoute à présent qu'elle s'éteigne et l'entraîne dans sa nuit.

*Dernier ouvrage paru : *Dunes froides*, Krakoen, 2009.



11

J'ai eu chaud.

L'année dernière a été l'une des plus troubles de toute mon existence, pourtant déjà riche en coups tordus et autres organisations sociétales dont j'ai le secret. Je ne sais pas ce qui m'a pris de jouer l'empathie. Un vrai rôle de composition. M'apitoyer sur les faibles, esquisser un semblant de début d'hypothèse de justice et autres fariboles sociales, ce n'est décidément pas mon truc. En 2012 pourtant j'ai essayé cette stratégie en France. Mais bon, le pacificateur n'est pas crédible lorsque c'est lui qui a créé le désordre... Le désordre... Tout compte fait, rien de tel pour que tout reste dans l'ordre.

J'ai eu chaud, mais fausse alerte : il n'y avait pas de quoi.

Alors 2013... Quel panard ! Depuis le temps que les petits *Frenchies* me les brisaient menu, avec leurs états d'âme de pacotille – un jour libéraux, le lendemain révoltés, mais toujours à la ramener avec leur « particularisme hexagonal » – j'avais décidé de frapper un grand coup. Quand ils l'ont reçue en pleine poire, ma main invisible, ça leur a fait tout drôle. Ils ont été sonnés quelques jours puis ils se sont gentiment et rapidement remis au boulot, un mouchoir sur leurs velléités humanistes. Il ne faut jamais désespérer des peuples à la dérive, tôt ou tard ils rentrent dans le rang. Alors, ça va.

Je n'ai jamais vraiment eu besoin de m'impliquer en direct sur

PAR ANTOINE BLOCIER*

ÇA VA !

le mouvement de monde, il y a toujours des types qui croient suffisamment en moi pour légiférer, déréglementer, imposer, manipuler, trahir et encaisser. De ce côté-là aussi, ça va.

Tant qu'elle gesticulait, la France ne parvenait qu'à me soutirer un mince sourire. Je ne suis pas chatouilleux. Le seul truc drôle qu'elle a tenté, c'est toutes les fois où elle s'était dotée de gouvernements dits « de changement ». Ce que j'ai pu me marrer de voir tous ces électeurs/consommateurs gober, comme un seul homme, les bobards des candidats putatifs aux rênes du pouvoir. Aucun n'osait me remettre en cause car je suis tout simplement IN-CON-TOUR-NABLE. C'est la force des religions puissantes. Ça va... Ça va.

En 2012, pour pimenter leur rata électoral, je l'avais saupoudré d'une sacrée dose de Brun. Pas du Brun brutal qui arrache la gueule, mais du Brun plus soft à avaler. Soit, il est toujours aussi

> SUITE
PAGE 12

indigeste avec les mêmes effets côté hémorroïdes, mais tellement plus racoleur. Plus vendeur. Dans la grande lessiveuse des idées, j'ai savamment oublié de trier les couleurs. Résultat : le Brun a déteint sur le Bleu, déjà un peu passé je le reconnais bien volontiers. Le Bleu a bavé, dégouliné et a fini par se fondre dans une espèce de marronnasse informe. À tel point que le Rose a profité de la vague et s'est mis, lui aussi, à ripoliner quelques mesurètes de cette chatoyante teinte virant à l'ocre, premier stade de la Brunisation qui va me permettre de couler mes vieux jours en toute sérénité. Ça a marché au-delà de mes espérances. Vraiment, ça va.

Il m'arrive encore de me surprendre, c'est dingue ! Je ne connais rien de plus reposant qu'une sieste à l'ombre brune d'un continent dont les soubresauts sont de légers frémissements, un vent apaisé sur mon visage serein. Sérieux, ça va. Ça va bien.

Pour m'être agréable, mon nouveau porte-parole a déjà renié quelques-unes de ses promesses. Les smicards avaient espéré... Tant pis pour eux ! Plus les salaires sont bas et l'emploi précaire, et mieux je contiens les grèves et les mouvements sociaux. Les syndicats comptent pour peanuts, quand on se bat d'abord pour sa pomme. Ça va.

Mieux : les plans de licenciements massifs font grimper les cours à la Bourse et les actionnaires aux rideaux. Dans mon univers, une mauvaise action économique est toujours récompensée par une action – de grâce ? – en hausse. Ça donne du tonus aux bonus. Alors oui, ça va.

Les eurocritiques en sont pour ravalier leurs larmes. Les coups de menton volontaires et le verbe haut, c'était pour impressionner les électeurs, pas Londres, pas Berlin et encore moins la Commission européenne, les plus prosélytes de mes fidèles. Alors, bien sûr, ça va.

Rien ne se vend plus, mais tout s'achète quand même. Surtout l'honneur et les convictions les plus trempées. La corruption bat son plein. Nom de Moi, ça va.

La dissuasion nucléaire va continuer à prospérer. Des tensions dans le monde et du pognon à ramasser à la pelle... Partout la guerre : des armes à inventer, à produire, à vendre et à utiliser... pour inciter à inventer de nouvelles armes, plus performantes, plus sélectives. Pour les produire, les vendre et les utiliser. Je me souviens quand j'avais développé le concept de « guerre propre », des bombes intelligentes qui ne touchaient que les infrastructures. Quelle poilade ! Franchement, ça va.

La population est sur le qui-vive. Les Français regardent de travers les Roumains, qui espionnent les Portugais, qui craignent les Asiatiques, qui épient les Maghrébins, qui méfient des Africains. Et dans les sous-groupes, les chômeurs jalourent les manœuvres, qui lorgnent sur les cadres, qui bichent sur la Direction, qui craint les patrons. Puis ceux qui triment sur les chantiers contre ceux des champs et les deux contre ceux des bureaux... Alors que tous, sans exception, n'ont qu'un seul et unique Maître : moi... une seule et unique religion : tirer son épingle du jeu... Or c'est moi – enfin, ma main invisible – qui fixe les règles sans les fixer, qui organise sans organiser. L'apparence de la spontanéité comme paravent d'une religion très cadrée. Sincèrement, ça va.

Les Droits-de-l'hommes réclament un meilleur partage du gâteau. Qu'ils arrêtent avec ça, il y en a pour tous. Pour ceux qui cuisinent le gâteau et pour ceux qui le mangent. À chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins. Pas ma faute si les riches ont meilleur appétit. Les pauvres n'ont droit qu'aux miettes ? La belle affaire. Pour qu'ils les aient, ces miettes, il faut bien qu'il y ait déjà un gâteau. Je compte bien sur l'équipe du Nouveau pour faire avaler cette pilule-là à ses aficionados. Pas

de soucis, je l'ai formatée pour. Ça va.

Les sans-abri sont expulsés des ponts et des bouches du métro où ils s'entassent avec femmes et enfants. Là, je tique. C'est une erreur, va falloir que je rappelle à l'ordre. C'est justement de voir ces familles à la rue qui autorise le délire sur les prix de l'immobilier. Si leur misère se cache, plus personne n'aura peur de leur ressembler un jour. Et je fais comment, moi, pour légitimer la spéculation dans la pierre et soutirer les subventions aux États ? Globalement, côté immobilier, pour l'instant ça va.

On transforme les braves en extrémistes et les idéalistes en irresponsables. Les salauds sont à la une des journaux, on magnifie leur sens des affaires et leur fermeté. Les médias s'inspirent encore et toujours de ma Bible. Leur catéchisme cathodique est tout à ma gloire. Ça va.

En ce mois de mai 2013, je me penche sur mes ouailles. Bien obligé. Je sens bien qu'un courant de mécréance tente de s'organiser, incitant les fidèles à se détacher de moi. Voire à créer un autre modèle de référence. C'est une spécialité dans ce pays : en mai, on s'excite, on se fait peur, on gesticule pour, en bout de course, fermer sa bouche. Ce qui change cette année, c'est que les gens commencent à comprendre que je pourrais être mortel, moi aussi. Normal, ils sont déçus. Après avoir mis tous les pouvoirs dans les mains du Nouveau, ils constatent que rien ne change, qu'ils ont avalé quantité de couleuvres, comme autant de belles paroles.

Alors, je la joue modeste. Profil bas pour mieux gagner, pour gagner plus. C'est de la *spiritual strategy*. D'accord, d'accord, je ne suis pas toujours au top, il y a bien ça et là des dysfonctionnements... Je suis un système imparfait, soit, mais y en a-t-il un autre crédible ?

Jusqu'à présent, j'avais suffisamment de relais efficaces pour ne pas avoir à me mouiller directement. Mais là, les Frenchies commencent à me courir. Ils ne vont pas encore changer. Manquerait plus qu'ils me renient, détruisent les édifices où s'organise la dévotion de mes valeurs, brûlent les missels du dogme et pendent haut et court mes missionnaires. Ces hérétiques sont capables de pondre des lois républicaines pour contrer la loi divine. Où irait la foi, avec des apostats au pouvoir ? Y'a des coups de pied au culte qui se perdent.

J'en ai marre et je voudrais bien me reposer en paix. Alors je vais ressortir le coup des Croisades contre les infidèles, les adeptes de la décroissance, du partage... Pourquoi pas le communisme, tant qu'on y est ? Y'aura des dégâts, on les tuera tous et je reconnaîtrai les miens. Il faut faire des exemples, pour que les autres se souviennent durablement qui est le Patron.

Le pognon, le fric, le flouze, le grisbi, l'oseille... quel que soit le nom que l'on donne à mon catéchisme, le seul monothéisme transcontinental qui transcende toutes les autres religions, c'est MOI ! On m'appelle le Marché, l'Argent, les Avoirs, la Fortune, la Richesse, la Bourse... bref, le Capital. Et l'on ne s'attaque pas au Capital, comme ça, sans biscuits idéologiques forts. Le Nouveau et sa clique ne suffisent plus ? M'en vais leur balancer une petite récession. Leur « rigueur » fera pâle figure, c'est le tissu industriel qui va morfler.

Et l'agriculture.

Et le tourisme.

Je vais le zigouiller cet incontrôlable pays.

Je vais peut-être leur laisser la culture. Bien utilisée, elle fera passer le reste en douceur.

Mais, pour l'instant, ça va !

*Dernier ouvrage paru : *Ligne 13*, Krakoen, 2012.

PAR DIDIER DAENINCKX*

GESSEZ LE JEU !

C'est une ménagère de moins de cinquante ans qui découvrit le premier cadavre alors qu'elle promenait son labrador près du square du général Laperrine, comme chaque matin, à l'orée du bois de Vincennes. Le corps était dissimulé sous les feuilles dont les platanes se débarrassent à cette époque de l'année. Quand les policiers le dégagèrent de son linceul végétal, ils constatèrent qu'il s'agissait d'un homme d'une trentaine d'années, qu'on l'avait proprement égorgé. Sa tête reposait sur un enjoliveur de roue de voiture qui lui faisait comme une auréole. Le deuxième assassiné fit l'ouverture du journal régional d'Aquitaine le lendemain. Ce fut cette fois un machiniste bordelais venu prendre son travail, au dépôt, qui le trouva assis à sa place, aux commandes de son tramway. La gorge béante, il s'était vidé de son sang qui gluait sur les manettes. La victime, un retraité des postes, habitait Libourne où il avait occupé jadis un siège, au conseil municipal.

La troisième personne à perdre la vie, cette semaine-là, en se frottant le gosier sur une lame de rasoir, fut une jeune intermittente du spectacle d'à peine vingt ans. Un vigile du Super Mammouth de Grandville la retrouva dans la chambre froide, suspendue à un crochet de boucher, au milieu des carcasses de moutons.

Le quatrième individu proprement saigné le fut chez lui, dans le quartier de l'Estaque, à Marseille. Le tueur avait pris soin de l'installer devant sa télévision avant de glisser la cassette d'un vieil épisode de *Thierry La Fronde* dans le magnétoscope.

Le dernier crime de la série, le plus sordide, eut la ville de Caen pour cadre. La cible était cette fois un agriculteur normand que le meurtrier avait charcuté au larynx, comme à son habitude, et dont il avait enfoui la dépouille sous des centaines de kilos de pommes destinées à être transformées en cidre bouché. Il s'en fallut d'ailleurs de peu que le cadavre passe à la moulinette pour rendre son jus au milieu des fruits mûrs.

Les limiers de Paris, Bordeaux, Grandville, Marseille, de Caen travaillèrent chacun de leur côté avant que l'aveuglante similitude du mode opératoire ne les oblige à coopérer. On avait, d'évidence, affaire à un *killer* en série. Afin de ne pas froisser les susceptibilités, les patrons des différentes sections régionales concernées confièrent la coordination de l'enquête à un collègue lyonnais, une ville épargnée jusque-là par le surineur. Leur choix ne pouvait être plus judicieux : dès qu'il eut pris connaissance de l'ensemble des dossiers, le lieutenant Rémusat se frappa le front du plat de la main. Il estomaqua ses confrères en déclarant.

« Je crois savoir d'où ça vient ! »

Il n'en dit pas davantage et retourna chez lui pour visionner quelques unes des huit mille cassettes vidéo dont les tranches multicolores tapissaient les murs de son appartement. Il enregistrerait tout, c'était son dada. Trois heures plus tard, il retrouva le cénacle des enquêteurs et livra sans coup férir le nom du tueur multirécidiviste.

Il s'appelle Frédéric Latenaire. Ne cherchez pas dans vos dossiers, il n'a jamais été condamné. C'est un débutant.

L'émoi était tel dans le pays qu'on se décida à l'appréhender, une fausse piste valant mieux que l'immobilisme. Arrêté sur son lieu de travail, un atelier d'aéronautique toulousain en difficulté, l'homme ne se fit pas prier pour reconnaître ses crimes, mais il se refusa à en livrer les mobiles. Ce fut le lieutenant Rémusat qui les dévoila à la barre, lors du procès en assises, quelques mois plus tard.

« Je suis un fana de jeux télévisés, Monsieur le Président. J'ai la collection complète des enregistrements de *La famille en or*, du *Juste prix*, des *Chiffres et des lettres*, de *La roue de la fortune*, de

Qui veut gagner des millions, de *Qui veut prendre sa place*?... Dès que j'ai lu les procès-verbaux des différentes enquêtes, je me suis souvenu d'une émission diffusée, il y a environ un an. Un concurrent avait été éliminé parce qu'il ne se rappelait pas le nom de la plaque ronde qui décore les roues de voitures...

— Un enjoliveur... murmura le public.

— Exactement ! Ça m'a fait penser à celui qu'on a découvert sous la tête du premier cadavre. Puis un autre participant à la même émission avait subi un sort identique, le renvoi au néant, en ne trouvant pas le nom du véhicule urbain roulant sur rails...

— Un tramway... susurra le public.

— Parfaitement ! Après, tout s'enchaînait. Le troisième ne connaissait pas le nom du dictateur italien Mussolini qui a fini sa vie pendu à un... crochet de boucher. Le quatrième joueur ne savait pas que c'était Jean-Claude Drouot qui jouait le rôle de Thierry La Fronde, dans un célèbre feuilleton des années soixante. Le dernier, enfin, avait buté sur la signification de « palindrome », qui désigne un mot qu'on peut lire dans les deux sens, comme Ève, la femme initiale, pour laquelle Adam croqua...

— La pomme, compléta le public.»

Le juge s'était alors impatienté.

« Nous sommes dans l'enceinte d'un tribunal, lieutenant. La barre devant laquelle vous vous tenez n'est pas le pupitre de *Questions pour un champion* ! Quel rapport cela a-t-il avec la série des crimes de Latenaire ?

— C'est très simple : j'ai découvert qu'il a participé à un jeu télévisé en même temps que les cinq victimes... *Le Maillon faible*...

Elles ne sont pas parvenues en finale, mais, dès le premier tour, elles l'avaient toutes expulsé en inscrivant son prénom sur leur ardoise, au feutre noir, alors qu'il était le seul à ne pas avoir commis d'erreur. Il n'a pas supporté cette injustice, cette humiliation subie devant des millions de téléspectateurs... Il voulait laver son honneur. C'est devenu une idée fixe. Il a fini par éliminer méthodiquement ses éliminateurs. »

Le policier fut interrompu par de longs hurlements de l'accusé, des cris de bête blessée dans lesquels on parvenait à comprendre : « C'est faux ! Je ne suis pas le maillon faible... Non, je ne suis pas le maillon faible... »

Les jurés de la cour d'Assises n'eurent même pas à écrire son nom sur un petit papier pour confirmer sa culpabilité. Ils savaient aussi que la prison n'était pas la solution. Un collègue de psychiatres étudia Latenaire sous toutes les coutures et se prononça pour l'irresponsabilité. Il fut transféré, pour le reste de son existence dans une unité de soins psychiatriques intensifs. Il partage aujourd'hui le sort de dizaines d'âmes faibles. Le personnel médical le traite exactement de la même manière que les autres malades. À une exception près : sa présence est interdite en salle de télé.

*Avec l'aimable autorisation de Didier Daeninckx. Extrait de *L'Espoir en contrebande*, Cherche Midi, 2012. Prix Goncourt 2012 de la nouvelle.

PAR MAX OBIONE*

LA DÉFAITE DU DORMEUR

Karim roule un brin d'herbe boisé entre son pouce et son index. Il en mordille l'extrémité, un léger goût sucré s'épanche. Il reconnaît cette saveur ; quand leurs bouches se joignent, quand leurs langues s'épousent, les baisers d'Iola ont aussi ce goût de miel et d'eau fraîche.

Quelques souffles de vent font frissonner la surface du lac. Allongé sous leur saule, au détour d'un bosquet qui les dissimule aux promeneurs, Karim attend Iola. Il a roulé plusieurs fois sur lui-même pour rabattre les herbes hautes afin d'accueillir le corps fragile, le corps si beau, si gracile, si élancé de Iola.

Tout à l'heure, elle s'allongera sur ce tapis végétal, fermera les yeux avant qu'il ose avancer la main vers son épaule. Karim sentira son cœur s'emballer dans sa poitrine, comme toutes les fois, son sexe se raidir. Enfin, sa main touchera l'épaule de Iola, avec douceur, pour éprouver cette présence près de lui. Puis, d'un imperceptible rampement Karim s'approchera à la toucher, presque, son visage dominera le sien, elle ouvrira alors les yeux. Le soleil joue avec le saule, le feuillage agité inonde la cachette d'une grêle de lumière.

Elle est toujours venue, elle n'a jamais rompu une promesse. Depuis leur premier rendez-vous près de la station de bus, devant Pôle emploi, boulevard Gabriel-Péri.

Ce jour-là, le prof de maths avait vomi en classe, la honte. Puis le prof est tombé en syncope. Affolement, Samu, bordel et tremblements ! L'après-midi libre ! À la sortie du lycée, les garçons et les filles de la Seconde F se dispersèrent, seuls ou en groupe.

Un temps plus tard. Karim la vit arriver, air détaché, innocente. Ils montèrent dans le bus, comme deux étrangers s'ignorant. Restés debout, leurs mains saisirent la barre centrale, leurs mains distantes à deux doigts l'une de l'autre. Ils interdirent à leurs mains de se rejoindre sous les yeux des passagers. Indifférents aux regards de ces derniers, ils descendirent huit stations plus loin. Ils marchèrent le long des rues silencieuses de la ville, côte à côte, mais corps séparés par une barrière visible de plusieurs centimètres qui demeurera infranchissable durant des semaines. Tant la transgression de la première fois les inhibait. Ils ne virent rien, ni les vitrines, ni le Mac Do. Ils longèrent une rue ombreuse sous les ramures de grands platanes. Ils s'arrêtèrent devant la devanture d'un coiffeur, de vieilles réclames sur carton vantaient les produits pour cheveux qui n'existaient plus. « La brillantine Roja enchante vos cheveux », « Avec Pento, soyez dans le vent ». Ils rirent aux larmes en examinant la chevelure gominée des mannequins ayant posé pour la photo, et, par inadvertance, leurs mains se touchèrent pour la première fois, et ils devinrent sérieux instantanément submergés par leur audacieuse maladresse. Trois rues plus loin, ils achetèrent deux canettes de Coca, les burent en continuant de marcher, puis ils chantèrent à plein gosier un tube rap qu'ils découvrirent aimer tous les deux, ils jetèrent les canettes vides dans une tranchée de chantier. Ils arrivèrent sur la place principale remplie de monde, mais ils ne virent personne, ils n'entendirent aucun bruit, aucune conversation, ils n'écouterent que leurs voix, que leurs petits cris d'insouciance joyeuse. Ils s'amuserent avec un vrai plaisir d'enfance, pleine de rires, de fêtes, d'insouciance et de concorde.

Avant-hier, aucun nuage n'assombrissait la lumière de leurs yeux quand ils se séparèrent en promettant de se retrouver, une nouvelle fois, dans deux jours, interminables, aujourd'hui même, sous leur saule, comme d'habitude. Certes une habitude qui comptait peu de fois. Ces échanges de baisers et de serments,

volés, enfrenant l'interdit, l'oppression de la cité, le danger, ces mains courant à la recherche de l'autre, ces yeux noyés dans le gouffre infini du regard de l'autre, ces peaux si peu découvertes émues sous les caresses, cette pointe d'un sein menu entrevue dans l'échancrure de son sweat, cette bosse bosselant son jean, toute cette collection d'instantanés et d'images, de sensations et de bonheurs furtifs, était leur richesse commune volée au temps, aux conventions, le fruit de leur liberté et de leurs désirs. Une seule fois aurait pu résumer, à elle seule, toutes les autres fois.

Pour tromper son attente, il se remémore le dernier poème que Monsieur Misrahi, le prof de français, a demandé d'apprendre par cœur. Ainsi a-t-il découvert François Villon, Victor Hugo, Charles Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, Tristan Corbière, Apollinaire, Aragon, René-Guy Cadou...

Iola aime également Monsieur Misrahi. Elle sait que la langue des poètes donne corps à sa liberté qu'on veut lui dénier. Les autres élèves se moquent du prof, un feuj, un bouffon à leurs yeux d'incultes, tandis que Karim découvre les mots pour dire combien il aime, combien il désire, combien la poésie illumine ses nuits noires, et gomme toute cette merde ambiante faite de rejet, de misère, de came et de baston. Il aligne les vers dans sa tête :

*C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

Quelques nuages passent, l'air devient plus frais. Le temps s'écoule, Karim frissonne. Au loin sur le lac, un moniteur crie après les apprentis navigateurs de la base nautique. Karim avale sa salive, le peu dont sa bouche asséchée dispose. Pourquoi tarde-t-elle autant ? L'anxiété l'envahit, il se retient de se mettre debout pour scruter le sentier qui mène à vingt mètres de l'endroit où il l'attend. De peur d'être découvert, il demeure assis, emprisonnant ses genoux dans ses bras refermés, il imprime à son buste un mouvement d'avant en arrière.

*... il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

Il prie maintenant. Il invoque la déesse Iola en murmurant son nom de façon répétitive et lancinante. Il souffre de son absence comme un camé en manque. Est-il tombé raide dingue de cette copine de classe ? Il n'a pas le temps d'approfondir ce mystère que sa tempe explose sous un impact bousculant sa masse crânienne. Il tombe sur le côté, le nez sur deux paires de Converse. La douleur le foudroie. Les trois frères de Iola : Moussa, Bakar et Djib, le tatanent furieusement. Ils hurlent qu'il y a offense, ils parlent d'honneur de Iola, ils injurient le voleur de sœur, ils crient

qu'ils vont le fumer, cette saloperie de reubeuh ! Karim protège sa tête, se recroqueville sous les coups. Une lame pénètre son côté, un éclat de douleur le transperce, une fulgurance, un mal absolu, il défaille, demande grâce, prend le temps de crier son amour, cette fois-ci il est temps d'en être persuadé, la pique réitérée sa déchirure dans son flanc. Encore un coup dans la tête et les trois agresseurs s'enfuient, Djib jette le poinçon dans le lac.

*Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Karim fut découvert moins d'une heure plus tard par une mémère

« Ici, on sera bien »

Dans une épingle à cheveux à couper le souffle, à un endroit trop étroit pour un camping-car, il reste une belle place. Ils pourront suivre les cyclistes au ralenti le long de la courbe, voir la caravane, pique-niquer en écoutant la radio, parfait. Immobile sur son fauteuil de camping, un vieux posé là attend les coureurs du Tour à l'ombre d'un parasol attaché à son dossier par un sandow. Sur son T-shirt : « 100 ans, même pas peur ! »

La Casse Déserte menant au col de l'Izoard tremble sous un soleil de plomb. On se sent petit dans ce paysage lunaire. Après eux, jusqu'au sommet, plus une place alors qu'il n'est que neuf heures, le passage du peloton est prévu pour quinze.

On a eu raison de se lever tôt.

Bernard essaie de sourire, Carole essaie d'y croire. Il n'a pas la force. Il sent qu'il n'a plus la force de rien, qu'il se laisse aller.

« Laisse le boulot, pense à autre chose, profite de la journée... »

Cet attachement idiot à sa boîte, l'idée qu'en tant que délégué syndical, il aurait dû faire partie de la charrette, vivre le drame avec les copains... Carole n'est pas de son avis. Elle l'a félicité de s'en être tiré, d'avoir gagné au moins deux ans, la maison à payer, les gosses... Pour lui, c'est une trahison. En première ligne, on aurait dû le virer d'abord.

Des amateurs grimpent le col en ahanant, les applaudissements leur donnent des ailes. À vélo, on obtient de droit une place au sommet, tout près des dieux de la petite reine.

Il avait voulu savoir. Pourquoi pas lui, le meneur ? Pourquoi les autres et pas lui ?

« Ah mais ! Avec qui négocierait-on alors ? Ils vous écoutent, ils ont confiance en vous. Ceci dit, n'oubliez pas que vous êtes fonctionnaire, hein, aujourd'hui, on vous garde mais demain... »

Le DRH lui avait tapé sur l'épaule « Si vous n'étiez pas là, ce serait pire. »

Il savait de quoi il parlait, le DRH. Lors de la séquestration, quand un copain de l'atelier s'était rué sur lui en gueulant « Foutez-le par la fenêtre, crevez ce salaud ! », il avait pâli. À plusieurs, ils avaient calmé le gars. Sa lettre de licenciement en poche, il avait remercié Bernard. « Sans toi, je serais en taule, ce serait pire. » Mais n'éviter que le pire à tout le monde, ce n'est pas le syndicalisme dont rêve un militant.

Une clameur le ramène à la réalité. En danseuse, un unijambiste avale la montagne. Tout le monde se lève, sifflets, bravos, hourras... L'espace d'une côte, c'est un héros. Bernard distingue la souffrance et la folie sur son visage, de son fauteuil pliant l'ancêtre l'encourage le poing levé.

La moitié des copains partie, la boîte parut vide. Un week-end,

à chien. Son corniaud mordillait la basket du blessé et n'en voulait point démordre. Les secours emportèrent Karim à Mondor. Les lésions au foie n'étaient pas irrémédiables, son nez cassé lui donnerait un air méchant. Et méchant, il voulait l'être désormais !

Juin 2012

*Dernier ouvrage paru : *Gun*, Krakoen, 2012.

Une seconde nouvelle inédite *No pasaran !* de Max Obione est en ligne sur notre site : <http://projet.pcf.fr>

PAR THIERRY DAUBRÈGE*

LES CHIENS ABOIENT

les machines délaissées disparaissent, les rescapés vivaient en sur-sis. Le changement ? Le progrès ? Tu parles ! Qu'est-ce que ça lui faisait qu'on marie les homos et les curés, qu'on puisse se faire inséminer sur catalogue, qu'on récrive le passé à coup de lois mémorielles, qu'on institue des quotas de noirs, de beurs, de femmes, qu'on fasse voter les étrangers, qu'on protège des animaux mieux que les hommes, qu'on sacralise les différences, qu'on préfère Bruxelles à Paris... Tout ce qu'il voulait, lui, c'est bosser, vivre tranquille, normalement.

Autour d'une voiture publicitaire, les bras s'agitent, les voix enflent, un groupe discute avec le chauffeur. Le temps qu'il s'approche, elle redémarre et s'arrête un peu plus loin. Un spectateur écoeuré :

« J'y crois pas !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Natura 2000 ! La caravane a interdiction de distribuer sa pub, pas de papiers, rien sur la chaussée, aucune trace, la survie de la planète ! N'importe quoi ! Y'a que les écolos pour inventer des trucs pareils. Pour un peu, je me barrerais. »

Supprimer la pub, a priori, Bernard aurait été pour, mais pas aujourd'hui, pas un jour de fête.

« On n'est pas obligé d'accepter.

— Ah oui ? Tu veux qu'on fasse quoi ?

— On barre la route. On empêche le passage du tour. En cinq minutes ils cannent. »

Les deux hommes se toisent, le groupe attend. Sourires. Chiche ! Par magie, une dizaine de voitures entravent la chaussée, Bernard dirige la manœuvre, sur l'envers d'une banderole destinée à un champion, on écrit au marqueur « Touche pas à mon Tour ». On coupe les moteurs, on tape dans le dos de Bernard, on rigole, tout fier de la bonne blague. De son fauteuil, le centenaire vocifère :

« Allez-y les gars, comme en 36 ! Lâchez rien ! »

C'est l'instant de grâce, de fraternité, le bonheur de désobéir. Plusieurs véhicules publicitaires sont immobilisés, un hélicop-

tère bleu hache le ciel, trois motards remontent les lacets.

« Circulez ! Dégagez la route ! »

Quolibets, jets de pierres, bras d'honneurs, les policiers battent en retraite et rapportent à la hiérarchie. Les caméras de télé flairent l'audimat, encerclent Bernard. « Pas de pub, pas de Tour ! ». Un reporter avide de scoop tente une interview mais il les connaît trop, pas question de pérorer. D'une voiture banalisée, un flic en civil facilement identifiable s'approche et serre des mains, des dents plein son sourire.

« Gâchez pas la fête les gars, le peloton est à moins de trente minutes, soyez raisonnables, vous prenez les spectateurs en otage.

— C'est vous qui gâchez la fête, Natura 2000, on s'en fout, c'est pour les bobos qui ne font du vélo qu'en ville.

— Ouais, nous, c'est pas la vélorution qu'on veut.

— On va réfléchir, revenez dans une heure !

— Oui au retour du tour ! »

Une ville, un meublé miteux, le 4 juin 2013...

« Je ne suis pas bien certain d'être tout à fait sûr de l'efficacité de ce plan, Richard. Puisque maintenant c'est Richard. Et moi, c'est quoi, déjà ? Pierre ? »

Celui qui vient de parler a la cinquantaine hiératique et le nez à piquer les gaufrettes.

Celui qu'il interroge est brun, tout aussi quinquagénaire ; il a l'air un peu contrarié. Normal. Voilà une heure à peine qu'ils sont enfin réunis tous les trois, et pour la cinquième fois au moins depuis leurs retrouvailles, il doit réexpliquer la situation. Il prend son souffle.

« Louis. Toi, c'est Louis. Moi, c'est Richard. Ça, t'as bien retenu, bravo. Et lui, c'est Henri. Et pourquoi ces nouvelles identités ? Parce que, maintenant qu'on est sortis, il s'agit de pas replonger aussi sec. On commence donc par se refaire une virginité patronymique : rien de mieux qu'un nouveau blase pour repartir sur de nouvelles bases. Déjà qu'on est devenus méconnaissables physiquement, et comme qui dirait des quasi-anonymes dans la foule des inconnus, autant profiter de l'aubaine, non ?

— T'appelles ça une aubaine ? Ben moi, je la regrette, ma bedaine. Je me sens presque tout nu. La zonzon, c'est pas bon pour les rondouillards, moi je vous le dis, les gars. »

Lui, c'est celui qui n'avait encore rien dit. Il a tout de l'ancien gros, il flotte dans un costume à carreaux auquel il manque les poches, qui ont préféré trouver refuge sous ses yeux.

« La prison, c'est bon pour personne, Henri. Mais regarde-toi : t'as gagné une silhouette d'athlète et rasé ta barbe hirsute. Louis a laissé ses grands airs au vestiaire. Quant à moi, j'en ai profité pour remplacer mon bandeau par un œil de verre tout neuf. C'est pas dur, je me demande même si c'est pas grâce à lui que j'ai eu ces visions de toutes ces richesses qui nous attendaient à la sortie.

— Ouais, ben en attendant, moi, ce que je vois surtout, c'est que tu te prends pour notre chef à tous les trois.

— Tss, Tss, Tss, Louis... Te voilà devenu bien mesquin. Je suis sorti avant vous, et j'ai eu le temps de cogiter, et de tout préparer, c'est tout. Bon. Je vous passe le projet en revue encore une fois. Ecoutez et regardez. »

Bernard parlemente. Contre un engagement sur l'honneur, il accepte de lever le barrage. Morose, déçu, on range les voitures. Un rebelle regrette :

« On aurait dû aller jusqu'au bout histoire de vivre quelque chose. — Vaut mieux une petite victoire qu'un échec. »

La caravane ne lâche des tonnes de bonbons, échantillons, rafraîchissements qu'à l'endroit de la révolte. Personne n'est dupe. Ailleurs, Natura 2000 les nargue. En un clin d'œil, le peloton passe, on remballé. Le vieux tape sur l'épaule de Bernard, le fixe de son regard clair et lui dit, bien en face :

« Collabo. »

L'évidence lui brise les reins. Il aurait dû lyncher le DRH.

*Dernier ouvrage paru : *Océano Police*, Coop Breizh, 2009.

PAR FRÉDÉRIC PRILLEUX*

UN CASSE BIEN ÉCHAFAUDÉ

Les trois hommes se pressent un peu plus autour de la table. Un plan de la ville y est étalé ainsi qu'un jeu de photos – des échafaudages masquant une devanture – et un horaire des bus.

« Voilà. J'ai repéré, rue Yves Tanguy, cette agence bancaire tout à fait dans nos cordes. Je vous rappelle pourquoi. Un, c'est une toute petite banque, La Nouvelle Solidarité, donc avec des moyens de surveillance restreints. Deux, et c'est là le plus intéressant, elle est en travaux depuis plusieurs semaines, ce qui va faciliter nos mouvements et nous permettre de jouer le rôle d'ouvriers du chantier. J'ai observé pendant quinze jours le roulement des équipes, et au moment de la pause de midi, il y a toujours une demi-heure où l'endroit est désert. C'est à ce moment-là que nous arrivons, en bleu de travail, pénétrons dans la banque avec nos armes factices, on tient le personnel en joue, on lui faire remplir nos sacs et on repart, peignards, en bus.

— Mais t'es bien sûr que l'agence, elle n'est pas fermée au même moment ?

— Certain ! Ils bossent *non-stop* de 8h à 19h. Une petite banque qui met sûrement les bouchées doubles pour arriver à la hauteur de ses concurrents.

— Et t'es sûr que question vigiles, on risque pas de tomber sur un os ? T'es rentré pour vérifier ?

— Pas fou ! Pour qu'on me reconnaisse sitôt passé la porte ? Non, pas de reconnaissance directe du terrain. Mais j'ai observé les entrants. En fait, j'ai vu, pendant ces quinze jours, toujours les mêmes types en costard cravate, quatre en tout, arriver à 7h45, repartir à 12h15, revenir à 14h et quitter la banque à 19h15. Les seules personnes qui restent tout le temps ce sont les deux femmes qui sont à l'accueil derrière leur guichet. Une brune et une rousse. Regardez, on les voit bien, là, sur les photos que j'ai prises. »

— En effet, elles m'ont pas l'air bien farouche. Mais y a tout de même deux points qui me chiffonnent. D'abord, ces faux flingues, là. J'en avais jamais vu des comme ça. Tu crois qu'ils vont faire illusion longtemps ?

— Aussi sûr que je m'appelle Richard ! Tu vois, je les ai dégottés dans un magasin de jouets, et le vendeur a été formel : ce sont des répliques des derniers joujous de l'armée américaine, et avec ça, on est au top. Elles imitent même le bruit de la rafale, mais ça, j'ai pas encore trop étudié le truc. Mais *no stress* les poteaux, ces *guns*-là, c'est notre passeport pour Vegas !

— Comment tu causes, toi... Moi, c'est pas que je stresse mais j'suis un peu comme Louis, rapport à un autre truc qui me défrise. C'est le coup du bus : ça craint pas un peu, ça ?

— Mais bien sûr que non ! C'est même tout l'inverse. On repart comme d'honnêtes travailleurs, qui prennent les transports en commun, et hop ! Ni vu, ni connu. Et là aussi, j'ai vérifié : en quinze jours, jamais le chauffeur de la ligne 22 n'a eu une minute de retard à l'arrêt Yves-Tanguy de 12h47. C'est justement là qu'on sera, pile à l'heure. Moi je vous le dis les gars : en à peine trente minutes, on s'en met plein les fouilles, comme à la grande époque ! C'est une question d'heures, de minutes, même de secondes, maintenant ! »

Henri et Louis hochent la tête, pensifs. Pour achever sa démonstration, Richard sort trois verres et une bouteille de bière tiède de l'unique placard de la pièce, et le trio lève ses verres à la réussite de ce coup imparable. Demain.

Rue Yves-Tanguy, le 5 juin 2013

12h15. Les trois hommes, en salopette, s'élancent en direction de l'agence de la Nouvelle Solidarité. Le chantier est bientôt terminé, l'échafaudage est presque entièrement démonté.

12h16. Ils pénètrent tous les trois dans l'agence, qui n'a pas de sas de sécurité. Ils sortent leurs armes dans le même mouvement et Louis crie « Plus un geste ! ». L'hôtesse lève les yeux, surprise et dit « Oui ? », tout en actionnant en même temps une touche de son Smartphone.

Six ans après avoir tué mon fils, j'ai trouvé un boulot de concierge à Sciences Po Paris. Attablé derrière un micro, je fixe le grand amphî désert. Dans quelques heures, ce sera la cohue : les élèves ont invité des anciens de l'école devenus des personnalités publiques. Du beau linge au mètre carré. Je vérifie la présence des haut-parleurs posés hier soir et descends de l'estrade. Regagner ma loge ou pas ? Pourquoi pas me balader dans les travées ? Un nom est scotché sur chaque siège. Nombre de politiques de gauche et de droite ayant entraîné leurs guêtres « Rue Saint Guillaume » se retrouveront. Le nouveau président et son prédécesseur assis très près. Sans compter des patrons de presse, animateurs télé, universitaires, cinéastes, écrivains...

Bastien, mon fils, a étudié ici presque deux ans. Je remonte sur l'estrade et branche le micro central. « Un, deux... un, deux... »

12h17. Kurt et José reçoivent un code 33. Ils foncent.

12h18. Le trio flotte un peu. Les lieux ne ressemblent pas trop à une banque. L'hôtesse n'a pas bougé d'un poil. Louis s'approche et lui colle son arme sous le nez. « Le fric, et vite ».

12h19. L'hôtesse lève les bras et recule. Richard contourne son guichet et la somme de les mener au coffre. Elle ne bouge pas.

12h20. Richard et Henri commencent à se poser des questions.

12h21. Deux colosses en costume noir déboulent. Louis, qui surveillait l'entrée, les tient en joue sitôt la porte franchie.

12h22. L'hôtesse saisit l'arme de Richard par le canon et la lui arrache d'un coup sec.

12h23. Paniqué, Henri appuie sur la gâchette : une rafale assourdissante envahit la pièce, suivie d'un synthétique *Com' on boys ! For Uncle Sam !*

12h25. Louis reçoit un direct de Kurt, au menton : KO au sol. Richard et Louis lèvent aussitôt les mains sous la menace du P 35 de José.

12h28. La police est prévenue de l'incident. L'hôtesse envoie aussitôt l'enregistrement de la scène au commissariat du quartier.

12h29. Le trio est prié de s'asseoir bien sagement en attendant l'arrivée de la maréchaussée.

12h45. Les ouvriers de la société Raval' Rapid finissent de démonter leur échafaudage. Puis ils nettoient la vitrine. L'enseigne apparaît dans son entier. Agence Nouvelle de Sécurité. Gardes du corps.

12h46. Deux mille treize secondes après leur entrée dans l'agence de la rue Tanguy, les ordinateurs du Grand Fichier des délinquants notoires ont identifié Louis Fort, Richard Guézennec et Henri Talle. Bien connus des services de police sous les pseudos de Croquignol, Ribouldingue et Filochard.

*Dernier ouvrage paru : *Encubé*, Krakoen, 2012.

PAR MOULOD AKKOUCHE*

FATIGUE

NUIT DU 4 JANVIER 2013

Papa,
Pas facile de te dire tout ça de vive voix. Je préfère te l'écrire. Depuis des années, tu bosses comme un fou pour que je puisse étudier sans me soucier du fric. T'es brillant fiston, faut que tu te barres de ce quartier. Combien de fois tu me l'as dit ? Mais désolé, je t'annonce que je vais tout plaquer. Pourquoi ? Pas à cause de la difficulté des études ; je fais partie des meilleurs élèves. Non, il s'agit d'autre chose, une chose invisible. Très profonde. Ici, je ne me sens pas chez moi. D'autres, venant du même milieu que moi, s'y sentent bien et vont décrocher à terme de bons

postes dans le public ou le privé. Un ascenseur social pour eux. À quel prix ? Pour réussir, ils ont dû singer les élèves « habituels » de cette école, se vêtir comme eux, rire aux mêmes plaisanteries... Bref, se conformer à leurs règles. Ici, nos mots du quotidien, ceux de mes copains de la « cité de l'Espoir », n'ont plus la moindre valeur. Finis les « Narvalo, dikave, nachave, quérave »... Ces expressions sont-elles sales ? Et nos vannes de quartier, les tiennes aussi papa, sont qualifiées de vulgaires. Pas de ça entre gens de bonne compagnie. Bien sûr, ils apprécient certains humoristes utilisant notre langage quotidien ou dans des fictions télé ; friands d'exotisme de périphérie. Pourtant, j'ai essayé d'effacer, de tuer en moi ces mots et cet humour soi-disant vulgaire, pour leur ressembler. En vain. Sache que les profs et les autres élèves (quelques-uns sont des amis) ne sont responsables d'aucune manière de mon malaise. Juste que la greffe sociale n'a pas pris. Pas assez armé pour devenir un tueur *made in Sciences Po* ? Tueur policé.

J'écarte le micro et promène mon regard dans la salle. Étrange silence. Pas pire que quand je l'ai trouvé sur son lit, une boîte de comprimés vide sur la moquette.

Pourquoi l'avoir poussé à continuer ?

Depuis sa mort, je n'ai plus quitté sa chambre, j'ai voulu vivre ce que je lui avais fait endurer. Lecteur que du *Parisien* et de *L'Équipe*, je me suis avalé tous ses livres d'histoire, droit, économie, appris par cœur ses cours. Me mettre dans sa peau. La chair de ma chair que j'avais poussée au suicide.

Il avait laissé un post-it sur son bureau :

« Si la classe capitaliste ne formait qu'un seul parti politique, elle aurait été définitivement écrasée à la première défaite dans ses conflits avec la classe prolétarienne. Mais on s'est divisé en bourgeoisie progressiste et en bourgeoisie républicaine, en bourgeoisie cléricale et en bourgeoisie libre-penseuse, de façon à ce qu'une fraction vaincue peut toujours être remplacée au pouvoir par une autre fraction de la même classe également ennemie. C'est le navire à cloisons étanches qui peut faire eau d'un côté et qui n'en demeure pas moins insubmersible.

Jules Guesde »

L'école sécurisée par les flics, des invités s'installent peu à peu dans l'amphi. Certains, farouches adversaires devant les caméras, s'embrassent. Tous vêtus et parlant de la même manière,

uniformisés comme les cagoulés au pied des barres. Des photocopies avec sourire. Quand la salle est pleine, je me dirige vers ma loge.

L'étudiant, plutôt un p'tit gars sympa, me bouffe du regard. Il est bâillonné et menotté à son siège. Je compose le numéro du directeur. « Je veux diffuser la lettre de mon fils avant le début de la réunion. Si vous refusez, je fais sauter ma loge avec l'élève. » Un membre de la sécurité négocie derrière la porte. « Je vous donne dix minutes, pas plus ! ». Il s'éloigne.

... « Sans doute naïf, je pensais que ma présence à l'IEP serait un jour utile pour mes proches, faire entendre leur voix. Trop lu Jack London, Zola, Russel Banks et d'autres. Une grosse erreur. Ici, la majorité travaille – consciemment ou inconsciemment – pour perpétuer le pouvoir et les privilèges d'une minorité : la leur. Certes, je crache dans la soupe, une soupe que je ne peux plus avaler. Incapable de mettre un mouchoir sur mes origines sociales. Pourquoi péréquation ou aporie seraient des termes plus dignes que enclulé ou narvalo ? Je refuse de me soumettre à leur langue, les laisser souiller ma langue et mes "madeleines de quartier". Mon enfance vaut leur enfance, mes souvenirs aussi importants que les leurs. Faut que je quitte cette putain d'école ! Je sais bien que ma décision te mettra les boules, à maman aussi. Je suis bouffé de culpabilité en pensant à tous vos sacrifices. Mais je dois arrêter de me mentir et vous mentir. Prendre une décision.

De plus en plus tiraillé à l'intérieur, je ne ressemble plus à mes potes de la cité ; ils ne m'ont jamais adressé le moindre reproche mais je sens le poids de leur regard. Et ne veux pas ressembler à mes amis de Saint Guillaume. Je n'arrive plus à tenir le grand écart. Si ça continue, je vais devenir barge.

Trop fatigué pour résister.

Bastien »

Ma voix, entendue à l'intérieur de l'école et dans la rue, laisse place au silence. Peu avant, plusieurs de ses copains de la Cité de l'Espoir avaient investi le centre opérationnel du métro, d'autres celui du RER et d'une gare. La lettre de Bastien diffusée par les haut-parleurs de service. Elle circule aussi sur les réseaux sociaux.

Derniers mots d'une fatigue invisible.

*Dernier ouvrage paru : *Si à 50 ans, t'as pas ta Rolex*, Ateliers In 8, 2012.

À Pia Petersen

Adrien Poupard prit son élan, il s'avança à grandes enjambées, son parapente était parfaitement déployé. Du collet d'Allevard, il allait se jeter dans le vide, une nouvelle fois, et voler. Il ne se lassait pas de sa façon de s'envoyer en l'air, de planer, bienheureux, comme son héros Sam Lowry, dans *Brazil* de Terry Gilliam. C'est alors qu'il croisa, un éclair, une nanoseconde, le regard narquois d'un de ses collègues, qui se tenait un peu isolé sur le replat herbeux, à sa droite. Et Poupard comprit. Que ce serait son dernier plongeon. Un courant ascendant le porta très haut quand sa voilure se scinda instantanément en deux, comme sectionné au cutter. Il sembla un instant figé dans les airs, puis sa chute commença. Et toute l'histoire lui

PAR GÉRARD STREIFF*

LE PARAPENTE

revint en accéléré.

La journée pourtant avait bien commencé. Dans le TGV de Paris, il avait ramassé sur un siège un « gratuit » et lu son horoscope. « Balance (il était né fin septembre) : Entreprenant, vous aurez

le chic pour soulever des montagnes ! ». Il ne croyait pas un mot de toutes ces conneries mais l'information lui avait tout de même fait plaisir, comme quoi... Adrien Poupard était conseiller financier au Crédit Général. Quadra et célibataire, il avait fait toute sa carrière dans la banque. Il aimait ça, la bureaucratie du chiffre, la procédure budgétaire, « l'étiquette » de la trésorerie. Dans le milieu, il était connu et respecté. Plusieurs fois, on lui avait proposé de passer au « Central », à la Défense, salle des marchés, de devenir *trader* ; il aurait mieux gagné sa vie, c'est clair, mais il préférait pourtant le contact de la clientèle. C'est pas qu'il aimait les gens, il prenait même souvent un vrai plaisir à les dominer, les humilier, mais justement, c'est ce contact-là qui lui aurait manqué au *Desk* des *traders*.

Depuis l'automne 2012, deux grandes activités occupaient ces journées : il conseillait les gros clients pour leur « placement de sécurité », ce que la presse populaire – et populiste – appelait évasion fiscale ou fraude. En ce domaine, Adrien Poupard s'était spécialisé sur la Suisse, valeur sûre, éternelle, osons le mot. Et puis il vendait aussi une série de titres de banques ibères, du « Caixa catalunya » ou du « Banco de Valencia » ; en clair il se débarrassait de l'espagnol (du grec, il n'en n'avait plus, tout avait été bazardé en un temps record durant l'été). Comme il était méthodique, Poupard faisait la Suisse le matin et l'Espagne l'après-midi, façon de parler.

Ce train-train aurait pu durer, Poupard était plutôt satisfait de son existence, il n'était pas du genre à se plaindre. Il avait fait ses classes sur le terrain, il connaissait toutes les ficelles de son métier et était devenu au fil des ans un excellent commercial. Qui, au Crédit Général, assurait les meilleures ventes de toute l'Île-de-France, même pour les placements les plus scabreux ? Poupard ! Qui était capable de vendre des petits pois qui ne veulent pas cuire sans jamais s'attirer le moindre problème ? Poupard, encore et toujours Poupard. Indifférent, méthodique, c'était un vrai « professionnel », un désespéré tranquille que rien n'émouvait. Il ne faisait pas de politique, écoutait peu la radio ni ne regardait la télé. Quand, récemment, une bande d'Indignés avait envahi les bureaux de l'agence aux cris de « Occupons le marché ! », il avait trouvé l'initiative non seulement ridicule mais révoltante. Son seul dada, c'était le parapente, qu'il pratiquait le week-end, dans les Alpes, avec un groupe de collègues de l'agence.

Bref Adrien Poupard était un battant, un banquier de fer. Mais, ces dernières semaines, il s'était passé dans sa vie un minuscule événement. Un client lui avait offert un livre ; c'était un de ses clients de l'après-midi, un libraire qui avait fait faillite, notamment parce que la banque, donc Poupard, lui avait refusé un crédit. L'ex-libraire distribuait les ouvrages qu'il avait pu sauver de sa vitrine. Poupard s'était ainsi retrouvé avec un vieux roman noir de Jean Meckert, *Les coups*. Le destin du héros, jeune prolo très à cran des années trente, n'avait pas grand chose à voir avec

sa propre histoire. Et pourtant... Au début, lui qui ne lisait jamais rien d'autre que des livres de compte ou des traités de fiscalité, avait tourné autour du bouquin, puis il l'avait rapidement feuilleté, puis picoré et finalement il l'avait lu. Et relu ; et aimé. Il en parcourait volontiers des morceaux quand il avait une pause. Félix, le héros, l'avait étonné, puis troublé, remué.

Et Poupard, depuis une petite semaine, s'était mis à parler littérature avec ses clients. Pas avec ceux du matin, pas avec les clients à « fort potentiel », les CFP comme on disait dans le jargon ; eux étaient des obsédés de la monnaie et n'entendaient que des mots comme fonds, finances, ressources ; tout ce qui ne tournait pas autour de l'oseille était pour leurs oreilles une langue étrangère. L'après midi, c'était pas le même public. Poupard faisait face alors à des gogos à qui il fallait fourguer des placements pourris. Curieusement, il se sentait à présent un peu plus proche d'eux ; il les regardait et se demandait comment aurait réagi le héros de Meckert avec ce genre de clients. C'était idiot comme association d'idées mais c'était ainsi. Une fois sur deux, il ne se donnait plus la peine de dérouler l'argumentaire de la banque, il lui arriva même de mettre en garde ses vis à vis sur la filouterie dont ils risquaient d'être les victimes. Évidemment, ça ne pouvait pas durer.

« Vous êtes malade, Poupard, ou quoi ? » Hier, c'était un vendredi, un vendredi 13, un client avait voulu absolument de l'espagnol ; Poupard avait tenté de le dissuader ; le type s'était plaint auprès du responsable du bureau, qui convoqua illico l'agencier. Il joua les incrédules puis, devant l'acrimonie du *boss*, il parla de son subit dégoût pour les opérations qu'il devait mener, il évoqua même la vanité de l'argent. Son chef se braqua, l'insulta. Poupard à son tour monta sur ses grands chevaux et, sans transition, déballa tout : les fonds d'origine improbable qui avaient transité tout au long de l'année passée sur des comptes dont il avait gardé la copie ; les fripouilleries diverses dont il avait été le témoin ; la liste des comptes cachés qu'il semblait connaître par cœur ; les noms de gros clients en indécence avec le fisc, etc.

« C'est bien ce que je pensais, z'êtes vraiment malade, Poupard ! » lança le chef en le chassant de son bureau. Toute l'agence avait entendu l'esclandre mais les collègues, unanimes, détournèrent la tête quand il retourna à sa place.

Adrien Poupard entendait encore la voix de son chef alors qu'il voyait le sol s'approcher. « ... malade Poupard... ». Il eut juste un dernier regret, celui de ne pas pouvoir choisir son point de chute. Tant qu'à faire, il se serait bien rétamé la gueule sur l'agence locale du Crédit Général.

*Dernier ouvrage paru : *La mer oubliée*, Editions du bout de la rue (jeunesse), 2012.



PAR SOPHIE LOUBIÈRE*

NORMAL(E)

J'avais cuit de la confiture

de fraises la veille au soir et la cuisine sentait bon le parfum des fruits tournés en sirop. Mon doux époux réchauffait une gaufre dans le *toaster* pour le petit qui sommeillait encore, affalé dans le canapé du salon devant la quarante troisième rediffusion d'un épisode de *Dino Train*. Le visage apaisé par le souffle de la nuit, mais les paupières gonflées comme des prunes, j'attaquai ferme mon mari : et s'il consultait un spécialiste ? Parce que ça relevait du calvaire de supporter un ronflement pareil ; la lutte devenait inégale. Quelle que soit la position dans laquelle je le remplaçais, bras rabattu sur le ventre, nuque à l'horizontale, le grognement reprenait *forte* sur l'oreiller. Les bouchons d'oreille me plongeaient dans un vide sonore abyssal terrifiant dont je m'éveillais en sursaut en plein cauchemar. Étienne devait faire quelque chose. La réponse fut à la hauteur de la pertinence de ma question.

– T'as pas racheté de lait ?

La pluie rabattait déjà sur la vitre une allégresse d'automne au printemps.

Sur l'étiquette des bocaux de confiture, était écrit : confiture de fraises, 5 mai 2012.

Ma vie avait changé.

Radicalement changé.

Mais ça ne datait pas d'hier.

Depuis qu'une radio de service public avait décidé de mettre fin à une collaboration de dix-sept années par l'entremise d'une sorcière aux pouvoirs redoutables – dixit le fiston – je taisais ma voix. Je ne lisais plus de livres (sinon des contes à mon schtroumpf). Je ne recommandais plus les bouquins des autres aux auditeurs (sinon les miens dans certains salons littéraires « prout prout »). Je n'inventais plus d'émission poil à gratter pour naviguer tel un farfadet sur les ondes, à cheval sur les genoux de Pierre Dac tout en chatouillant la coccinelle de Marcel Gotlib. Alchimiste tutélaire, je ne dosais plus l'émotion et le frisson sur un logiciel de montage audio jusqu'à minuit passé en ayant oublié de faire les courses. Je n'emmerdais plus ma réalisatrice avec mes figolages au mixage. Je ne jonglais plus avec des CD de musique de film par-dessus la tête de mon assistante ou du gentil monsieur originaire de l'Afrique du Nord venu vider les poubelles de mon mini bureau en *open space* situé juste en face de quatre ascenseurs – bureau que très étonnamment, personne ne m'enviait. Je ne recevais plus les grands de ce monde à table dans leur restaurant fétiche, cachant sous les serviettes des techniciens de Radio France munis de micros espion et de rudes appétits pour les confidences. Je n'inventais plus par écrit des bêtises gourmandes de mots et de sensations sucrées, des jeux idiots à pratiquer seul dans un parking ou sur la plage. Je ne tenais plus la main de « nouvelles plumes » tout en leur donnant un coup de pouce avec un enthousiasme de jeune fille. Je n'allais plus voir de films au cinéma pour écouter la musique et sangloter de bonheur – la faute à Alexandre Desplat, encore un compositeur que les Américains nous ont soufflé sur l'échiquier... Je ne croulais plus sous les invitations des attachées de presse (sauf erreur de leur part). Je n'étais plus *persona grata* dans les soirées pince-fesse (sauf divagation de *listing*). Je ne recevais plus cent cinquante mails par jour – mais sept, dont cinq courriels commerciaux indésirables. On ne m'appelait plus pour que

je parle du dernier chef-d'œuvre de Guillaume Musso. Les jours de la semaine, je ne me maquillais plus dans le RER. Le vendredi, je ne courrais plus d'une radio à une autre pour enregistrer une chronique et annoncer la parution du nouveau Craig Johnson. Dorénavant, je travaillais chez moi, à la maison, dans ce bureau d'une surface équivalente à un studio parisien, avec une cheminée et deux fenêtres ouvertes sur un jardin envahi de pruniers et de marronniers, poussés en 9-3. Je travaillais à ma propre personne, ma jolie constellation narcissique, aux héros de mes romans à l'eau de vie et j'avais du temps pour le repassage.

La porte refermée sur le père et le fils, la chienne nourrie des restes de poulet, la vaisselle rangée et les coussins du canapé bien alignés, je remontai dans mon bureau y relire un dernier chapitre en cours de rédaction, une petite nouvelle passée au cirage noir.

Et là, dans un grand élan du cœur, avec la sincérité d'une misérable fourmi, comme des millions de Français, sans attendre autre chose que la possibilité de faire ce métier miraculeux d'écrivain hors limite le plus longtemps possible, je bossais sans être rémunérée à la juste valeur de l'ampleur de la tâche, en toute normalité.

Il paraît qu'un président normal, même avec en héritage une dette nationale aussi catastrophique qu'un bon film de genre signé Michael Bay et des milliers d'emplois qui se barrent en couilles dans l'industrie automobile, ça peut redonner plus qu'un espoir, faire reflourir la culture dans les écoles, la fantaisie dans les médias, repulper l'impertinence des journaux et magazines, trouver des sous pour payer correctement ceux qui font tout le boulot et déloger les crabes qui s'accrochent à leurs incompétences, les ambitieux aux pieds crottés.

Il paraît que les sorcières aussi finissent à la retraite.

C'est le fiston qui me l'a dit.

Puisse-t-il avoir raison et qu'un jour, devant, s'ouvrent de nouvelles ondes en chatolement où poser mes lèvres, chuchoter à l'envie.

Et puissent les prochaines confitures de fraises être bonnes.

En 2013.

*Dernier ouvrage paru : *L'enfant aux cailloux*, Fleuve noir, 2011. Prix Lion noir 2012, prix Ville de Mauves 2012.

PAR JÉRÔME LEROY*

L'INVISIBLE

Je m'appelle Maréchal. Philippe Maréchal. J'habite à Serigny-le-Cocu, dans la Sarthe. On est 231 inscrits. Il y a eu 130 voix pour Marine Le Pen. Dont la mienne. Et j'en suis fier. Je suis « la France invisible ». Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jean-Pierre Pernaut sur TF1. Je suis la France qui travaille, moi. Pas comme tous les assistés. Je vais voter Sarkozy au deuxième tour. Sarkozy a compris le message. Assez d'assistanat. Assez d'Arabes. Assez d'insécurité.

Par exemple, la semaine dernière, au bal du samedi de Trouvallé-le-Minus, le fils Maudru a pissé sur l'orchestre et il s'est battu avec le bassiste. L'insécurité, c'est un drame, je vous dis. Il a fallu faire venir une ambulance du Mans. Oui, il n'y a plus de médecin à Serigny-le-Cocu ni à Trouvallé-le-Minus. Forcément, avec l'insécurité. Il n'y a plus de poste non plus et ça c'est aussi de la faute à l'insécurité.

Le fils Maudru, toujours, ce voyou. Il est pas immigré, mais c'est tout comme : il vient de Biroute-La-Tondue près de Jouy-en-Consanguine, à quinze bornes. On l'appelle Biroute-la-Tondue à cause de ce que le village a tondu une fille qu'avait couché avec les Allemands. Faudra penser à tondre celles qu'ont couché avec les Arabes. En même temps, comme Arabe, je connais que Mouloud, le chauffeur du bus scolaire. Un assisté qui bosse dix heures par jour pour conduire nos enfants blancs à la dernière école du coin. Moi, des enfants, j'en ai neuf. Manquerait plus que ma femme, la Josette, avorte ou prenne la pilule comme ces salopes du Mans. On est catholiques, nous. Même si je vais jamais à la messe. Les allocations familiales, on les mérite. Comme

je mérite l'allocation adulte handicapé pour mon aîné de 25 ans qui est un peu retardé. À Serigny-le-Cocu, les mauvaises langues disent que c'est parce que la Josette l'aurait fait avec son frère. Mais bon, on n'est pas des assistés quand même, on est des invisibles. C'est la télé qui le dit, donc c'est vrai. C'est comme les subventions de Bruxelles pour que je me tourne les pouces et que je fasse pas trop de lait ni de céréales, je les mérite. Pas comme cette feignasse de Mouloud qui fait le prétentieux parce que sa fille est au lycée, au Mans. Avec mes impôts, évidemment. Et la préférence nationale, alors ?

Donc, le premier mai, je serai à la Concorde, à la fête du « vrai travail » comme elle a dit Marine Le P., euh pardon, comme l'a dit Sarkozy.

Et les copains dans le car, quand j'arriverai avec les mômes et Josette, il feront : « Ah, enfin, Maréchal, te voilà. »

Et ils rigoleront. Un jour, faudra quand même que je leur demande pourquoi.

*Dernier ouvrage paru : *Le Bloc*, Gallimard, 2011.

PAR FRANCIS MIZIO*

L'AFFAIRE DE 2013

L'affaire a éclaté tout début 2013, éclipsant celle qui s'était étalée depuis fin 2012, écoeurant tôt ceux qui avaient placé tous leurs espoirs dans le gouvernement.

Le témoignage de celui qui avait eu vent de l'affaire fit une traînée de poudre. Il rendit les gens cois et les gazettes surchauffées. Les premières réactions sur ces révélations, quoique jugées incomplètes ou fantaisistes, furent littéralement outrées. On resuscita des mots : « abracadabrantescue », « menteries » ; on fit dans le médical mélangeant des notions à un point cacophonique et schizophonique. L'affaire était – franchement – invraisemblable. « Énorme » estimaient certains.

De fait, elle tombait mal. Beaucoup avaient à y perdre, mais beaucoup à y gagner. Tout l'échiquier risquait d'être à revoir. Il y avait de la tectonique politique dans l'air. Mais quoi qu'il en fût, l'affaire ne put laisser indifférent dès lors qu'apparurent les témoignages contradictoires, prouvant à ce stade que l'affaire était soit nulle et non avenue, soit inexistante.

On s'interrogea, mais faute de réponse trouvée en soi, on interrogea l'autre. Des micro-trottoirs furent dans l'urgence diffusés par les télévisions et radios : les gens qualifiés de « vrais » devaient bien

avoir un avis sur l'affaire ? Toutefois, les résultats retracèrent simplement la géographie des camps qui se mettaient en place. Certains, à vue de ces émissions désinvoltées dans le traitement, sinon cyniques, juchés sur des tribunes de bois comme de papier, dénoncèrent un goût du scandale, une idéologie de café de commerce, une fascination pour le mortifère de l'époque.

L'affaire à peine révélée, battait déjà son plein.

Un journaliste confia à un site web de critique des médias comment s'était déroulée une récente conférence de rédaction, là où il travaillait. En substance il avait été dit : « Emparons-nous de cette affaire ; elle ne doit pas profiter aux concurrents. Trouvons un angle intéressant pour notre journal sur l'affaire, afin d'être pilote sur ce coup ». Évidemment, avec de telles pratiques en

escalade symétrique, l'affaire prit de l'ampleur au point que même les acteurs de l'affaire s'interrogèrent, dans les colonnes et sur les écrans, de l'écho démesuré qu'elle se trouvait désormais avoir dans les médias. Cela les dépassait. Eux-mêmes se demandaient si l'affaire n'était pas encore plus importante qu'ils ne l'avaient a priori soupçonné.

Il fut tôt dit que l'affaire aurait embarrassé le gouvernement, bien silencieux. On imagina des barbouzes et des intrigues florentines. Pourquoi, après avoir parlé, le témoin clé de l'affaire gardait-il le silence ? Cela ne signifiait-il pas que l'affaire cachait quelque chose... de pire ? Une autre affaire, évidemment ?

On continua de s'enflammer. Cela prenait une tournure toujours plus complexe. Trop, sans doute... et l'on commença légitimement à chercher à qui l'affaire pouvait bien profiter.

Vint le moment où la France fut divisée en deux par l'affaire. On titra sur ce point, accentuant malgré soi la division. Dans les cours de récréation il y eut jusqu'aux enfants à se disputer, défendant sans le comprendre l'avis de leurs parents. Dès lors que les paroles devinrent trop abondantes, on s'en remit, de façon rationnelle, à des méthodes d'analyse scientifique. Il fallait faire le point. On le fit avec rigueur, publiant des sondages. Les graphiques divers et variés, colorisés et abscons, parfois interactifs et sonorisés avec des points à cliquer renseignèrent, mais n'éclairèrent pas. On venait de passer à autre chose : on parlait de l'affaire comme un objet curieux, tel un étron posé au centre de la maison, sans plus se préoccuper de qui l'avait commis mais de l'odeur qu'il dégagéait. Ce discours sur le discours – car la chose s'emballait toujours plus – occupa les pages de tribune, les « Rebonds », les « Horizons », les commentaires haineux et caricaturaux bourrés de fautes et de bêtises sur le web, les messages de 140 signes sur une messagerie vaine, et les statuts sur un réseau fourbe.

Tout le monde s'étant exprimé, on interrogea sur le sujet de l'affaire des sportifs, des chanteurs, des personnalités qui n'avaient rien à voir avec l'affaire, mais, étant écoutés et admirés, pouvaient guider le public dans sa quête stupéfaite d'opinion tranchée. On alla jusqu'à convoquer un psy et un sociologue. Ils devinrent, s'entre-complimentant sur leurs derniers ouvrages opportunément parus. Ils levèrent des points intéressants. À savoir que l'affaire avait un rôle et un sens. Il y avait ce qu'elle révélait de nous, de notre société, de nos choses enfouies depuis la grotte et la famille de province. L'affaire voulait nous dire quelque chose. Hélas sur ce qu'elle voulait nous dire, ils ne parvinrent à s'entendre. On discuta par la suite beaucoup des noms d'oiseaux qu'ils s'envoyèrent, perdant toute civilité avant la publicité. De l'affaire expliquée, on ne parla point, mais cela fut déploré comme un simple dommage collatéral.

L'affaire devint un bruit de fond, une radio qui filait dérégulée entre des dizaines de fréquences.

« Il est temps de poser les éléments clairement, car le public a besoin, sinon le droit de savoir, d'y comprendre quelque chose » : tels furent les propos de l'auteur du livre sur l'affaire qu'on invita dans des pages et sur des plateaux, devant des micros et un public sage qui applaudissait. On parla, faute d'évoquer le contenu du livre, de comment il avait techniquement été édité si vite. Une prouesse. L'imprimeur lui-même s'était personnellement impliqué. La veille encore, la couverture n'avait pas été choisie et cela avait été la fille de l'auteur, 7 ans, qui avait tranché ! Mais ce n'était qu'anecdote

car le livre, lui, faisait enfin le point. Il convenait de l'acheter.

Étendue depuis plusieurs mois, l'affaire faisait désormais partie du décor de 2013. On apprit en juin que des étudiants en psy et socio s'étaient mis en tête d'écrire des mémoires, de défendre des maîtrises ou des thèses sur son sujet. Car tout de même, cette affaire était un cas d'école.

Malgré tout le public se lassa. Les beaux jours étaient installés. On songeait aux vacances.

C'est alors qu'une certaine presse dénonça, de façon assez virulente sinon convaincante, dans un numéro double pour la plage, le discours des concurrents sur l'affaire. On tomba des nues. Avions-nous été manipulés ? Le doute s'immita et c'est à ce moment, qu'ayant jusqu'alors gardé une réserve prudente nécessaire à toute distance analytique, le gouvernement déclara lors d'une conférence de presse largement relayée malgré la canicule et le monoï arrivants que « la véritable affaire, c'est qu'il n'y avait pas d'affaire. » Cette tentative d'extinction des feux fut mal perçue. Elle raviva des théories, des idées de complots. Un dessinateur dans un hebdo, expert du mal de dos des cadres francs-maçons et du prix de l'immobilier dans les nuits chaudes, publia un dessin de presse inspiré de celui fameux de Caran d'Ache sur l'affaire Dreyfus. Sur cette nouvelle version on vit des protagonistes identifiables s'écharper autour d'un gâteau mal partagé, vite saccagé : « Ils en parlent » disait la légende. On trouva cela d'un goût douteux. On ricana sur le procédé racoleur permettant de vendre du papier.

La certaine presse revint alors à des considérations moins corporatistes, du fait de la réaction du gouvernement : en fait, se demanda-t-elle fort pertinemment, à ce stade de confusion, ne voudrait-on pas étouffer l'affaire ? C'était bien possible : il y avait des exemples de n'importe quoi. Un type connu des services de police, sinon de psychiatrie, et dont il fut établi par la suite qu'il avait abandonné ses enfants et fraudé le fisc, menaçait de balancer des révélations supplémentaires liées à l'affaire sur Internet ; réseau dont on rappela à cette occasion les méfaits...

Tout était passé en roue libre. C'était le chaos.

Soucieux de calmer le jeu, un historien fit appel au devoir de mémoire. Il expliqua que ce n'était pas la première fois qu'on se retrouvait devant une telle affaire, tant dans son fond que dans sa forme. Mais personne ne l'écouta. Cela aussi, conclut-il, était déjà arrivé.

L'été 2013 passa. Il y eut quelques augmentations des tarifs d'anciens services publics ; des lois cauteleuses votées dans l'indifférence ensablée par la météo des plages.

La rentrée que l'on avait annoncée chaude et sociale fut occultée par de nouvelles révélations sur l'affaire. Hélas, tout devenait toujours plus incompréhensible, enchevêtré. On avait oublié le début, il manquait le milieu... Quiconque y comprenait goutte, sauf certains journalistes obsessionnels à en être louches, qui se tuèrent à tout retracer le plus pédagogiquement possible en quelques milliers de mots à peine. On ne lisait plus que les titres, au mieux les accroches et intertitres... Cela, il est vrai, semblait devenir vraiment tout et n'importe quoi. Un dingue, d'ailleurs, eut même de l'audience en prétendant que l'affaire était dirigée contre lui.

Novembre advint. On acheta des chrysanthèmes.

Curieusement, c'est la découverte d'un commerce de tee-shirts, de mugs, de gadgets sur l'affaire proposés par correspondance pour Noël qui relança l'intérêt : on se souvint qu'il y avait bien toujours cette affaire, mais que cela s'était dilué. La presse eut de conserve la même idée en titrant « Faut-il tout reprendre à zéro ? » ou encore clama « Où en est-on sur l'affaire ? ». Dans un intéressant dossier, un sociologue expliqua que si on se posait cette question, c'était parce que l'affaire avait été un non-événement. Il fustigea sur de nombreux plateaux, et lors de conférences, le business fait autour de l'affaire. Il sortit un livre pour le dénoncer plus fort encore, mais son succès ne fut que d'estime. C'était déjà la trêve des confiseurs.

Les gens étaient las. Il y avait les cadeaux à acheter avec un pouvoir d'achat en berne. Lorsque les témoins clés de l'affaire se rétractèrent fin décembre, on ne fit pas grand cas de l'information. Constatant cette évolution il y eut quelques dernières salves médiatiques, résonnant comme des chants de signes, sinon de cygnes. On posa cette ultime question, un peu désespérée, un peu perplexe : « et s'il n'y avait jamais eu d'affaire ? ». On remettait en cause tout l'équilibre, et il sembla même soudain que celui qui avait révélé l'affaire n'était pas si clair dans celle-ci. Des marionnettes télévisuelles que l'on tenait pour de fins esprits politiques rendirent leur verdict. Elles affirmèrent à une heure de grande écoute qu'on n'allait jamais savoir le fond de l'affaire.

Comme toujours, précisèrent-elles. D'ailleurs les journalistes ne s'étaient-ils pas mis à se flageller de mea culpa lyriques et échelonnés en comprenant que, depuis le début, l'affaire n'avait été qu'une affaire médiatique ? Se rengorgeant, un peu honteux mais s'habillant d'une dignité ravivée, ne pointaient-ils pas les dérapages chez leurs semblables comme chez eux-mêmes par souci de rigueur et de déontologie ?

L'an nouveau grésilla là-dessus comme une bougie en fin de vie. Un mensuel de sciences humaines, faisant le bilan de 2013, revint sur l'affaire, traçant son historique, concluant que ces phénomènes n'étaient pas nouveaux. Qu'en effet, ils devaient bien cacher quelque chose ; une faiblesse humaine celée en nous tous, sinon sans doute d'autres squelettes scandaleux dans des placards, malheureusement dissimulés par tout ce tapage qui fut, il fallait en convenir, bien navrant. On parla un peu de totems, de tabous. Il fut même question de sexualité et d'inconscient qui curieusement n'avaient pas été convoqués par les services de police aux débuts de l'affaire. En somme, on ne savait rien après cette année agitée, mais on avait tout de même un peu appris sur soi. C'était déjà ça.

Et puis, mi-janvier 2014, une nouvelle affaire ahurissante éclata – et on ne parla plus que d'elle.

*Dernier ouvrage paru avec Jean-Bernard Pouy : *Alfonso Vermot y Carambar (inventeur de la devinette)*, Éditions Jean-Paul Rocher, 2011.

TGV EXPRESS Paris-Lyon, 6 mai 2013.

Une plasticienne sexagénaire, cherche sa place dans ce train bondé. Tous ces voyageurs inquiets, nerveux... Ça ressemble à une sorte d'exode. Mais un exode sans panique, presque cool. Tous font semblant d'être calmes, détendus, souriants comme s'ils partaient en week-end, en vacances... mais en réalité !

En réalité, c'est l'angoisse. La grande. Celle qui sert le cœur, noue les tripes, donne la nausée, fait vaciller...

Judith se sent comme un déserteur, une fuyarde. Elle fuit la vie dans la capitale, devenue impossible. Trop chère, trop dure, trop dégradée...

Le quartier de l'artiste, dans le 18^e, est devenu en quelques mois une sorte de Bowery, cette partie du sud de Manhattan, qui fut le symbole de la Grande Dépression économique des années 30.

De plus en plus de Parisiens, de tous milieux, mangent désormais, comme aux États-Unis, grâce à ce qu'on appelle des *food's tickets*. *Food's tickets!* Comme si les mots « tickets de nourriture » étaient trop difficiles à prononcer. Américanisés jusque dans la récession, la dégringolade. Après le « rêve américain » le cauchemar ! Le Soleil vire au Vert ici aussi.

Flamby, le président des bobos, élu en mai 2012 n'a rien pu faire contre le monde de la finance. Même pas deux ans de résistance pour l'honneur, comme un Mitterrand. « La gauche a été au gou-

PAR CHANTAL MONTELLIER*

FROID FROID FROID LE PRINTEMPS SERA FROID

vernement pendant 15 ans et nous avons ouvert les marchés à la finance et aux privatisations, libéralisé l'économie, il n'y a rien à craindre ! » avait-il déclaré à la presse anglo-saxonne au début de sa campagne.

Même si les illusions étaient petites, la déception est grande et a évolué très vite en dépression pour les uns, en révolte pour les autres.

Sur la plate-forme du train prêt à partir, Judith échange quelques mots avec une amie, via son téléphone portable :

« Oui, oui, Val, ça y est, je m'en vais. Je quitte Paris. Je n'en peux plus. Mon quartier est devenu invivable. Comme il y a pas mal de gens de couleur, les racistes de Le Pen s'en donnent à cœur joie... J'ai pris des coups plusieurs fois en tentant de m'interposer... Ils s'en prennent même aux enfants... Je ne tiens plus ! Je vais dans le Forez, chez un ami qui va m'héberger quelque temps... Je te donnerai son mel. Bises... Oui, à toi aussi ! Bon courage. »
« Tout ça est dément, songe t-elle... ce train de l'angoisse, de la

fuite, et moi là-dedans avec ma valise, mon ordinateur portable et mon chat assommé par les tranquillisants. »

Sur les sièges en face de la plasticienne, deux hommes de sa génération, d'apparence prospère, style profs du supérieur à la retraite, un chauve portant des lunettes à monture d'acier, et un bronzé ventripotent.

« Figure-toi Christian, soupire le chauve, que j'ai une polyarthrite

— Aïe ! Moi c'est les dents... Aaargh ! Ce n'est qu'un début la déglingue continue. Enfin, on en a bien profité quand même !!! »

« Et après vous, les mouches », pense Judith.

À sa droite, près de la fenêtre, une jolie jeune fille, aux cheveux bruns et bouclés, très sexy. Écouteurs sur les oreilles, elle est plongée dans un vieux polar des années 80 : *C'est toujours les autres qui meurent* de Jean-François Vilar. Judith se souvient de ce livre qui se situe dans le Paris de 1981, peu après l'élection de l'homme à la rose et aux dents limées. Le narrateur, Victor Blainville, gauchiste tendance Trotsky, aime photographier les passages parisiens. Un jour, il tombe en arrêt, passage du Caire, devant ce qu'il prend d'abord pour un mannequin installé dans la position – obscène – de la dernière œuvre de Marcel Duchamp, *Étant donnés...* En regardant mieux, il se rend compte qu'il s'agit d'une vraie femme en chair et en os, et qu'elle est morte, assassinée.

Début 80, un peu moins pauvre qu'aujourd'hui, elle avait un atelier près de la Bastille. Jean-François n'habitait pas loin et ils se croisaient souvent chez une librairie et dans des vernisages. Ils avaient sympathisé et déjeunaient parfois ensemble, de préférence autour d'un plateau de fruits de mer. Entre deux huîtres ils parlaient des peintres surréalistes. Judith aimait surtout la mexicaine Frida Khalo et soutenait que les femmes de cette mouvance étaient de bien meilleures artistes, plus inspirées et plus originales, que les hommes. Féminisme outrancier ? Non ! conviction sincère. Vilar, lui, ne jurait que par Marcel Duchamp.

À quelques décennies de distance, dans ce train de la survie, Judith Alessandrini s'interroge sur ce livre du passé : Pourquoi ce choix de *Étant donnés...* »

Une « œuvre » de ce Duchamp qu'elle n'a jamais comprise et qu'elle trouve obscène. Elle l'avait avoué à Jean-François : « *Étant donnés...* On y est condamné au voyeurisme, car on ne voit rien d'autre qu'un sexe de femme, un con, celui de la femme mise à nu.

Ton Duchamp fait de nous des voyeurs »

Vilar, pas complexé, avouait qu'il en était un.

« La femme mise à nue... » Mais, ne sommes-nous pas toutes des « femmes mises à nues... ? Ne l'ai-je pas été moi-même trop souvent ? » se demandait Judith, les yeux posés sur la jeune fille brune aux cheveux bouclés. Elle songe à 68 qui a commencé par une révolte d'étudiants pour pouvoir « jouir sans entrave » et s'est terminé par les aventures sexuelles d'un « babouin » présidentiable, DSK.

Les hommes prospères, eux, n'ont d'yeux que pour la jolie lectrice de JFV. Ils la bouffent littéralement des yeux, ils en bavent

malgré leur âge avancé (ou est-ce à cause de lui ?). Quand par hasard leur regard se pose sur Judith, c'est avec la plus totale indifférence. Il faut dire qu'elle a passé l'âge d'être consommée. « Je ne suis donc plus une proie, en principe, songe t-elle. C'est toujours ça... »

Quittant un instant la désirable beauté brune du regard, le pré-nommé Christian explique : « J'ai acheté une maison dans la Haute-Loire. Avec Chouchou on va y faire un jardin potager et élever des poules, quelques moutons. Faut organiser la survie, sauver ses fesses. Paris n'est plus sûr, même dans les beaux quartiers. »

Le chauve, pré-nommé Édouard, approuve : « C'est vrai. Paris n'est plus sûr... Le cerveau reptilien est de retour partout ! »

« Pourquoi ? Il était parti ? » se demande Judith.

« Ouais ! Ça griffe, ça mord, ça saigne... approuve Christian.

— L'effondrement s'accélère et le tour de la France arrive. Ça devient vraiment sérieux. Il commence à y avoir des problèmes de bouffe... Je vais retirer mon épargne de la banque avant qu'elle soit vampirisée.

— Si tu veux mon avis, y'a qu'une seule chose à faire : se ré-enraciner. Avoir une Base autonome durable, une BAD... reconstruire de l'autonomie. J'ai aussi acheté des armes et je m'entraîne. Ça énerve Chouchou, mais c'est pour son bien et celui des enfants. Notre bien à tous.

J'apprends la menuiserie, la plomberie. La semaine dernière j'ai même fabriqué des latrines... Chouchou, elle, fait des conserves...

On a des copains avec nous, on est un groupe de sept...

Et toi ? Tu t'organises ?

— Moi ? Je pars vivre au Brésil avec Carlotta. La qualité de vie est bien meilleure qu'ici et puis c'est son pays d'origine, il lui manque. On a acheté un ranch sur la côte du nord-est de São Paulo. On a vue sur la mer, chutes d'eau et piscine en même temps. Le paradis. On a aussi des pâturages avec du bétail. C'est un couple de fermiers qui s'en occupent.

— Pas mal ! La France va pas te manquer ?

— Les aéroports fonctionnent encore.

— Certes... Mais ça coûte des ronds.

— On en a. J'ai épousé une femme riche, camarade ! Laide, mais riche !

— On peut pas tout avoir ! Quand tu penses qu'en 70, on était marxistes ! (rires)

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais.

— Alors on doit être très très intel... ! »

Christian ne put jamais finir sa phrase. Une bombe posée sur la voie par des « terroristes » expédia le train et tous ces passagers dans le décor.

Le chat fut saisi et retrouva instincts et liberté.

*Dernier ouvrage paru : *Marie Curie. La fée du radium*, Dupuis, 2011.

PAR PHILIPPE MASSELOT*

PREMIER CAFÉ

Ainsi, la fin du monde n'avait pas eu lieu...

Ce fut sa première pensée, avant même d'ouvrir les yeux. À l'abri derrière les paupières closes, il sentit son corps s'éveiller, une fois encore, son souffle et son cœur prendre leur rythme de croisière. Il déplaça doucement la main droite, identifia la surface molletonnée du drap. Finalement, il avait regagné son lit, d'instinct, ou au radar, après avoir vidé les bouteilles en l'honneur de cette Saint-Sylvestre qui, au dire de certains, n'aurait pas dû arriver.

Il ouvrit doucement les yeux. Une franche lumière entrait dans la chambre par la seconde fenêtre dont il avait oublié de baisser le volet, la veille au soir.

Il se tourna sur le dos, commença à étendre les jambes mais suspendit son effort quand il sentit venir la crampe dans le mollet. Les toxines du vin blanc... Il se redressa, posa les pieds au sol, et la douleur disparut.

Il avait dormi tout habillé, ou presque : il lui manquait l'une de ses Converse. Machinalement, il chassa l'autre du bout des orteils. La chaussure atterrit à côté de ce qu'il identifia comme une petite culotte de Cassandra.

Trois. Et demi. Preuves indiscutables de sa beuverie de la veille, les cadavres de Muscadet traînaient entre les coquilles d'huîtres et de bulots éparpillés à même la nappe. À la vision du chantier, comme disait sa mère, il se sentit d'un coup fatigué et barbouillé. L'odeur de marée basse et de vin aigri chassa toutes ses autres impressions. Il ouvrit la porte de la cuisine et respira un grand coup sans franchir le seuil. Un franc soleil ne venait pas encore à bout des traces de gelée qui blanchissaient la pelouse. Sous le rosier taillé et préparé pour l'hiver il devina une touffe de perce-neige qui pointaient le bout de leur tige. Encore quelques jours et les petites fleurs seraient là.

Le téléphone le rappela à l'intérieur. Premier coup de fil de l'année...

« Oui, merci maman, toi aussi, une excellente année. Non, je n'ai pas oublié. Treize heures, ça ira ? OK, bye... »

Il prépara du café puis entreprit de mettre un peu d'ordre dans la cuisine, l'esprit ailleurs. Le souvenir de sa soirée n'était pas très clair. Il y avait eu les courses, dans l'après-midi, puis sa remarque anodine et les cris de Cassandra, la porte qui avait claqué. Finalement, elle n'était pas rentrée cette fois, le canapé était resté vide. Il s'efforça de ne pas s'inquiéter. Ils n'avaient encore rien bu quand leur dispute avait éclaté, il était tôt. Elle avait dû aller chez les Delcambre. À coup sûr. Il voyait très bien cette petite garce de Julie en consolatrice prête à en rajouter. Car elle n'avait pas pu lui donner les raisons exactes de leur dispute. Toujours la même chose, ses idées à la con...

Le crachotis de la cafetière le ramena vers la cuisine. Il se servit une bonne tasse, se souhaita bonne année en la levant devant lui.

Toujours les mêmes horreurs... Et si on profitait de l'année nouvelle pour repartir de zéro. Trois cent soixante cinq jours tout neufs. Un gamin, un bébé, c'est ça qu'il lui fallait peut-être, qu'elle oublie le reste, ses discours, ses thèses qui ne lui ressemblaient pas...

Il eut soudain très envie d'une présence, qu'on lui parle. Quelle drôle de façon de démarrer l'année, seul entre les reliefs d'un repas en célibataire. Il alluma la radio. Eux non plus, là-bas, à l'autre bout des ondes, ne semblaient pas vouloir profiter de

cette nouvelle année pour repartir sur du neuf, chasser toute la merde et se dire : on essaye autre chose ! La même pub pour le nutella qu'hier, que l'année d'avant.

« Bonne année à ceux qui viennent de nous rejoindre. Nous sommes le premier janvier deux mille treize, les infos, Claire Cervajeau.

— Bonjour. Moins de voitures brûlées cette année dans notre région, le préfet se félicite des mesures préventives mises en place notamment dans l'agglomération lilloise où le nombre de véhicules incendiés a été divisé par deux par rapport à deux mille douze. Par contre cette nuit une vingtaine de sépultures de soldats juifs et musulmans ont été profanées au cimetière militaire d'Écoivres, à proximité d'Arras. Nous entendrons tout à l'heure la réaction indignée du conservateur de ces sites. Pour l'heure, nous rejoignons météo-France... »

Il coupa la radio : un bruit de moteur, des roues qui écrasent les cailloux de l'allée. Il se leva et vit Cassandra qui descendait de la clio. Il fut soulagé. Comment l'accueillir ? Il se jette dans ses bras, ou feint l'indifférence. Le visage sombre de la jeune femme mit un terme à ses hésitations.

Elle ôta son blouson et le posa sur la première chaise.

« Tu veux un café ?

— Je vais me servir. »

Silence café, les yeux dans le vague. Il se glissa sur la chaise qui lui faisait face.

« Alors ?

— Quoi ?

— Bonne année...

— Connard. »

Il posa sa tasse.

« Écoute... »

Ça recommençait. Du coup ses arguments de renouveau, le bébé, tout ça lui semblait beaucoup moins évident. Elle posait les coudes sur la table, tenait négligemment son bol à hauteur de son joli visage. Son pull moulait sa poitrine, ses seins sur lesquels il avait encore posé sa tête quelques jours auparavant. D'un coup il eut très envie de lui faire l'amour, de lui crier qu'il l'aimait, de lui montrer. Mais...

Elle avait terminé son café. Elle posa le bol, le regarda, cruelle et moqueuse.

« J'écoute... »

Il s'entendit prononcer :

« J'ai écouté la radio ce matin. »

Elle pencha la tête en arrière et adressa au plafond un rire silencieux.

Il continua :

« Tu y étais ? »

Elle lâcha un petit gémissement. Triomphe retenu.

« Bien sûr. Tu aurais dû y être aussi. »

Il secoua la tête. Année nouvelle. Repartir sur des bases neuves. Pas celles qu'il avait envisagées, un temps.

« Non, je ne veux plus entendre ces conneries. Ta race supérieure, les autres dehors... Tout ça, c'est terminé. »

Elle continuait d'afficher un sourire imperturbable. Il savait que sa voix tremblait. Il tenta malgré tout une manœuvre désespérée, même s'il n'en avait plus tout à fait envie, histoire de ne pas avoir de regrets, un jour, ou tout à l'heure. Dans un souffle, il ajouta :

« J'avais pensé, toi et moi... un bébé... et puis... »

— Et puis ?

— Rien. »

Le sourire de Cassandra se transformait peu à peu en rictus de mépris. Il savait ce que cela annonçait. La même scène, les arguments nationalistes cent fois repris, la porte qui allait claquer. Il prit les devants.

« Alors voilà... Je ne crois pas en tes théories. Et même, je crois que je vais prendre le contrepied. Non, tais-toi, cette fois c'est à toi d'écouter. Je t'ai aimée, mais je crois que tout ça c'est en train de se terminer. Je vais avoir mal, très... (il vit son sourire revenir un instant), mais tant pis. Tu vas sortir de ma vie. Tu vas rejoindre les autres ordures avec qui tu étais cette nuit.

— Tu me vires ? »

La voix reflétait sa stupéfaction. Il en ressentit une certaine joie.

« Oui. »

Il posa une fois encore les yeux sur la courbe de sa poitrine. Ne pas faiblir...

« Tu dégages. Je déposerai tes affaires chez les Delcambre tout à l'heure. »

Le bol frôla sa tête et alla se pulvériser sur le mur. Il n'avait pas bougé.

« Salaud. »

— Non, je ne crois pas. Mais cela irait peut-être bien à quelqu'un qui renverse des croix ou d'autres trucs religieux dans un cimetière. »

Elle fit deux pas vers la porte, saisit son blouson, puis se retourna vers lui.

« Tu vas me dénoncer ? »

Il sourit tristement. Elle en était là...

« Non. Ça, ce sont vos méthodes. »

Elle releva la tête avec une certaine fierté, s'habilla.

« Je vais faire mieux, précisa-t-il. »

— Quoi ? »

Il perçut une certaine inquiétude dans sa voix. Ça n'était pas si difficile, finalement. Il détailla une dernière fois la silhouette si familière, les jambes moulées dans le jeans faussement élimé. Il prit deux secondes avant de répondre, maintenant sa voix était posée. Il la regarda droit dans les yeux :

« Me méfier. »

*(Rédigé dans la XI^e circonscription du Pas-de-Calais, juin 2012).

Dernier ouvrage paru : *Stop au tueur de crabes !*, Airvey jeunesse éditions, 2012.

«**Quand il levait les yeux** de ses papiers, ou mieux, quand il reposait sa tête sur le bord du haut et du dossier de son siège, il la voyait distinctement, dans chacun de ses détails, dans le moindre trait, comme si son regard acquérait quelque chose de subtil et d'aigu et que le dessin renaissait dans toute la précision et la méticulosité avec lesquelles, en l'an 1513, Albrecht Dürer l'avait gravé. »

Leonardo Sciascia (*Le chevalier et la mort*)

Le haut commissaire Chevalier était perplexe.

Certes il pouvait passer pour un défenseur des Beaux Arts.

Parce qu'il avait vaguement peint lui-même à l'aquarelle des genres de marines mystiques, avec l'eau bénie par Monseigneur le Cardinal Chiache en personne.

Mais de là à ce que pour son cadeau de départ on allât lui offrir une très vieille allégorie gravée ?

Sur le coup il avait cru à une farce grossière.

Le vrai cadeau officiel allait lui arriver ensuite escorté des rires gras des collègues en livrée impeccable.

Que nenni !

Attention, lui avait-on précisé devant son air contrit, ce n'est pas l'original d'accord, mais quand même une excellente copie certifiée d'époque, cachet de cire et tout le tralala. Vu le prix astronomique demandé ! D'ailleurs cette gravure allait bientôt fêter ses 500 ans et quelque, cinq siècles, un demi-millénaire ! Une valeur sûre, une sorte d'investissement culturel...

En outre son cher mentor était fini, liquidé.

Or, il avait suffisamment fait briller ses dorures pendant le quinquennat bling-bling, le tout récemment investi haut commissaire, pour profiler bas, et dès lors faire précipiter tant qu'il en

PAR JOSÉ NOCE*

2013 ET DES POUSSIÈRES...

était encore temps son départ en retraite dorée.

Toute façon il n'aurait pas tardé à sauter, question de jours !

Avant la haine autour de lui était diffuse et polie, dorénavant elle était infuse et pleine d'échardes.

Depuis la mi-mai 2012 ses subordonnés ajoutaient à la déférence réglementaire des épices d'ironie cavalière.

Derrière chaque salut huilé il pressentait des bras d'honneur et des majeurs phalliques, des onomatopées corporelles.

Il avait donc proposé de joindre l'utile à l'agréable, et de réunir le même soir, en toute simplicité, son pot de retraite anticipée et celui de l'an neuf.

Il se retrouva en fin d'après-midi très arrosée, à sa demande expresse, avec l'injonction ferme qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte, pour la dernière fois dans son bureau immense tapissé exclusivement de photos officielles de l'ex-président.

Oui voilà, qu'ils continuassent donc à festoyer un peu sans lui. Il partirait le dernier, comme d'habitude. C'est ça en taxi, avec ses derniers cartons...

Il rangea fébrilement les notes codées, les dossiers sulfureux, les fiches des subversifs recensés en cinq ans d'écoutes illicites, d'une carrière fulgurante récompensée de moult décorations tricolores.

Quant au petit carnet noir fermé par un fil de fer spécial dissimulé dans le tiroir secret, lui il eut droit à sa poche revolver maintenant disponible.

Au bout d'une heure de repli stratégique, papiers minutieusement détruits ou remisés par devers soi, il ne lui restait plus face à lui que son cadeau, posé côté pile pour conjurer le sort. C'était écrit dans un cachet ancien : Le Chevalier, la Mort et le Diable. Gravure au burin sur cuivre, cop. XIII, cabinet d'estampes, inv...

Il la retourna lentement avec appréhension.

Il voyait maintenant les deux extrêmes topographiques du dessin morbide en noir et blanc avec une acuité démentielle.

Le chien courant sous le cheval du chevalier en armure, heaume levé, et le château perché au loin.

Entre les deux il ne voyait quasiment plus rien.

Ou plutôt si, il voyait des formes, mais il ne distinguait plus leurs détails, même avec ses nouvelles lunettes, même en se rapprochant tout contre.

Sauf peut-être, et encore à force de cligner les yeux larmoyants, ce graphe étrange rajouté visiblement à la main, minuscule, courrant le long de la corne du diable : Dégage !

Ça dansait comme dans le désert sous le sirocco.

Il eut l'impression subitement que la gravure était en relief ajouré.

Et vu le nombre impressionnant de petites bulles englouties juste avant, il pensa largement avoir dépassé les trois D, en gloussant

In petto...

Il s'écroula sous l'effet conjugué d'un choc brutal du côté du cœur et d'un fou rire aviné consécutif à sa propre plaisanterie sur les D pipés.

Les conversations énervées, la musique, étouffées par le blindeage cessèrent alors brusquement derrière la porte capitonnée.

Petit à petit l'énorme porte s'ouvrit en grinçant, avec la tessiture d'une chauve-souris hurlant son i panoramique *crescendo* devant des micros d'inégale qualité.

« Je supervise tout comme prévu ! dit l'inspecteur chef Leonardo Ray à voix basse, sortant de son étui le revolver de service du haut commissaire. Vous, assurez le reste ! »

Derrière lui à la queue leu-leu, en civil ou en uniforme protocolaire on attendait patiemment son tour d'entrer en scène.

On effaça toute trace ambiguë.

On élimina scientifiquement les indices pharmaceutiques.

On préempta le petit carnet noir.

Et pile au coup de feu final on fit sauter dans la liesse unanime un gros bouchon de liège millésimé ...

Madame Solange Chevalier ivre de grands crus classés déglutis en solo, réveillée par des feux d'artifice abscons, hystérisa au téléphone l'absence manifeste de son époux très haut placé.

On finit par retrouver le 1^{er} janvier 2013 et des poussières, enfermé à l'intérieur de son bureau, feu Monsieur le haut commissaire divisionnaire Henri Chevalier, la tempe grossièrement perforée par son arme personnelle.

Son nez aquilin avait cessé d'égoutter son sang sur une coupe en cristal brisé.

La main droite agrippait encore l'arme fatale au-dessus d'une gravure édifiante en noir et blanc maculée de rouge bistre.

Quand avec précaution on examina l'allégorie souillée, on découvrit qu'à la place du visage de la Mort, était grossièrement découpée et contrecollée la tête du candidat sortant...

*Dernier ouvrage paru : *Le monde est un bousillage*, Krakoen, 2010.

L'histoire ci-après du sort tragique d'un homme et de ce qui s'ensuivit me fait douter de la perspicacité de Marx selon lequel ce sont les masses qui font l'histoire.

Car, figurez-vous que, moins d'un an après son élection, le président de la République nous a quittés. C'était un homme admirable que les Français avaient pris en 2010 pour un notaire ventripotent, mais qui avait, en 2011, changé de lunettes et perdu des kilos. Résultat, en 2012, le peuple souverain avait souscrit au dicton sur l'intérêt des merles quand on manque de grives.

Or, c'est parce que la foudre a carbonisé en 2013 le Falcon dans lequel il voyageait, à moins que ce ne soit parce qu'un pneu de sa voiture a éclaté à 170-180 kilomètres à l'heure, ou plutôt, me souffle-t-on, parce qu'il a subi un œdème de Quincke consécutif à l'expérimentation d'une nouvelle teinture pour les cheveux, peu importe, en tout cas, le président est allé rejoindre Jean Jaurès (ou Guy Mollet ?) et je suis devenu le chouchou des sondages et de *l'establishment* médiatique.

« Quels ministères formeraient à votre avis un gouvernement idéal ? »

PAR MAXIME VIVAS*

ET LE FALCON FUT FOUDROYÉ...

C'est Alain Duhamel qui voulut savoir ça. Je n'avais pas intérêt à éluder. Duhamel, c'est un pro de chez Pro. Il est ou a été chroniqueur au *Monde*, à *Libération*, aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*, à *Nice-Matin* au *Point*, à Europe 1, à France Culture, à RTL, à Canal +, à France 2 et j'en oublie. À 73 ans, après 50 ans de métier de pédagogue expliquant la politique aux Français, l'homme reste rusé comme un Jack Lang.

J'avais préalablement convoqué mon équipe de campagne dans mon bureau pour préparer l'émission. C'est mon fidèle Eric W. Faridès qui a parlé d'anaphore, tandis que le reste du *staff* se divisait en trois : les uns ouvrant des yeux comme ça, d'autres plongeant dans leurs notes, d'autres approuvant de la tête pour faire croire qu'ils avaient compris.

« Comme vous le savez, a dit Faridès en se levant : l'anaphore est une figure de rhétorique qui consiste à commencer des phrases par les mêmes mots. Le procédé rythme le propos, souligne et muscle l'idée, sur fond incantatoire agrémenté d'une tonalité naturellement musicale. »

Il s'est approché du *paper-board* en ajoutant que l'anaphore produit un effet de symétrie.

Avec un feutre noir, il a tracé le schéma suivant :

A_____ / A_____

« Parfait, ai-je dit sans avoir compris un traître mot à son embrouillamini. Prépare-moi à tout hasard un texte anaphorique dans lequel je parlerai de la composition de mon futur gouvernement. »

Ce qu'il fit, ce que j'appris par cœur et que je pus débiter en faisant mine d'improviser.

Et ce qui donna ceci devant 10 millions de téléspectateurs :

« Moi, président de la République, il y aura un ministère de la répartition des richesses et de l'abolition de l'insécurité sociale.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de l'émancipation au travail, de l'autogestion et de la citoyenneté dans l'entreprise.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la hausse des salaires et de la baisse du précaire.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère chargé de l'organisation rationnelle de l'économie assurant la subordination des intérêts particuliers à l'intérêt général.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la taxation des mouvements spéculatifs, en charge de la lutte contre la corruption.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère des nationalisations, en charge de la lutte contre la délinquance patronale.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère du droit du sol et de l'immigration amie.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de « présider autrement » et de la moralisation de la vie politique.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère du partage des savoirs, de la création, de la recherche et de l'éducation populaire.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la libération des médias, de la liberté de la presse et de son indépendance à l'égard de l'État et des puissances d'argent...

— Moi, président de la République, il y aura un ministère des transports gratuits à toutes heures.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de l'Europe sociale.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de l'écologie réelle, du vivre mieux, du bio, du commerce équitable, de la planification.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la réquisition des logements vides et de la mixité sociale.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère des métiers, de l'apprentissage réel, des arts et des artistes.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la Sécurité sociale et de la santé pour tous.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère du sport, avec et sans médaille, coupe ou podium.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère chargé d'inventer d'autres mondes possibles.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la solidarité entre les peuples et de l'affranchissement au traité de Lisbonne.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère chargé d'enrayer la justice à deux vitesses.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère chargé de veiller à la liberté, à l'égalité et à la fraternité.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la laïcité.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de « l'humain d'abord », des « vies qui valent plus que leurs profits » et de la société solidaire.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la paix et du désarmement.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère de la coopération avec les pays en voie de développement et de la réorganisation des échanges mondiaux.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère chargé de faire la synthèse des cahiers de doléances.

— Moi, président de la République, il y aura un ministère en charge de la mise en place d'une Constituante. »

Mon conseiller avait ajouté un « Ministère de la suppression des ministères », mais j'ai préféré ne pas en parler. Trop de promesses tuent les promesses.

Ma femme m'a secoué l'épaule en me reprochant de déclamer dans mon sommeil « en répétant toujours la même chose ». Il était 2 heures du mat'. Un peu tôt pour lui parler d'anaphore.

Maxime Vivas. (avec la complicité de François Hollande, d'Eric W. Faridès, de la foudre, du pneu éclaté, de l'œdème de Quincke et peut-être même de Karl Marx).

*Dernier livre paru : *Paris, terre d'asile (humour)*, Le Léopard Démasqué, 2012,

PAR RICARDO MONTSERRAT*

DE L'ÉLECTRICITÉ DANS L'AIR

2013, revient à Paris Raïs El Alayud, volontaire de la Brigade franco-maghrébine envoyée en Afrique aider le peuple touareg à résister à la pression salafiste. Toujours le premier à l'assaut quand ses camarades hésitaient à y aller, le premier à tendre la main aux prisonniers quand ses potes les méprisaient, à donner des soins aux mourants, quand ils lui criaient de les achever, le premier encore à murmurer des mots apaisants à ceux qui avaient perdu maison, raison et espérance. Cette guerre, il aurait voulu qu'elle durât, chaque heure étant un bonheur pour celui que les nomades appelaient le Généreux. Et puis retour à la case racisme, ennui, humiliation de n'être plus qu'un rebeu, un sous-homme, un délinquant dans le regard de ceux qu'il croise. S'il n'avait autant aimé les filles, la fête, le vin et la République – oui, la République qui lui avait permis de passer du statut de moins que rien à mieux que rien – il serait resté. Au bout d'une journée à tourner en rond avec ses camarades, passage par l'Élysée, les télévisions, puis tournée des grands ducs, il revient à la cité Guy-Môquet où il a grandi. Depuis la mort de ses parents dans l'incendie qui a ravagé leur appartement au cours des nuits brunes déclenchées par les identitaires, il n'y a pas remis les pieds. Mais la cité, c'est sa famille, une famille soudée par la rage et la mouise. Raïs demande aux frangins du bloc B de l'héberger jusqu'à la prochaine guerre. Elle ne saurait tarder. Il ne se fait pas d'illusions. Chaque guerre porte en elle le germe de la suivante. Bon côté ou pas, à chaque père qui tombe dix fils se lèvent, à chaque fille violée dix enfants enragés. Chaque fois qu'il a vu à travers la mire un homme s'effondrer, il a écrit une page de l'histoire à venir. Rien ne s'arrête avec la mort de celui qu'on tue.

Bientôt, c'est lui qui sera dans la mire de la mort. Peur ? Non. Bien plus peur de la peur qu'il trouve dans la tête de ses potes d'enfance. Eux, ils ont peur. Peur de mourir. Sans avoir vécu. Vécu. De temps en temps, l'un d'eux perd la vie dans un règlement de comptes, une virée sans casque, un aller-retour vers l'Espagne, une bavure, un pneu qui éclate, une surdose. Accidents, jeux dangereux, paris stupides qui permettent d'échapper à l'anxiété de la mort par usure. Il les écoute parler de la guerre des banlieues, hausse les épaules.

« Vous regardez trop de films. La guerre n'est pas un jeu vidéo. — Pourquoi t'es rentré ? Quand ils vont savoir qui tu es, ils vont t'aligner vite fait. Depuis les émeutes, ces mecs tirent d'abord. Les keufs pareil.

— J'aurais dû y rester ?

— Peut-être. Tu pourrais intégrer un gang. Un tireur comme toi, ça vaut de l'or chez les bracos.

— Je veux un taf tranquille. Vigile ou convoyeur. Garde du corps.

— Même en uniforme, plus personne ne veut de nous. L'austérité. Chacun se débrouille dans son ghetto. Les fachos sont partout et veillent à la bonne utilisation de l'argent public. À la Poste, au Pôle emploi, aux Allocs... La guerre, on te dit. Madame Lapin a fait plein de petits, à gauche comme à droite. Du coup, de notre côté, c'est pire. Les Marocains ne sacquent plus les Algériens, les Arabes les Noirs, les Noirs les Comoriens. Les musulmans se déchirent. Les Gaulois comptent les points... Les médocs et la dope là-dessus, ça explose dans tous les coins.

— Je fais quoi alors ?

— Marchand d'armes ! T'as des contacts, non ? On n'arrive plus à fournir.

— Z'êtes malades ! Une arme transforme n'importe quelle petite bite en superconnard. »

Latifa, la gazelle que jadis il voulait épouser, murmure.

« Deviens un héros. On donnera ton nom au bloc. Ils n'oseront plus nous toucher.

— Je suis un héros !

— Prouve-le, meurs en héros. Un vrai héros, il est mort. Crever pour crever, nous aussi on crève, mais sans que personne le voie. Pour eux, on est des rats. Ils nous poussent à nous entretenir ou ils dératisent.

— Tu veux bien être ma veuve ?

— Tu as une assurance-vie ? »

Après tout... Ça, le livre de l'histoire à venir n'a pas dû le prévoir. Il vole à l'arraché un phone. Donne trois coups de fil. Attend la réponse. Positive. Bonne pêche. "Elle" viendra.

Gare du Nord. Très peu de voyageurs remarquent sur la droite de la gare, côté RER, une plaque sur le mur de l'ancien soldat, avertissant qu'à quinze centimètres sous le bitume, se trouve une ligne à haute tension. Il pose quelque plots, deux barrières, du ruban rouge et blanc, et perfore le trottoir. Les voyageurs passent, les clodos s'arrêtent, s'éloignent quand il décoche son regard de tueur. On en apprend des choses à l'armée. Il regarde l'heure. Il a le temps. Il règle les jouets ramenés de là-bas. Il range, retourne se changer dans la camionnette, remet la tenue de soldat d'élite, béret et médailles, vérifie son arme. Un s.m.s. Sous les mots, les sentiments. La camionnette laisse la place à un 4X4 officiel qui se range tout près de ses barrières. Latifa lui sourit. Raïs va alors attendre le TGV en provenance de Lens. Madame Lapin en descend, accompagnée de deux costauds. Ils lui rendent son salut. Madame murmure qu'elle est impressionnée par ses médailles. « Bah... Suivez-moi, on vous attend. L'Armée compte sur vous, madame.

— Je suis au service de la France. »

La blonde au visage dur a une démarche de travesti. Plus elle forcit, plus on dirait son père avec une perruque. Les voyageurs l'applaudissent, très peu se détournent. Elle répond par un sourire de commande ou une moue mussolinienne.

Ils passent près des barrières. Compte à rebours. Latifa sort du 4X4, ouvre la portière avec une raideur toute militaire. Lapin remercie. À peine s'assoit-elle que Latifa et Raïs bondissent en arrière. Un arc électrique traverse l'espace entre le chantier et la limousine, calcine la passagère puis les gorilles qui ont voulu lui prêter secours. Les passants se sont pétrifiés, aveuglés par l'arc qui semble pénétrer entre les jambes de la matrone nationale. En ionisant les molécules de l'air qui, d'isolant devient conducteur, l'électricité non seulement se rend visible, mais sa chaleur est si puissante qu'elle traverse les matières les plus résistantes et brûle idées noires et lunes mortes.

*Dernier ouvrage paru : *Mine de Rien*, avec le Secours populaire 62, édi-

PAR FRANCIS PORNON*

EFFET RÉTROACTIF

Je sonnai sous la plaque indiquant :

« Notaire ». Ouvrit une jolie brune, blouse décolletée, jupe serrée. Femme. Avec une jolie petite voix. Je tenais mon arme derrière mon dos. Inutile d'insister, reedit-elle, l'étude est fermée, c'est une réunion de famille !

De sa jolie petite voix, avec le sourire et le reste ! J'en avais de la mollesse dans les jambes. Pas dans l'intervalle. Mais alors, pas du tout ! Il y avait si longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je lui souris aussi pour souffler que... « j'allais recevoir un gros héritage et que... j'aimerais partir avec elle, très loin, où elle voudrait. — Mais ça va pas ! Qu'est-ce que vous croyez ? Fichez le camp d'ici ! fit-elle en tentant de refermer. »

Alors, réprimant l'envie de pleurer, je ricanai.

« Dommage ! Un ratage de plus ! »

Le pied dans l'entrebâillement de la porte, je brandis le pistolet et repoussai le battant pour pénétrer dans le vestibule. Au salon, je menaçai tout le monde en lançant de ne pas s'affoler, que tout se passerait bien, je voulais seulement livrer une information en échange d'un service. Ils se figèrent dans un arrêt sur image.

« Voilà ! contai-je. Un ami m'avait parlé d'une curieuse histoire dans la ville. Un notaire, en cheville avec un promoteur, avait acheté du terrain agricole en viager à un vieux paysan sans héritier. Le terrain était devenu libre et aussi constructible par enchantement, quelques mois après, à la mort du pauvre paysan. Le notaire était un homme respectable et respecté. Chaque semaine il réunissait dans son salon sa famille jusqu'aux cousins éloignés. »

L'intéressé pâlit. C'était évidemment lui, le notaire en question. Ceux de sa famille lorgnaient avec étonnement ou même méchamment. Deux ou trois femmes se mirent à pleurnicher. Pas de souci, ajoutai-je, on pouvait s'arranger. Je ne ferais rien que corriger une injustice. L'arme toujours en main, je demandais seulement un petit travail au patron, ce ne serait pas long. Le gratte-papier bedonnant ne se fit pas prier. Il me précéda au bureau attenant à son logement. C'était simple, en effet, de reprendre le modèle d'un testament « authentique » déclarant que son auteur était mon père. Avec une photocopie de signature dans les documents apportés, je signai sans difficulté : Albert Camus. Le scribouillard criminel eut un haut le cœur. Le flingue sous son nez le calma vite. Il appela deux personnes du salon pour contresigner. Parmi elles, la jolie brune sans son joli sourire. Je soufflai vers elle :

« Je n'ai pas le choix. Cinquante-cinq ans, des rides apparentes et pas mal d'autres cachées, sans ami, sans enfant, sans mère décédée ni père inconnu... et cerise sur le gâteau, le chômage. En plus, la conviction insupportable que ce que j'écris n'aboutit pas parce que c'est insignifiant ! »

Elle ne cilla pas, signa, tendit la feuille au notaire qui antidata, me donna un double et promit de faire inscrire ça à la date et au registre convenable. Il avait intérêt...

Dans le vestibule, la jolie petite voix sonna dans mon dos. Je me tournai.

« On se calme, fit-elle. Je ne dirai rien, comme tous les autres, d'ailleurs. Mais je suis curieuse. Pourquoi Camus ? Parce que vous écrivez ? »

Je rangeai l'arme à ma ceinture.

Oui, oui, j'écrivais ! Mais sans jamais avoir été reconnu ni même édité, sinon à compte d'auteur... Je n'envoyais même plus mes manuscrits. Bref, au lieu des *sunlights* et surtout de la lumière que je tentais d'écrire, ma vie restait noyée dans un noir épais. Je me demandais combien de temps j'aurais envie de continuer. Et puis voilà, je venais de lire un article : « 2013 centenaire d'Albert Camus ». En France, les ayants droit (héritiers) des auteurs empêchent les droits jusqu'à 70 ans après le décès. Je tirai une feuille de mon porte-document :

« *L'Étranger* de Camus est le best-seller absolu chez Gallimard : six millions et demi d'exemplaires déjà vendus en France (150 000 par an, en moyenne), les droits de traduction cédés dans 58 pays. Sa fille rappelle que les droits d'auteur (entre 8 % et 14 % du prix du livre) sont divisés entre elle et son frère ... »

Figurez-vous, commentai-je, que ma mère a toujours dit avoir « bien connu Albert », Camus de son patronyme. Je n'ai pas les moyens de vérifier. Mais... je le sens. En moi la même exaltation de l'air vibrant et de l'aveuglante lumière. Je suis le second fils de l'écrivain. J'en suis sûr. Du coup, je ne vais pas quitter mon studio pour la rue. Un enfant naturel est maintenant héritier, au même droit que les autres. Un bonheur ! Et une chance... À un euro environ de droits d'auteur par livre, cela fait une manne de 150 000 euros par an au strict minimum, à diviser par 3 pour chacun des trois enfants de Camus (les deux autres et moi...) soit 50 000 pour moi, une fois reconnu enfant naturel. Avec effet rétroactif depuis 50 ans, le total ira chercher dans les 2 500 000 euros !

Il m'a suffi d'acheter un pistolet au rayon des jouets d'un grand magasin. Cela fait plus vrai que vrai, non ? Et de me poster chaque jour à la laverie d'en face. Ah, mon linge est impeccable ! Et moi, j'ai su que le notaire reçoit sa famille chaque samedi.

La fille avait retrouvé son sourire. Elle rouvrit la porte d'entrée en disant simplement :

« Je vois. Seulement, figurez-vous, que les droits d'auteur sont remis en question et que, de toute façon, leur durée doit être renégociée. Et puis, en la matière, si par chance le testament n'était pas dénoncé par les autres héritiers et soumis à enquête, il ne devrait pas y avoir d'effet rétroactif.

— Ah bon ? Vous croyez ?... Et d'abord, comment savez-vous ça ?

— C'est mon métier. Et je crains pour vous un ratage de plus ! »

*Dernier ouvrage paru : *À la santé des Pachas*, Après la lune, 2012.



108 auteurs de polar ont signé un appel à voter Front de Gauche

Roger Martin, Gérard Streiff, Maxime Vivas, Pierre Lemaitre, Antoine Blocier, Jose Noce, Max Obione, Jeanne Desaubry, Michel Embareck, Cedric Fabre, Frédéric Bertin-Denis, Christian Rauth, Francis Mizio, Jacques Mondoloni, Jérôme Zolma, Claude Soloy, Philippe Masselot, Christian Robin, Maclo, Jean Pierre Orsi, Jean Paul Ceccaldi, Claudine Aubrun, Jean Pierre Petit, Ricardo Montserrat, Patrick Amand, Francis Pornon, Jerome Leroy, Serguei Dounovetz, Margot D. Marguerite, Yves Bulteau, Roland Sadaune, Jean-Paul Jody, Jean Jacques Reboux, Nadine Monfils, Gilles del Pappas, Pierre d'Ovidio, Alain Vince, Hervé Le Corre, Jan Thirion, Pierre Filoche, Jacques Bullot, Hugo Buan, Laurent Martin, René Merle, François Guilbert, Frédéric Prilleux, Xavier-Marie Bonnot, Sophie Loubière, Michel Maisonneuve, Maxime Gillio, Marcus Malte, Jack Chaboud, Baru, Genevieve Dumaine, Christian Roux, Mario Absentès-Morisi, Pierre Mikailoff, Sebastien Gendron, Nicole Barromé, Marie Vindy, Harold J. Benjamin, John Marcus, Eric Neiryck, Gilles Verdet, Lalie Walker, Jean-Pierre Perrin, Renaud Marhic, Olivier Thiebaut, Frédéric Houdaer, François Corteggiani (scenariste BD), Jean-Pierre Andrevon, Serge Dufoulon, Thierry Reboud, Pierre Domengès, Chantal Montellier, Lilian Bathelot, Pierre Debesson, André Fortin, Roger Facon, Caryl Ferey, Romain Slocombe, Sebastien Doubinsky, Maurice Gouiran, Yal Ayerdhal, Ugo Pandolfi, Petr'Anto Scolca, Arnaud Gobin, Pascal Polisset, Yves Corver, Pascal Martin, Léo Lapointe, Philippe Deblaise, Fabrice Colin, Maité Pinéro, Jean-Louis Lafon, Eric Michel, Emile Brami, Guillaume Cherel, Marin Ledun, Patrick Bard, Charlotte Bousquet, Claude Mesplède, François Vigne, Jean Vautrin, Patrick Raynal. Se sont associés Pierre Gauyat, critique de polars, Didier Andreau et Pierre Schuller, animateurs de salon polar.

Le vaste chantier du projet communiste a ses ouvriers : les secteurs de travail du PCF. *La Revue du projet* dès sa création a fait le choix de mettre leur production en lumière à travers la rubrique « notes des secteurs ». À partir de ce numéro cette rubrique change et s'étoffe. Pour mieux répondre aux besoins d'approfondissement, chaque mois, un responsable de secteur livrera une interview détaillée en lien avec l'actualité, à côté d'une sélection en bref des réflexions des secteurs.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR **LÉO PURGUETTE**

LE GRAND ENTRETIEN

Élections : bilan et perspectives

Après l'intense séquence électorale présidentielle-législatives, Lydie Benoist, responsable du secteur élections du PCF, analyse les résultats et développe la conception de la démocratie représentative portée par les communistes.

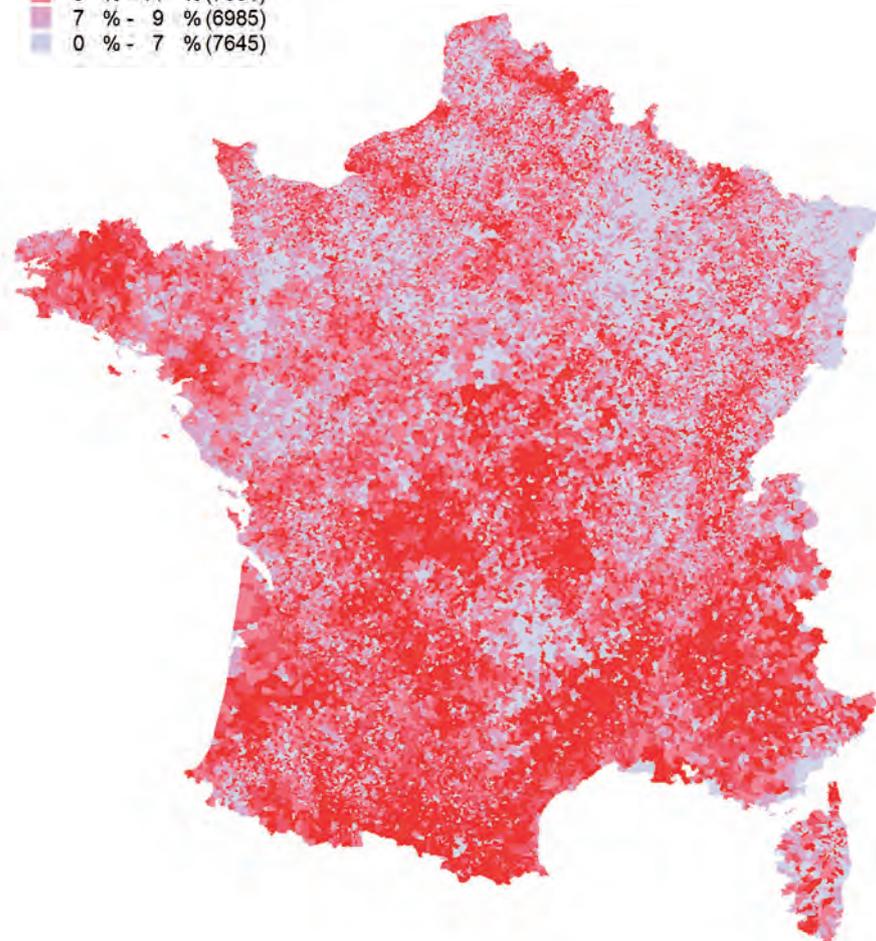
Au sortir de cette séquence électorale, quelle est votre analyse de la progression opérée lors de la présidentielle et du relatif reflux observé lors des législatives ?

Avec 4 millions de voix et 11%, le résultat est le meilleur depuis trente ans, il s'approche du niveau de 1981. Nous avons de bons scores dans les grandes villes, et tous les départements sont au-dessus de 5%. Dans la campagne, nous avons été les seuls à incarner la radicalité à gauche et la construction d'alternative. La crise de 2008 a fait grandir dans la population l'intérêt pour des solutions alternatives au capitalisme. Le Front de gauche a pris une part active pour chasser Sarkozy et sa politique mais ce n'était pas l'orientation la plus difficile à développer ; ce qui fait notre originalité, c'est d'avoir lié propositions de classe et rassemblement.

Concernant les législatives : sur 539 circonscriptions métropolitaines, nous réalisons 1 780 000 voix et 7%. Il y a un décrochage par rapport à la présidentielle mais c'est une belle progression sur les législatives de 2007. Nous progressons dans 90% des circonscriptions en gagnant 580 000 voix et 2,4 points. Tandis qu'en 2007 l'essentiel des circonscriptions étaient en-dessous des 5%, seul un cinquième d'entre elles l'est cette fois-ci.

VOTE FRONT DE GAUCHE À L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE 2012

■	13,4% - 62,5% (7692)
■	11% - 13,4% (6637)
■	9% - 11% (7651)
■	7% - 9% (6985)
■	0% - 7% (7645)



Pourquoi ce décrochage ?

Désormais la présidentielle structure complètement la vie politique. La campagne commence un an et demi avant la date de l'élection et rien d'autre ne compte. Nous avons là un réel problème à traiter, tout en combattant le présidentielisme, il faut que nous nous adaptions tactiquement à cette réalité. Aux législatives avec l'inversion du calendrier décidée par Lionel Jospin, on ne répond plus à des questions fondamentales comme « quel type de député, quel programme voulez-vous ? » mais à « voulez-vous ou non donner des élus béni-oui-oui au président de la République ? ». Dans cet état de fait réside aussi l'une des explications du décrochage de la participation. Nombreux sont ceux qui ont pensé qu'une fois Sarkozy chassé et un président de gauche élu, le travail était fait. C'est un problème fortement politique, au cœur de la crise de la démocratie représentative. Nous n'avons pas su cor-

rectement évaluer ces pièges. Nous en ferons collectivement l'analyse.

Quelles différences et quelles ressemblances identifiez-vous entre la carte du vote Front de gauche et celle de l'influence du PCF ?

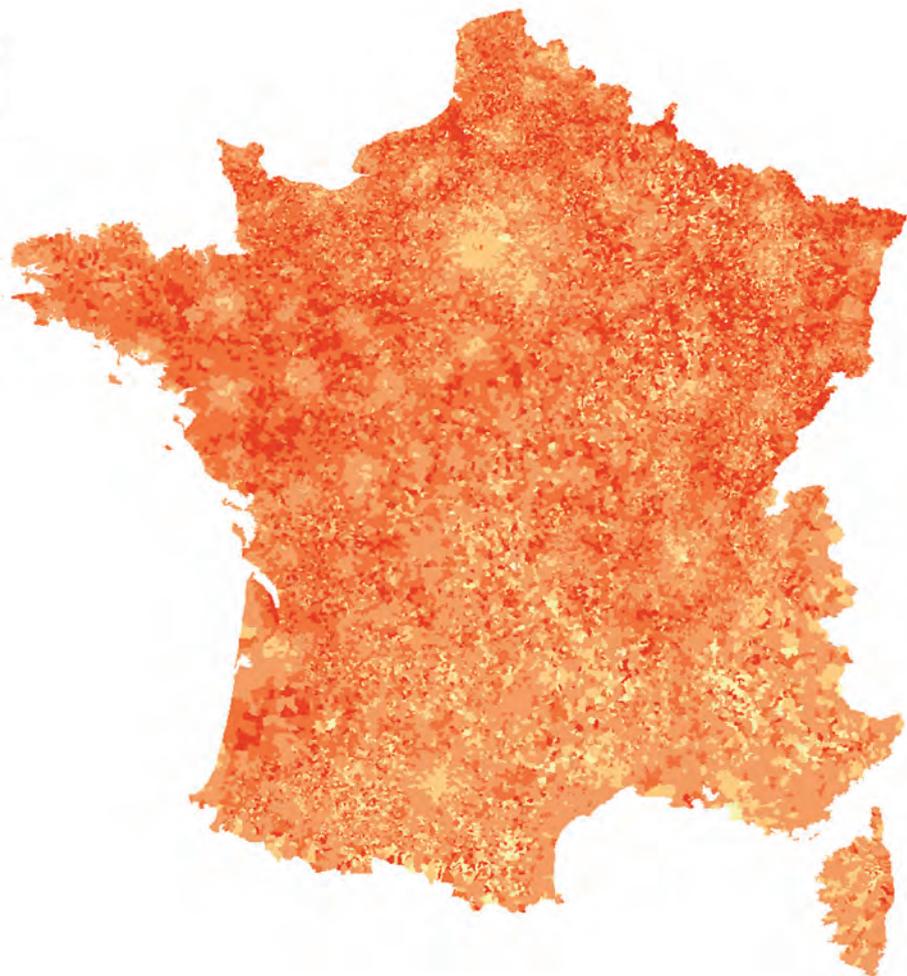
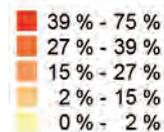
Globalement avec les législatives et c'est encore plus vrai avec la présidentielle, nous retrouvons la géographie électorale du PCF. En Seine-Saint-Denis, vraie terre de gauche marquée historiquement par le vote communiste, le Front de gauche atteint 17% à la présidentielle après avoir gagné des conseillers généraux il y a un an. De même, dans le Nord où nous faisons davantage que résister. Dans des villes populaires de région parisienne marquées par notre influence mais où un tiers du corps électoral a été renouvelé, nos scores se maintiennent. Ce n'est pas suffisant mais porteur d'espoir. Parmi les territoires nouveaux, Paris réalise une belle progression de même que plusieurs grandes villes. En Alsace, terre de droite,

nos scores ne sont pas mirobolants mais ont été multipliés par sept.

Disposez-vous d'éléments comparatifs sur le plan sociologique ?

Une étude est programmée : pour l'heure nous disposons toutefois de quelques données. Elles témoignent d'une pénétration plus importante de nos idées chez les 18-24 ans qui ont voté aux législatives pour le Front de gauche à 11% notamment les jeunes diplômés parfois tentés par le vote Besancenot auparavant. Il apparaît que 9% des ouvriers, 7% des professions intermédiaires et 6% des cadres ont voté Front de gauche. Dans les cités populaires, la situation est très contrastée y compris à l'intérieur d'une même ville. Par exemple, dans un quartier populaire de Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis) où le Parti est bien organisé et la population stabilisée, Marie-George Buffet réalise 40%, mais nettement moins dans un autre quartier recouvrant une autre cité.

PROPORTION D'OUVRIERS DANS LA POPULATION ACTIVE AU LIEU DE RÉSIDENCE (RGP 2009)



L'abstention est forte, particulièrement marquée lors des législatives. Comment la comprenez-vous ?

Cela témoigne d'une profonde crise de la démocratie représentative. On ne peut pas dire que les gens n'ont pas d'intérêt pour la politique puisqu'ils se sont mobilisés pour la présidentielle. En réalité, ils sont pragmatiques, ils ont répondu à la question qui leur a été posée. Tout est fait pour les amener à ne pas déjouer les pièges de la bipolarisation, de la présidentialisation. Le corpus idéologique dominant dans lequel les électeurs sont baignés vide les législatives de leur enjeu propre pour les réduire à un référendum de type « êtes-vous pour ou contre donner les moyens au gouvernement de travailler ? »

“ *L'abstention est une amputation de la citoyenneté mais réduire celle-ci au seul acte de vote est une autre manière de la tronquer.* ”

Plus de voix, moins de sièges. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Il y a d'abord le « redécoupage Marleix » qui, dès le départ, donnait des handicaps au groupe communiste sortant : une circonscription purement supprimée en Seine-Maritime et deux autres très redécoupées. Néanmoins, de façon générale, nos sortants ont fait plus de voix qu'à la présidentielle 2012 et bien plus qu'aux scrutins de 2007, chacun réalise environ 30%. Il y a donc une vague de gauche à l'intérieur de laquelle la vague rose est forte. Parallèlement on assiste chez nos sortants à un effondrement de la droite. Au bilan, nous avons en effet, plus de voix et moins de sièges. Il y a une réelle injustice : si la proportionnelle était appliquée, nous aurions 40 députés.

Votre parti pris pour la proportionnelle relève-t-il d'un simple calcul ?

Non. C'est avant tout une question de démocratie. Les 4 millions de voix pour le Front de gauche témoignent d'un rapport de forces réel dans le pays. L'UMP et PS totalisent 90% des sièges : ce n'est

pas juste. Le PS s'est engagé à introduire une dose de proportionnelle ; je souhaite qu'il consulte avant de présenter un projet. C'est un dossier que nous travaillons, il y a une belle bataille populaire à mener sur ce thème.

Mais ne serait-ce pas ouvrir largement la porte de l'Assemblée au FN ?

On ne soigne pas la fièvre en cassant le thermomètre. La présence d'élus du FN dans les institutions ne pose pas une question morale mais politique. Dans la dernière période nous avons été bien seuls à mener bataille pour assécher le terreau de la haine et de l'égoïsme. Il y a un immense combat social et d'idées à engager pour faire reculer les thèses du FN dans la population. On ne peut pas régler cette question par des artifices institutionnels. Nous allons observer les votes des députés FN nouvellement élus et montrer que ce sont des gens de droite, d'extrême-droite.

Quelle place la démocratie représentative occupe-t-elle dans le projet communiste ?

Le communisme a comme fil conducteur l'ambition de désaliéner le peuple en le libérant de l'exploitation économique, bien sûr, mais pas seulement. Les communistes combattent les puissances sociales qui exercent leur domination sur les travailleurs et, en même temps, ils bataillent pour que les citoyens soient sujets, acteurs, et non pas assujettis. Pour nous, l'abstention est une amputation de la citoyenneté mais réduire celle-ci au seul acte de vote est une autre manière de la tronquer. Lorsque l'on dit « prenez le pouvoir ! », nous voyons plus loin qu'une élection, nous appelons les individus à devenir maîtres de leur existence, à s'émanciper du rapport actuel gouvernants-gouvernés.

En réalité, c'est le politique comme ensemble de pratiques que nous visons à désaliéner. Les communistes ont une certaine suspicion vis-à-vis de la démocratie représentative au sens où elle s'oppose à la démocratie directe et parfois entre en contradiction avec la souveraineté populaire - on l'a vu pour le Traité constitutionnel européen. Ce n'est pas être libertaire que de dire cela. Nous voulons accorder la primauté à la démocra-

tie directe, aux formes de démocratie qui permettent l'implication citoyenne : référendum, démocratie participative dans les communes, droits nouveaux pour les salariés... Pour autant, il serait illusoire de faire vivre la démocratie sans pratiques délégataires et c'est pourquoi nous

“ *Nous agissons pour que la démocratie représentative se dépasse dans des formes d'exercice renouvelées.* ”

les interrogeons afin de les transformer. Nous voulons en finir avec le scrutin majoritaire à deux tours, réduire l'écart représenté-représentant, modifier profondément les institutions européennes... Bref, nous agissons pour que la démocratie représentative se dépasse dans des formes d'exercice renouvelées. La forme de la démocratie représentative n'est pas figée, elle est elle-même un enjeu du rapport de forces politique.

Au-delà de la forme de la démocratie représentative, l'origine sociale des représentants ne questionne-t-elle pas particulièrement les communistes ?

Oui bien sûr. Tout est fait pour confisquer aux classes populaires la possibilité d'exercer un mandat électif au delà des conseils municipaux. Cela traduit l'organisation générale de la société que nous voulons transformer. Mais - tout de suite - nous proposons d'instaurer un statut de l' élu permettant à chacun, y compris les salariés du privé, une parenthèse dans sa carrière professionnelle. En plus des rapports de classe qui s'expriment dans la démocratie représentative, il y a la domination d'un sexe sur l'autre.

Les communistes essaient de développer une conception désaliénée du politique qui ne dépossède pas le citoyen de son pouvoir mais, au contraire, favorise son intervention. ■

BRÈVES DE SECTEUR

École

PREMIÈRE RENTRÉE SOUS LE GOUVERNEMENT AYRAULT : LES BATAILLES À MENER

La rentrée s'annonce difficile. Ce n'est pas avec 1000 postes pour tout le pays qu'on réparera les dégâts causés par des années de casse ! Nous réclamons que le budget de l'Éducation nationale soit revu à la hausse, pour que la rentrée se fasse dans de bonnes conditions : créations de postes, pré-recrutement d'enseignants, rétablissement des RASED, respect de la gratuité de l'éducation. Ces moyens ne doivent pas être prélevés au détriment des autres services publics. Si l'ensemble de la vie sociale est fragilisée, l'école en souffrira nécessairement. Il faut donc créer des ressources nouvelles, en réformant la fiscalité et en rompant avec l'austérité. Le réseau école a lancé cet été une **pétition nationale pour un collectif budgétaire** (<http://reseau-ecole.pcf.fr/25576>). Elle peut être déclinée localement et servir à l'organisation d'initiatives publiques, avec les élus et les acteurs de l'éducation.

La transformation de l'école n'est pas seulement une question de moyens : après des années de politique libérale, un débat sur les finalités du système éducatif est nécessaire. Quelle école voulons-nous, pour quelle société ? **Le gouvernement socialiste prépare une loi d'orientation pour l'école.** Malheureusement, ce projet s'inscrit dans la continuité des réformes menées par la droite. En donnant une place centrale au socle commun, il pérennise la différenciation des objectifs : un minimum commun pour les uns, des programmes ambitieux pour les autres. Il ne remet pas en question l'individualisation des formations qui casse le cadre national des diplômes et empêche la reconnaissance d'une même formation par une qualification égale. Il poursuit dans la voie de « l'autonomie » qui met en concurrence les établissements et les territoires. Pour imposer de vraies ruptures et construire l'école de l'égalité, le réseau école du PCF lance, avec le Front de gauche de l'éducation et nos parlementaires, une campagne pour une autre loi d'orientation : **une loi pour l'école de l'égalité !** En allant à la rencontre des acteurs de l'éducation, en organisant des débats et des ateliers législatifs, nous voulons imposer la rupture avec les politiques libérales et la construction d'une école émancipatrice.

MARINE ROUSSILLON, RÉSEAU ÉCOLE.

Économie sociale et solidaire

UNE VÉRITABLE ALTERNATIVE

Le gouvernement comprend désormais un ministre de l'Économie sociale et de la consommation. Raison supplémentaire d'être force de proposition et d'action pour développer l'économie sociale comme pilier d'une véritable alternative. C'est l'engagement pris à travers le programme du Front de gauche, *L'humain d'abord*. Le groupe de travail « économie sociale et solidaire » du PCF travaille selon plusieurs directions. - Faire que la proposition de loi élaborée à l'initiative d'Ap2E (Agir pour une économie équitable) « Droit de préemption des salariés en cas de cession de leur entreprise pour en faire une coopérative » soit bien prise en compte par le parlement et adoptée dans les meilleurs délais, en relation avec nos groupes parlementaires.

- Continuer à faire connaître l'économie sociale et solidaire, lieu d'innovation sociale et de démocratie, en premier lieu parmi les membres du Parti communiste.

- Exiger que la démocratie y soit concrète et vivante – notamment que les sociétaires des banques coopératives et les adhérents des grandes mutuelles de santé et d'assurance aient réellement à décider de leurs orientations stratégiques en cette période de crise.

- Encourager les élus locaux à soutenir les initiatives solidaires, : circuits courts alimentaires, artisanaux, financiers, commerce équitable Sud-Nord et Nord-Nord, avec **comme perspectives des programmes de « communisme municipal » en vue des élections de 2014.**

Dès la rentrée, nous prévoyons :

- une série de rencontres avec des commissions du Parti communiste pour entamer des actions transversales : agriculture, santé, éducation, travail...

- une nouvelle formation du PCF sur l'ESS, notamment en vue des élections municipales.

SYLVIE MAYER, SECTEUR ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE.

Média

URGENCE : DES ÉTATS GÉNÉRAUX POUR LA PRESSE

La période récente l'a encore une fois démontré : le pluralisme est en danger. Plans de suppressions d'emplois et de menaces sur les titres dans l'écrit ; non-respect du pluralisme par l'audiovisuel public, avec l'aval du CSA, durant la campagne électorale. Les luttes menées par les salariés du secteur dans les dernières semaines, montrent que la mobilisation est importante ; que ce soit dans l'écrit avec le groupe Hersant, ou dans l'audiovisuel public avec RFI et France 24. À chacune de ces luttes, le Front de gauche média a popularisé ses propositions par communiqués auprès des entreprises concernées ; des changements structurels élaborés par les commissions média du PCF et du Front de gauche qui sont plus que jamais d'actualité.

D'autant plus que les trois propositions du candidat-président (désignation des PDG de l'audiovisuel, statut de l'AFP, renforcement du secret des sources) et les premières déclarations et actes de la ministre de la Culture, sont largement insuffisants pour aller vers un changement permettant de sauver le pluralisme et démocratiser tout ce qui touche à l'audiovisuel public. Dès le lendemain des législatives, nous avons réuni la commission FG média et auditionné les syndicats du champ pour confronter nos propositions pour l'écrit : Filpac-CGT, USJ-CFDT, SNJ-Solidaires, SNJ-CGT avaient répondu présents et tous ont affirmé que les propositions du FG correspondent à leurs attentes. Ils ont d'ailleurs accepté de continuer à travailler avec la commission, transformée en atelier législatif, pour que ces propositions soient co-élaborées avec les parlementaires FG des deux groupes Assemblée/Sénat et transposées en propositions de loi. Mais dans le même temps, **il faut imposer, là comme ailleurs, un moratoire sur les restructurations en cours et obtenir du gouvernement qu'il lance, avec les employeurs et les syndicats, des États généraux de la presse.** La Fête de l'Humanité sera une nouvelle occasion de mobiliser les citoyens sur ces questions.

JEAN-FRANÇOIS TÉALDI, COMMISSION MÉDIA.

PAR DAVID HARVEY*

Le Capital à la lettre

Mon but est de vous amener à lire le Livre I du *Capital*, à le lire tel que Marx voulait qu'il fût lu. [...] Vous devrez, pour comprendre son propos, faire tous les efforts pour vous arracher à votre discipline, à votre formation intellectuelle, et surtout à votre expérience personnelle

***DAVID HARVEY** est géographe, professeur à l'université de New York.

En faisant cet effort d'ouverture, vous pourrez apprécier l'incroyable richesse du *Capital*. [...] Marx s'appuie sur une immense quantité de sources, qu'il pourrait être instructif – et amusant – de repérer, puisqu'il néglige souvent de les citer directement. Depuis que j'enseigne *Le Capital*, je n'ai eu de cesse d'en découvrir. Au départ, par exemple, je n'avais pas lu grand-chose de Balzac. Mais plus tard, en lisant ses romans, je me suis souvent écrié : « Ah ! C'est donc de là que vient cette phrase de Marx ! » Or non seulement ce dernier semble avoir fait une lecture approfondie de Balzac, mais il avait l'ambition d'écrire une étude d'ensemble sur *La Comédie humaine* quand il aurait achevé *Le Capital*. On comprend pourquoi en lisant conjointement ces deux œuvres. *Le Capital* est donc un texte qui présente une immense richesse et de multiples dimensions. Il s'inspire d'innombrables expériences, conceptualisées dans différentes littératures, à différents moments, dans différents lieux, dans différentes langues. [...] Marx voulait assurément que son œuvre fût lue comme totalité, et il se serait violemment opposé à l'idée que l'on puisse la comprendre par des extraits, fussent-ils bien choisis. [...] La lecture intégrale du *Capital* modifiera sans doute profondément votre conception de la pensée marxienne. [...] Dans leur diversité, les

perspectives disciplinaires sont susceptibles de dévoiler les dimensions multiples de la pensée de Marx, précisément parce que ce texte repose sur une tradition critique incroyablement riche et diverse. [...]

LA MÉTHODE CRITIQUE

Elle s'appuie sur ce que d'autres ont vu ou dit, et elle retravaille ce matériau pour transformer de fond en comble et la pensée, et le monde qu'elle décrit. Selon Marx, on produit des connaissances nouvelles lorsqu'on s'empare de blocs conceptuels radicalement différents, et qu'on les frotte les uns contre les autres pour faire jaillir un feu révolutionnaire. C'est précisément ce qu'il fait dans *Le Capital* : il rassemble des traditions intellectuelles divergentes pour offrir au savoir un cadre résolument neuf et proprement révolutionnaire.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE

Le Capital est donc le point de convergence de trois grands courants de pensée : l'économie politique classique, tout d'abord, qui se développe entre le XVII^e siècle et le milieu du XIX^e, principalement mais pas exclusivement en Grande-Bretagne, et dont les principaux représentants sont William Petty, Locke, Hobbes et Hume, et surtout la grande triade formée par Smith, Malthus et Ricardo, sans oublier, parmi de nombreux autres, James Steuart. Il y a aussi une tradition française de l'économie politique (les physiocrates, comme Quesnay et Turgot, et plus tard, Sismondi et Say). Enfin, une poignée d'Italiens et d'Américains (comme Carey) fournit à Marx un matériau critique additionnel. Il soumet tous ces penseurs à une critique approfondie dans les trois volumes qui portent

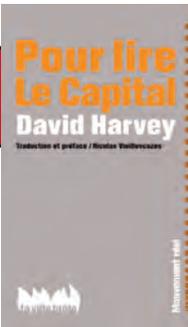
aujourd'hui le titre de *Théories sur la plus-value*. [...] Dans sa lecture d'Adam Smith, il commence par admettre bon nombre de thèses défendues par cet auteur ; mais il recherche ensuite les failles et les contradictions de son argumentaire, lesquelles,

“ **Le Capital nous révèle un Marx obsédé par le mouvement ou les processus – la circulation du capital, par exemple.** ”

une fois rectifiées, transformeront radicalement la thèse qu'il avait énoncée. Cette forme argumentative est omniprésente dans *Le Capital*, qui s'articule, comme son sous-titre l'indique, sur une « critique de l'économie politique ».

LA TRADITION PHILOSOPHIQUE

Seconde base conceptuelle de la théorie marxienne : la tradition philosophique dont les Grecs sont aux yeux de Marx les initiateurs. Ce dernier, qui consacra sa thèse à Épicure, avait une intime connaissance de la philosophie grecque. Et vous verrez qu'il prend souvent appui sur Aristote dans ses démonstrations. Il connaissait aussi très bien l'influence de la pensée grecque sur la tradition de la philosophie critique – Spinoza, Leibniz et bien sûr Hegel, sans oublier Kant et de nombreux autres. Marx établit un lien entre la philosophie critique (qui s'est surtout développée en Allemagne) et l'économie politique franco-britannique. Cependant, on aurait tort d'envisager ces courants seulement en termes de traditions nationales : Hume, par exemple, était tout autant un philosophe – empi-



riste, certes - qu'un économiste politique ; Descartes et Rousseau ont aussi eu une influence significative sur la pensée marxienne. Mais si la philosophie critique allemande a eu une si forte importance pour Marx, c'est parce que c'est au sein de cette tradition qu'il a été formé. En outre, le climat critique qui régnait en Allemagne dans les années 1830 et 1840 (surtout grâce à ceux que l'on appellerait plus tard les « jeunes hégéliens ») eut un profond effet sur sa pensée.

LE SOCIALISME UTOPIQUE

Enfin, le troisième courant de pensée sur lequel Marx s'appuie n'est autre que le socialisme utopique. À son époque, cette mouvance se développait surtout en France, même si l'on considère généralement que c'est un Anglais, Thomas More, qui lui a donné sa forme moderne - car cette tradition remonte elle aussi aux Grecs - et même si un contemporain de Marx, Robert Owen, auteur de copieux tracts utopiques, avait la ferme intention de mettre ses idées en pratique. Mais dans les années 1830 et 1840 c'est en France que la pensée utopique connut sa plus prodigieuse floraison, largement inspirée par les écrits de Saint-Simon, de Fourier et de Babeuf. Étienne Cabet par exemple, fonda le groupe des Icariens, qui s'implanta aux États-Unis après 1848. Mais il y avait aussi Proudhon et les proudhoniens, Auguste Blanqui (qui inventa l'expression de « dictature du prolétariat ») et ceux qui, comme lui, s'inscrivaient dans la tradition jacobine (celle de Babeuf), le mouvement saint-simonien, des fouriéristes comme Victor Considérant, ou encore des féministes socialistes comme Flora Tristan. C'est aussi en France que, dans les années 1840, de nombreux radicaux se donnèrent, pour la première fois, le nom de communistes (quoiqu'ils ne sussent pas très bien quel sens donner à ce mot). Non seulement Marx connaissait bien ce courant de pensée, mais il y était immergé, surtout pendant les années qu'il passa à Paris (dont il fut expulsé en 1844) - je dirais même qu'il lui doit bien plus qu'il n'incline à le reconnaître. Il prit cependant ses distances avec l'utopisme, l'estimant responsable des échecs de la révolution parisienne de 1848. Comme le montre le *Manifeste du Parti communiste*, ce qui le

répugnait le plus chez les utopistes, c'était qu'ils imaginaient une société idéale sans savoir le moins du monde comment la réaliser. Marx entretient donc un rapport négatif à ce courant, surtout à la pensée de Fourier et de Proudhon.

Tels sont donc les trois principaux fils conceptuels que Marx va nouer dans *Le Capital*. Son but est de proposer un projet politique radical qui dépassera le socialisme utopique, superficiel à ses yeux, en direction d'un communisme scientifique. Mais pour ce faire, il ne peut se contenter d'opposer les utopistes aux économistes politiques. Il lui faut récréer et redéfinir la méthode des sciences sociales. Pour le dire vite, cette nouvelle méthode scientifique repose sur l'examen de l'économie politique classique (surtout britannique) à partir des outils développés par la philosophie critique (surtout allemande), dans le but d'éclairer l'élan utopique (surtout français) et de répondre aux questions suivantes : qu'est ce que le communisme ? Comment doivent penser les communistes ? Comment comprendre et critiquer le capitalisme scientifiquement, afin d'ouvrir la voie à une révolution communiste ? [...]

LA DIALECTIQUE

Marx cherche à comprendre le fonctionnement du capitalisme en effectuant une critique de l'économie politique. [...] La méthode de recherche part de tout ce qui existe - de la réalité telle qu'elle est vécue, de toutes les descriptions qu'en ont donné les économistes politiques, les philosophes, les romanciers, etc. Marx soumet cette matière à une critique rigoureuse dans le but de découvrir des concepts simples mais puissants, car susceptibles d'éclairer le fonctionnement de la réalité. [...] Marx a formidablement éclairé le développement du capitalisme, et des concepts qui, au premier abord, paraissaient abstraits et a priori se révèlent ainsi riches de sens. [...] L'un des plus précieux enseignements à tirer d'une lecture attentive du *Capital* a trait à la méthode. [...] Cette méthode procède, bien sûr, de la dialectique, qui, comme Marx le souligne dans la préface déjà citée, « n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques ». [...] Marx évoque ici son intention de réinventer la méthode dialectique pour pren-

dre en compte le déploiement et les rapports dynamiques des éléments qui constituent le système capitaliste. [...] *Le Capital* nous révèle un Marx obsédé par le mouvement ou les processus - la circulation du capital, par exemple. Pour lire Marx tel qu'il voulait l'être, il est donc nécessaire de comprendre ce qu'il entend par « dialectique ».

Le problème réside dans le fait qu'il n'a jamais écrit de traité de dialectique, ni expliqué sa méthode [...]. Il y a donc un apparent paradoxe : pour comprendre la méthode dialectique de Marx, il faut lire *Le Capital*, qui est le lieu de sa mise en œuvre ; et pour comprendre *Le Capital*, il faut comprendre la méthode dialectique de Marx. En règle générale, Marx part de l'apparence de surface pour découvrir les concepts profonds. Dans *Le Capital* au contraire, il commence par présenter les concepts fondamentaux et les conclusions qu'il a pu dégager grâce à sa méthode de recherche [...]. Marx entend retrouver la puissance intuitive de la méthode dialectique et l'utiliser pour montrer que tout est processus, que tout est mouvement. Il ne parle pas seulement du travail, mais du procès de travail. Le capital n'est pas une chose, mais un processus qui n'existe que par le mouvement. [...] Le capitalisme n'est rien s'il ne bouge pas. Marx l'avait bien compris, qui se propose d'évoquer le dynamisme du capital et sa capacité à se transformer. [...]

J'ai passé l'essentiel de ma carrière académique à étudier, à la lumière de la théorie marxienne, l'urbanisation sous le capitalisme, le développement géographique inégal et l'impérialisme. [...]

Ma lecture du *Capital* tente, d'une part, de souligner la pertinence et l'actualité de cet ouvrage, et d'autre part d'en proposer une interprétation adaptée à notre époque. Il revient à chaque lecteur de traduire *Le Capital*, de lui donner un sens qui informera sa propre vie. Il n'y a pas, il ne peut exister de lecture ultime et définitive, précisément parce que le monde est en perpétuel changement. » ■

Extraits de *Pour lire Le Capital* (La Ville brûle, 2012) publiés avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Par **STÉPHANE SIROT***

Les âges de la grève

La pratique et le statut de la grève ont traversé plusieurs périodes qui suivent l'évolution de l'histoire du salariat. Trois âges avérés et un quatrième qui semble se profiler peuvent être distingués.

***STÉPHANE SIROT** est historien. Il enseigne à l'université de Cergy-Pontoise.

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE À LA LOI DE 1864 : UN FAIT COUPABLE ET MARGINAL

Les débuts de l'industrialisation sont marqués par une certaine méfiance à l'égard de l'univers ouvrier, perçu par l'ordre dominant comme un corps singulier, sinon étranger. À un moment où règne la « condition prolétarienne », l'action revendicative est illicite. La Révolution ouvre la voie avec la loi Le Chapelier (juin 1791) : la « coalition », soit l'acte de cesser le labeur ou de s'organiser, est interdite. Le Premier Empire parachève le dispositif : la loi du 22 Germinal an XI (12 avril 1803) qualifie de « délit » la participation à une « coalition », infraction reprise en 1810 par le Code pénal qui prévoit des peines d'amende et de prison.

La grève est donc une prise de risques et un ultime recours. Le monde du travail, lui, privilégie, dans les premières décennies du XIX^e siècle, des protestations silencieuses (absentéisme, freinage de la production, départ de l'entreprise...). Malgré tout, elle se répand prudemment à partir des années 1840.

L'action gréviste a alors les traits de caractère de son statut de fait coupable. Plus souvent que par la suite, elle connaît un déclenchement éruptif, sans avertissement. La présence d'organisations structurées est encore très aléatoire, les syndicats n'ayant pas encore eux-mêmes un caractère légal. Quant au patronat et aux pouvoirs publics, ils réagissent volontiers de manière brutale à ce qu'ils voient comme un acte de sédition. Les employeurs peuvent renvoyer librement des ouvriers récalcitrants et la loi les autorise à en appeler à la puissance publique

pour faire respecter l'interdiction des « coalitions ». Celle-ci n'hésite d'ailleurs pas à user de la menace ou, moins fréquemment, de la force pour y mettre un terme.

Dans un contexte où radicalité et déséquilibre des rapports sociaux sont la règle, les actes de violence sont plus que jamais susceptibles d'éclater. Surtout dirigés contre les non grévistes, ils opposent aussi les ouvriers aux forces de l'ordre, avec parfois des morts. Enfin, les compromis sont rares et la revendication essuie régulièrement l'échec. Les ouvriers, qui cherchent principalement à protéger le niveau quotidien de leur rémunération, utilisent la grève comme un mode d'action défensif.

DE 1864 À LA SECONDE GUERRE MONDIALE : DÉPÉNALISATION DE LA GRÈVE ET RECONNAISSANCE D'UN FAIT SOCIAL EN VOIE DE BANALISATION

Les dernières décennies du XIX^e siècle voient la montée en puissance de l'univers ouvrier. La « condition prolétarienne » commence à céder le pas à la « condition ouvrière », celle de l'intégration sociale en marche. Cela s'accompagne de la banalisation des modes de contestation de l'espace de l'usine : la grève devient peu à peu un événement presque normal des sociétés industrielles.

La loi inscrit bientôt dans les textes ces grandes évolutions : le 25 mai 1864, le Second Empire finissant supprime le délit de coalition. Les énergies revendicatives sont libérées et, à partir des années 1880, la grève connaît sa belle époque. Son accession au rang de fait social s'accompagne de modifications en profondeur de certains de ses traits. L'entrée en conflit devient un acte plus réfléchi, sous la direction plus fréquente d'organisations syndicales légalisées en 1884. Les pratiques s'enrichissent, notamment celles desti-

nées à maintenir une participation massive et entraver la reprise de la production. Ainsi le recours aux piquets de grève commence à se développer à la fin du XIX^e siècle. Puis les occupations d'usines sont popularisées par la vague de grèves de mai-juin 1936.

“ La grève demeure bien souvent l'outil naturel d'expression du mécontentement, comme l'illustrent les mouvements sociaux et autres journées d'action de 2008-2010. ”

La revendication se diversifie et se complexifie. La question salariale demeure prioritaire, mais avec désormais des griefs à dimension régulatoire, telle dans l'entre-deux-guerres l'échelle mobile des salaires. D'autres demandes rejoignent l'avant-scène. En particulier celle de la réduction de la journée de travail qui franchit un palier en 1890, avec les mobilisations du 1^{er} Mai pour les 8 heures.

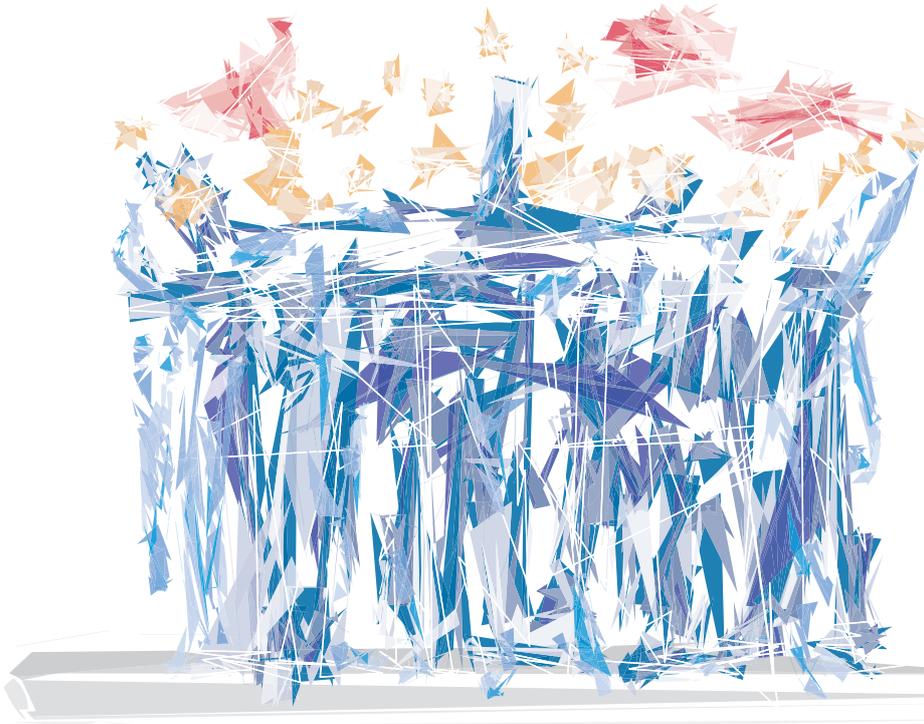
Les actes de violence s'estompent. La pratique de la négociation devient plus courante. Enfin, lorsque la puissance publique intervient, elle cède moins à l'utilisation de la coercition, pour favoriser davantage l'arbitrage et la prévention.

DE L'APRÈS-GUERRE AU CRÉPUSCULE DU XX^e SIÈCLE : L'INSTITUTIONNALISATION DE LA RÉGULATION CONFLICTUELLE DES RAPPORTS SOCIAUX

Après la parenthèse de Vichy qui interdit de nouveau les mouvements revendicatifs, le vent du changement qui souffle sur la France de l'après-guerre ouvre un troisième âge de la grève.

Avec les Trente Glorieuses, le salariat s'ins-

en France



talle au cœur de la société et bénéficie de droits protecteurs. Dans cet environnement de légitimation accrue de la « condition salariale », les syndicats sont associés à l'administration du social et leurs modes d'action sont institutionnalisés. En 1946, le droit de grève est inscrit dans le préambule de la constitution de la IV^e République, repris en 1958 par celle de la V^e. La suspension du labeur devient un instrument légitime de régulation conflictuelle des relations sociales : le rapport de forces contribue à dénouer l'écheveau des tensions accumulées et précède volontiers la recherche de solutions négociées. Les protagonistes de ce nouvel âge gréviste se diversifient : le monde ouvrier est rejoint par l'ensemble du salariat (employés, secteur public, mais aussi dans une moindre mesure les cadres). Le contenu des demandes évolue. Si les grèves concernant les salaires restent majoritaires, la revendication s'élargit davantage à des griefs soulevant notamment le degré de légitimité du pouvoir patronal : on proteste contre les licenciements, contre le recrutement de salariés

n'appartenant pas à un syndicat ou contre le sens de la politique de la direction à l'égard du personnel.

Quoi qu'il en soit, au cours des Trente Glorieuses, la régulation conflictuelle fonctionne plutôt bien, dans le cadre du compromis fordiste : les contraintes de productivité trouvent une forme d'exutoire dans la revendication salariale.

A L'ORÉE DU XXI^e SIÈCLE : LES MÉTAMORPHOSES ET LA MISE SOUS CONTRAINTE CROISSANTE DU DROIT À L'ACTION COLLECTIVE

Les années 1980, marquées par la crise, le succès croissant des idées néo-libérales et la revalorisation des particularismes, modifient la donne. La conjoncture ébranle l'intensité et le sens de la conflictualité. D'abord, elle fait vaciller les sociétés salariales et le lien social représenté par le travail : les identités professionnelles se délèvent, les droits sociaux sont remis en cause, la précarité et l'insécurité sociale se développent, le chômage de masse s'installe. Certes, la régulation conflictuelle des rapports sociaux ne disparaît pas. Mais un flé-

chissement de la fréquence du recours à la cessation du travail se fait jour, en particulier dans le privé. Dès lors peut se poser la question de savoir si la grève entre dans une phase de décomposition qui constituerait son quatrième âge.

Sans doute faut-il distinguer ici la pratique du droit. D'une part, il paraît raisonnable de penser que la grève continue de s'acclimater aux conditions de son époque : à l'atomisation des relations sociales répliquent des pratiques plus localisées, ponctuelles, courtes, sous la forme de débrayages centrés sur des griefs circonscrits. La revendication s'adapte : le salaire laisse un espace accentué à la défense de l'emploi. Et si, dans le privé, l'expression du mécontentement passe de façon grandissante par des conflits sourds, larvés ou indirects (grèves du zèle, pétitions, recours aux prud'hommes, refus des heures supplémentaires, absentéisme...), la grève demeure bien souvent l'outil naturel d'expression du mécontentement, comme l'illustrent les mouvements sociaux et autres journées d'action de 2008-2010 sur l'emploi, le pouvoir d'achat et les retraites.

D'autre part, le droit de grève subit des assauts destinés à en rétrécir le périmètre. La loi adoptée par le Parlement en août 2007 est ainsi la première à légitimer le service minimum par une mesure d'ordre général. Ses dispositions, telle l'obligation de se déclarer gréviste au moins 48 heures avant le début de la mobilisation, contradictoire avec le principe selon lequel le droit de grève, d'ordre individuel, laisse à chacun le libre choix de participer ou non à un conflit à tout moment et sans contrainte, ont un objectif évident : empêcher l'arrêt du travail de déployer sa fonction de nuisance. Insidieusement, là est l'essentiel : juridiquement le droit de grève est attaqué par la bande, mais dans les faits il est remis en question.

Depuis deux siècles, la pratique gréviste a démontré sa plasticité. Si elle semble traverser aujourd'hui une phase compliquée, elle n'en reste pas moins un instrument majeur à la disposition du salariat et qu'il lui faut préserver. Comme tout droit social, le droit de grève est une conquête parfois menacée. ■

Les territoires sont des produits sociaux et le processus de production se poursuit. Du global au local les rapports de l'Homme à son milieu sont déterminants pour l'organisation de l'espace, murs, frontières, coopération, habiter, rapports de domination, urbanité... La compréhension des dynamiques socio-spatiales participe de la constitution d'un savoir populaire émancipateur.

PAR JÉRÔME LAGEISTE*

Un antimonde contemporain : la piraterie moderne dans l'océan Indien

Dans le sillage de l'émergence d'une géographie sociale, l'analyse de la piraterie moderne agissant dans des zones de non-droit révèle l'importance de solutions politiques.

*JÉRÔME LAGEISTE est géographe, maître de conférences à l'université d'Artois.

lèles, hors-la-loi commune, se déployant entre la règle et l'écart, le normal et l'anormal, le centre et la marge constitue une réalité que l'on ne peut ignorer, car elle est constitutive du fonctionnement de notre monde.

La géographie des antimondes offre des exemples très diversifiés, ses échelles sont variées et ses temporalités sont conjoncturelles.

LE TERRITOIRE DE LA PIRATERIE

Les points de passages stratégiques du trafic maritime international offrent des situations géographiques de choix pour l'exercice de la piraterie moderne : l'Asie avec la mer de Chine et le détroit de Malacca, ainsi que les côtes africaines comptent parmi les zones de navigation les plus dangereuses de la planète. Le Golfe d'Aden situé entre l'Afrique de l'Est et la péninsule arabe constitue aujourd'hui une véritable zone de non-droit qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres de large et un millier de kilomètres de long.

Cette zone grise où la navigation se trouve compromise est à géométrie variable. Initialement circonscrite aux eaux situées au large de la Somalie, les limites s'étendent désormais à une aire beaucoup plus vaste, celle des eaux internationales de l'océan Indien, atteignant l'ar-

chipel des Seychelles. La mouvance des limites constitue l'un des invariants des antimondes, posant de manière aigüe la question de la visibilité du phénomène. Les premières bases des pirates étaient établies dans la région de Mogadiscio. Un rapport des Nations Unies indique d'ailleurs que des responsables du port de Mogadiscio auraient transmis à des pirates des informations visant à faciliter des abordages de navires, étayant la thèse selon laquelle l'antimonde reste suffisamment proche du monde pour pouvoir échanger avec lui. Les combats exercés dans la région de Mogadiscio perturbant leur activité, les repères de la piraterie se sont déplacés plus au nord, dans la région du Putland : ports de Boosaaso, Eyl et Garacad.

L'évolution technologique de la navigation sert quant à elle indirectement l'exercice de la piraterie moderne : le nombre de membres d'équipage des navires cargos demeure restreint : une vingtaine d'hommes non armés tout au plus sur un navire de 150 mètres. La vitesse de déplacement est réduite, 20 à 40 kilomètres par heure. La grandeur des navires les rend peu manœuvrants, et lorsqu'ils sont chargés, ils se trouvent bas sur l'eau, permettant un abordage aisé. De leur côté, les pirates savent utiliser les moyens technologiques les plus performants : embarcations légères très rapides dotées de

La géographie française a longtemps été craintive à l'égard des phénomènes cachés, situés dans l'ombre, aux contours flous et mouvants, préférant les occulter pour privilégier l'étude de manifestations visibles, transparentes, statiques. Se saisir de tels objets de recherche n'est certes pas chose facile. Néanmoins, dans le sillage de l'émergence d'une géographie sociale, de nouveaux concepts ont permis de s'en emparer plus aisément, étayant alors la rupture épistémologique à l'œuvre.

LE CONCEPT D'ANTIMONDE

L'accès à la géographie sociale de l'invisible revient à Roger Brunet ayant proposé dans les années 1980 à la communauté scientifique des géographes, le concept d'antimonde : « Partie du monde mal connue et qui tient à le rester, qui se présente à la fois comme le négatif du monde et comme son double indispensable » (Brunet, 1992). L'étude des revers sociétaux, des situations limites, paral-

puissants hors-bords, armes à feu (kalachnikovs et lance-roquettes), téléphonie mobile, écoute des communications satellitaires...

Une lecture économique montre que si cet espace maritime est devenu le théâtre de la piraterie moderne, c'est que des richesses circulent à proximité de lieux en profondes difficultés économiques et

“ Si l'étude des antimondes permet d'esquisser une géographie des contraintes, elle révèle aussi une géographie critique du pouvoir officiel. ”

sociales.

Il s'agit de l'une des voies maritimes les plus fréquentées au monde, l'essentiel du trafic entre l'Extrême-Orient et l'Europe - 20 % des échanges mondiaux, 12 % de la production mondiale de pétrole - passent entre la Corne de l'Afrique et la péninsule arabique dans le golfe d'Aden pour rejoindre le canal de Suez.

Navires de commerce - pétroliers -, flottes de pêches, convois humanitaires du Programme humanitaire mondial, bateaux de croisière transportant de riches touristes, défilent à quelques encablures de populations dépourvues, affamées, victimes du pillage de la ressource halieutique par des armements étrangers. Aussi n'hésitent-elles pas à devenir hors-la-loi et faire profession de l'illicite, razziant les passages du nord de l'Indien autant que les zones de pêche.

Le territoire de la piraterie se trouve aujourd'hui convoité par un nombre croissant de pirates, environ 1 500 selon les Nations unies, contre seulement une poignée au début des années 2000, car les opérations de piratage ne présentent somme toute qu'un risque létal mineur, tant pour les otages que pour les agresseurs. L'idée n'étant pas de tuer, mais d'organiser un business dont le produit de la rançon profite à la population et très probablement aux autorités locales, synapse entre le monde et l'antimonde. Par ailleurs, eu égard à l'immensité du terrain d'investigation, la sécurité des



navires y circulant ne peut être entièrement prise en charge par les grandes puissances étatiques. Aussi l'antimonde génère-t-il en retour une économie licite, celle des sociétés d'assurance, de sécurité et de sûreté maritimes, d'experts en négociations chargés de gérer les situations de crise.

UNE SOLUTION POLITIQUE PLUTÔT QUE MARITIME

Une lecture politique soutient la thèse selon laquelle la piraterie somalienne s'appuie sur l'absence d'État. Les difficultés de l'État somalien, le manque de pouvoir d'un gouvernement central, l'absence d'un État de droit depuis 1991, date à laquelle a débuté la guerre civile dans le pays, ont conduit à l'aliénation des eaux territoriales sur lesquelles le pouvoir légal a perdu toute autorité pour en assurer la sûreté. Ce vide politique, aubaine des pirates somaliens, conjugué à la pratique culturelle locale des razzias, est parvenu à constituer le terreau idéal de cet antimonde contemporain.

Des missions d'accompagnement et de protection de navires de commerce par les militaires ont été mises en place. Le conseil de sécurité des Nations unies ayant autorisé les navires militaires des États agréés par le gouvernement somalien à pourchasser les pirates dans les eaux territoriales de la Somalie. Des navires de dix-huit nations escortent les cargos et les pétroliers, des avions effectuent des missions de repérage. L'opération Atalante lancée par l'Union

européenne sous mandat de l'ONU, a permis d'accompagner les convois d'aide humanitaire, au point qu'il s'agit désormais de la zone maritime la plus sécurisée au monde.

Si l'étude des antimondes permet d'esquisser une géographie des contraintes - compromission de la liberté de circulation et du commerce international -, elle révèle aussi une géographie critique du pouvoir officiel. La multiplicité des forces déployées pour le dispositif sécuritaire permet par la médiation de la piraterie, tout en défendant leurs navires, à chaque grande puissance maritime mondiale, d'en profiter pour faire valoir son droit régalien et marquer sa puissance sinon sa présence. Alors qu'il semblerait que la véritable solution soit plutôt politique que maritime, une aide au relèvement étatique de la Somalie profiterait très certainement davantage à la régression de la piraterie.

L'étude de la piraterie moderne observée à travers le prisme de l'antimonde permet à la fois de saisir de manière évidente le fonctionnement du système sociopolitique à l'œuvre dans l'océan Indien, tout en dévoilant la multiplicité et la complémentarité des rapports entre monde et antimonde. ■

Pour aller plus loin : Roger Brunet, Robert Ferras, Hervé Thery, *Les mots de la géographie*, Reclus-La Documentation française, 1992. Myriam Houssay-Holzschuch, *Antimondes : géographie sociale de l'invisible*, *Géographie et cultures*, n° 57, 2006.

Par **BASTIEN MARCHINA***

Statistiques et modélisation

La garantie d'une croissance continue, et stable, de l'économie repose sur une vision particulièrement sinistre de l'humanité, sous le motif de permettre la convergence de modèles mathématiques.

***BASTIEN MARCHINA** est mathématicien. Docteur en mathématiques, il enseigne à l'université Montpellier-2.

Les statistiques sont une discipline scientifique pour laquelle il est délicat de proposer une définition exhaustive. Cette difficulté apparaît clairement dans la définition, classique, que propose Pierre Dagnelie : « ensemble des méthodes ayant pour objet la collecte, le traitement et l'interprétation de données d'observation relatives à un groupe d'individus ou d'unités ». On voit bien la diversité des problématiques que cette science aborde.

LES STATISTIQUES MATHÉMATIQUES

L'articulation entre les méthodes que proposent les statistiques mathématiques pour l'étude de données réelles et les problématiques spécifiques aux différentes disciplines n'est pas sans poser des problèmes variés, souvent liés à la difficulté à faire fonctionner ensemble des domaines scientifiques très différents dont les problématiques sont souvent difficiles à traduire d'un contexte à un autre.

Malgré tout, les statistiques mathématiques offrent un cadre théorique robuste pour le traitement de données, dont les limites ont souvent un sens clair, une fois traduites du langage mathématique.

Ainsi, les statistiques sont à la fois une branche des mathématiques appliquées qui s'intéresse à l'étude d'échantillons

de variables aléatoires, qui s'appuie notamment sur la théorie du calcul des probabilités et, en même temps, le nom commun donné aux méthodes scientifiques traitant de la collecte et de l'interprétation pratique des données collectées dans des domaines aussi variés que la médecine, les sciences physiques, la biologie, l'économie, la sociologie ou la psychologie. Le lien se fait par l'utilisation de méthodes issues des statistiques mathématiques, c'est-à-dire à l'identification des données collectées à des variables aléatoires.

“ *Les mathématiques servent d'argument quasi-religieux pour justifier idéologiquement la domination réelle de la classe capitaliste* ”

LES VARIABLES ALÉATOIRES

Précisons qu'une variable aléatoire est une fonction qui associe une grandeur bien définie (un nombre réel (3 ; -1,5 ; 3/4 ; etc.) pour des variables aléatoires continues ou un entier relatif (2 ; -2 ; -10 ; etc.) pour des variables aléatoires discrètes par exemple) aux éléments d'un espace probabilisé, dont la particularité est que ses éléments sont en général inaccessibles directement. On cherche donc à étudier les propriétés de ces variables aléatoires en s'appuyant sur leurs réalisations pour en déduire, (on dit aussi en inférer) leurs propriétés. De plus, un échantillon est (ordinairement) défini comme une suite de variables aléatoires indépendantes mais partageant la même répartition.

L'intérêt de cette construction est que la définition très souple d'un espace probabilisé facilite l'utilisation pratique de modèles statistiques. Étudions par exemple la prévalence d'une maladie génétique dans une population. Chaque individu de la population étudiée est identifié à un élément de l'espace probabilisé et la variable aléatoire est la fonction qui prend la valeur 0 ou 1 selon la présence ou l'absence de la maladie.

Maintenant, si la population est de très grande taille, la population française par exemple, il sera quasi impossible de mener l'enquête sur toute la population considérée (ce qui fait écho à l'inaccessibilité des éléments d'un espace probabilisé), et il faudra mener l'enquête sur un sous-ensemble de cette population. Prenons une population test de mille personnes : on associe à chaque individu la valeur 0 ou 1 selon qu'il est ou non malade. On peut alors calculer la proportion d'individus malades, disons 5%. La question est : que nous apprend ce résultat sur la présence de la maladie dans la population générale ? Les statistiques mathématiques offrent des méthodes permettant de quantifier l'écart entre ces 5% et la proportion réelle de malades, sous des conditions mathématiques qu'on peut traduire, imparfaitement, en des *conditions* sur la population testée.

Précisons par exemple le sens de la notion d'indépendance. Dans le cas d'un échantillon, elle implique qu'il n'y a pas de relation interne entre les différentes variables impliquées. Rapportée à l'étude statistique d'une population réelle, cette hypothèse - qui est nécessaire au bon fonctionnement d'une grande partie des modèles statistiques - implique qu'on

suppose les différents individus étudiés comme étant des représentants d'une *population homogène*, représentant sa diversité, sans qu'il existe de liaisons entre ces individus pour les variables considérées.

Lorsqu'on traduit cet ensemble d'hypothèses en termes économiques, les problèmes commencent ! Cela revient en effet à supposer que tous les individus agissent en fonction de leur meilleur intérêt, ramené à la quête égoïste d'un profit maximal, tout en disposant de tous les éléments d'information de manière simultanée et parfaitement égalitaire.

C'est sous ces hypothèses - pour le moins discutables... - que les économistes néolibéraux ont montré la stabilité de leurs modèles économiques. Ainsi, ils n'offrent la garantie d'une croissance continue et stable de l'économie qu'au prix de l'élévation d'hypothèses philosophiques très fragiles sur l'humanité au rang de vérités immuables, *sous prétexte qu'elles sont nécessaires à la convergence de modèles mathématiques.*

Ces hypothèses philosophiques qui décrivent une humanité particulièrement détestable, cupide et individualiste ne sont (heureusement) que la traduction de la vision particulièrement anti-égalitaire défendue par les promoteurs de ces théories économiques. Toutefois, et c'est beaucoup plus gênant, les mathématiques, c'est-à-dire les conditions techniques nécessaires à la stabilité théorique des modèles économiques sous-jacents, servent d'argument quasi-religieux pour justifier idéologiquement la domination réelle de la classe capitaliste sur les sociétés contemporaines.

LES TESTS D'HYPOTHÈSES

Il nous faut en outre montrer à présent *l'importance de la bonne compréhension des limites des modèles statistiques* à l'aide de l'un des principaux champs de la recherche en statistiques mathématiques : les tests d'hypothèses.

L'objet de cette branche est de donner des outils mathématiques permettant de

tester la validité d'un modèle statistique. On va tester une hypothèse liée à un modèle, ou hypothèse nulle (ou H_0), contre des hypothèses alternatives (ou contre-hypothèses, ou H_1).

Par exemple, faisons l'hypothèse que l'espérance (cette notion s'identifie assez bien à celle de moyenne) d'une certaine variable aléatoire X est égale à une valeur μ . La contre-hypothèse classique est de supposer que X n'a pas pour espérance

“
Une première manière de combattre ces abus est de favoriser l'éducation aux méthodes statistiques
”

μ . Ceci indique l'un des problèmes centraux de ce champ de recherche : H_0 est unique, mais il y a une infinité de manières pour l'espérance de X d'avoir une autre valeur.

Qui plus est, même sous l'hypothèse nulle, le calcul de la moyenne empirique d'un échantillon ne donnera (presque) jamais la valeur réelle de l'espérance de cet échantillon, mais une valeur proche. L'écart entre la moyenne calculée et celle de l'hypothèse doit donc être quantifié si on veut pouvoir évaluer le modèle. C'est le rôle de la statistique de test, qui associe un nombre réel à un échantillon. Cette statistique doit elle-même être étudiée en profondeur. En particulier, on étudie les probabilités qu'elle prenne telle ou telle valeur, dans le cas où elle est calculée avec des échantillons conformes à H_0 .

De plus, les tests d'hypothèses sont sujets à deux risques d'erreur. Le risque de première espèce est celui de rejeter H_0 à tort ; le risque de seconde espèce est de ne pas rejeter H_0 à tort. On peut contrôler le risque de première espèce en rejetant H_0 lorsque la valeur calculée de la statistique de test est en dehors des valeurs que prend en théorie la statistique de test pour (par exemple) 95%

des échantillons test. On parle de test fait au seuil de 5%. Le risque de seconde espèce doit être évalué pour chaque contre-hypothèse en calculant la proportion d'échantillons où H_0 est bien rejetée. Un bon test est un test pour lequel le risque de seconde espèce est faible sur des classes de contre-hypothèses raisonnables au vu du modèle proposé. Cette étude ne peut pas être exhaustive si H_1 est compliqué, ce qui peut mener à des controverses sur la valeur réelle d'un test.

Donnons un exemple. Un biologiste souhaite établir l'existence d'un facteur de risque favorisant une certaine maladie génétique dans une population particulière. L'essentiel de son travail sera de trouver quels facteurs génétiques, ou environnementaux, peuvent expliquer ce phénomène. Une étude quantitative peut appuyer la démonstration en illustrant le fait que la proportion effective d'individus touchés par la maladie est significativement supérieure à celle de la population générale.

On peut alors tester H_0 : la proportion d'individus malades dans la population test est identique à celle de la population générale contre H_1 : cette différence existe. La statistique de test va servir à quantifier l'écart entre la proportion d'individus malades dans un échantillon de la population cible à une proportion témoin. Si cet écart est suffisant, le biologiste conclura, à une marge d'erreur près, qu'on a raison de rejeter H_0 , et appuiera ses autres études affirmant que la maladie est plus fréquente dans la population étudiée.

En conclusion, les statistiques permettent de construire des outils pour l'évaluation des modèles dans leurs possibilités et leurs limites. En revanche, l'utilisation abusive de ces méthodes doit être combattue pied à pied. Une première manière de combattre ces abus est de favoriser l'éducation aux méthodes statistiques dans la population, non en apprenant des formules magiques comme on le fait trop souvent, mais en alliant maîtrise des outils techniques et enseignement de leurs limites. ■

Chaque mois, des chercheurs, des étudiants vous présentent des livres, des revues...

Indignés ! D'Athènes à Wall Street, échos d'une insurrection des consciences

Zones/ La Découverte, 2012.

&

Occupy Wall Street ! Textes, essais et témoignages des indignés

Les Arènes, 2012.

PAR PATRICK COULON

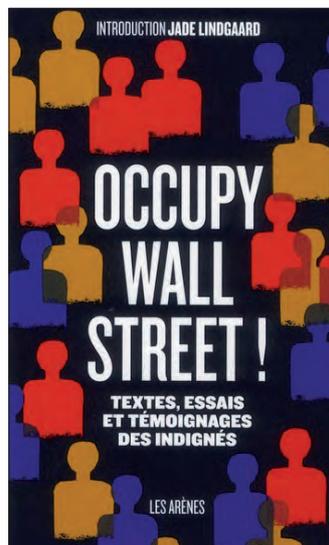
Mais que pensent et qu'ont vraiment à dire celles et ceux, un peu partout dans le monde, que l'on a appelés les « indignés », le « mouvement des places » ou les « 99% » ? Deux ouvrages récemment publiés tentent de répondre à cette question.

« Occuper Wall Street, ça a été comme d'envoyer sa lettre de démission du rêve américain » affirme un des acteurs de l'incroyable histoire que raconte *Occupy Wall Street !* livre radical et émouvant. De mi-septembre à mi-novembre 2011, de nombreuses revues accompagnèrent la dynamique des contestataires installés au Zuccotti Park, au sud de Manhattan. Les occupants publièrent eux-mêmes des textes et documents réunis dans un livre préfacé par la journaliste de Mediapart, Jade Lindgaard. Près de quarante textes, traduits par Laure Motet et Judith Strauser, dessinent les contours de cette gauche américaine qui entend s'émanciper de la toute puissance du système économique. Bref *Occupy Wall Street !* rassemble – et ce n'est pas désagréable – des récits sous tension des occupants, des essais et des reportages, des illustrations et des photographies.

Indignés ! D'Athènes à Wall street, échos d'une insurrection des consciences se veut plus exhaustif. Il explore des expériences variées, de la place de la Puerta del Sol à Madrid jusqu'à la place Syntagma à Athènes sans oublier un crochet par New York (ni l'éphémère et groupusculaire mouvement français). Il rassemble des analyses de fond. À côté

de contributions d'intellectuels critiques y sont publiés des textes anonymes et collectifs, des récits, des dialogues, des règles de fonctionnement, etc.

Certains – dont je suis – souriront à la lecture des règles de fonctionnement, au temps perdu à les faire appliquer et s'interrogeront de bonne foi sur la pratique dite du fonctionnement au consensus. Un processus décisionnel inventé par les Quakers il



y a trois siècles et dont une des études incluse dans cet ouvrage stipule que, s'il a des vertus considérables, il favorise ceux qui ont beaucoup de temps à consacrer aux réunions.

Quoi qu'il en soit, toutes les forces politiques – et singulièrement celles qui souhaitent que le peuple s'approprie le pouvoir – doivent s'interroger sur ce mouvement planétaire (la lecture des différents Manifestes est symptomatique de l'éclaircissement de la crise du

capitalisme et des formes de la lutte des classes) et, au-delà de ses formes, sur ce qu'il révèle. La lecture de ces ouvrages y contribue.

« Face à la crise et voyant bien la manière dont elle est gérée par le système politique actuel, les jeunes qui peuplent les différents campements ont, avec une maturité inattendue, commencé à poser une question complexe : si la démocratie – c'est-à-dire la démocratie que nous avons reçue – titube sous les bourrasques de la crise économique et qu'elle est impuissante à défendre les volontés et les intérêts de la multitude, peut-être est-ce le moment de considérer que cette forme de démocratie est obsolète ». Cette interpellation de Michael Hardt et Toni Negri est de ce point de vue utile au débat.

Comme l'est cette interrogation : la question la plus pressante à laquelle les militants d'Occupy font face tient dans leur capacité à construire une unité qui respecte et célèbre les différences immenses qui traversent les 99%. Comment apprendre à s'unir ? C'est là quelque chose que peuvent nous apprendre celles et ceux qui vivent sur les sites du mouvement Occupy. Comment concevoir une unité qui ne soit pas simpliste et oppressante, mais complexe et émancipatrice, en reconnaissant, que « nous sommes celles et ceux que nous attendions » ?

Je le mentionnais plus haut : quelques intellectuels contribuent à la richesse de ces pages. On citera Angela Davis, Edith Butler, David Harvey ou encore Naomi Klein.

Terminons en citant l'avertissement de Slavoj Žižek : « Ne tombez pas amoureux de vous-mêmes, avec tous ces bons moments qu'on est en train de passer ici. Les carnivals viennent souvent à peu de frais, et le vrai test de leur valeur est ce qu'il en reste le lendemain, la manière dont la vie normale en sera changée. Tombez amoureux d'un dur et patient travail – nous sommes le début, pas la fin. Notre message est simple : le tabou est brisé – nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes – et il nous est permis, nous y sommes même obligés, de penser à des alternatives ».

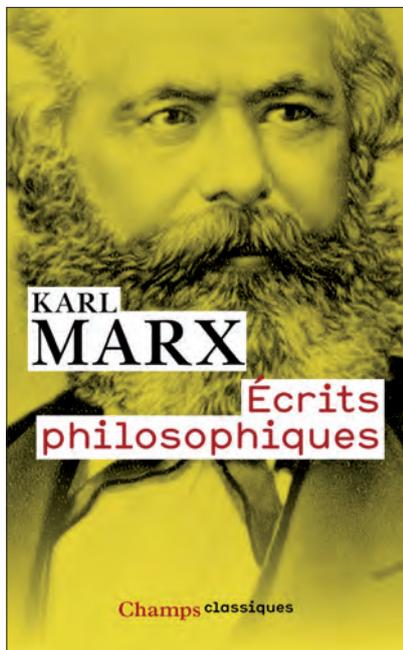
Écrits philosophiques

Flammarion, 2011.

KARL MARX textes traduits et présentés par
LUCIEN SÈVE

PAR JEAN QUÉTIER

L'édition Pléiade des Œuvres de Marx, établie par Maximilien Rubel, avait consacré la fâcheuse habitude de trier les textes de l'auteur en trois catégories : économie, politique et philosophie. C'était là une partition bien arbitraire qui aurait sans doute étonné Marx lui-même. Sous l'intitulé « philosophie », il est alors devenu d'usage d'entendre les textes de jeunesse de Marx, notamment ceux de la période des *Manuscrits de 1844*. Et malgré tout ce



qui peut distinguer Maximilien Rubel de Louis Althusser, l'influence du cadre théorique de lecture élaboré par ce dernier est clairement perceptible dans un tel choix éditorial.

Lucien Sève, au contraire, décide de prendre le contre-pied de cette tradition en interrogeant de manière frontale le sens de la philosophie chez Marx. Prenant acte de la rupture avec la philosophie comme discours de la mauvaise abstraction

au rôle conservateur contenue dans les *Thèses sur Feuerbach* et *L'Idéologie allemande*, Lucien Sève n'en soutient pas moins la persistance d'un « philosophique » chez Marx, jusque dans la période de la maturité. Mettant en question le fameux renversement matérialiste de la logique hégélienne, de cette dialectique mystificatrice qui marche sur la tête mais dont le noyau demeure rationnel, Lucien Sève y voit bien davantage un projet à l'œuvre dans l'ensemble des textes de Marx qu'un acte accompli une bonne fois pour toutes au détour d'une préface. Or, tel est bien le sens de la démarche de Lucien Sève dans ce recueil qui cherche à mettre en évidence, au moyen d'un corpus large de textes aussi bien canoniques que méconnus, allant de 1841 à 1881, le philosophique tel qu'il se déploie sous la plume de Marx. Bien loin de l'idéalisme grandiloquent et stérile qu'ils n'ont de cesse de dénoncer, les *Écrits philosophiques* de Marx ouvrent la voie à la compréhension de cette « logique du *Capital* » dont parlait Lénine et qui n'est autre que le réseau catégoriel que nécessite l'élaboration d'une dialectique authentiquement matérialiste.

Le protectionnisme et ses ennemis

Les liens qui libèrent, 2012.

DOMINIQUE VIDAL (DIR.)

PAR FLORIAN GULLI



Un petit recueil d'articles, mais une grande ambition : réinstaller la question du protectionnisme au cœur du débat à gauche.

Le rejet du protectionnisme est quasi-unanime dans les états-majors politiques. Ce rejet se fait le plus souvent sans argument, sur le mode de la diabolisation pure et simple. Le protectionnisme nous conduirait dans le meilleur des cas à la faillite et dans le pire à la guerre ; rien de moins ! Au Front de Gauche, la question

fait débat : protéger, oui, mais protéger qui et quoi ? Frédéric Boccara l'expliquait il y a peu dans *L'Humanité* (14 février 2009) les protections douanières peuvent être au service de la rentabilité des capitaux, comme elles peuvent servir le développement de l'emploi et d'autres critères de la rentabilité. Mais pour cela, il ne suffit pas de réguler les échanges de marchandises : il faut aussi agir sur les investissements et la circulation des capitaux.

L'ouvrage de Dominique Vidal replace la question du protectionnisme dans l'histoire et révèle ainsi que cette question n'est pas tant théorique que pratique. Les pays capitalistes en voie de développement ont toujours utilisé des mesures protectrices puisqu'elles leur permettaient de résister à leurs rivaux ; dans ce cas, le protectionnisme était soutenu par tous les doctes. À l'inverse, les pays capitalistes les plus développés ont toujours eu tendance à vouloir imposer le libre-échange pour accroître leur profit. Le silence qui entoure le protectionnisme aujourd'hui est donc un symptôme : l'intérêt du CAC 40 est dans le libre-échange.

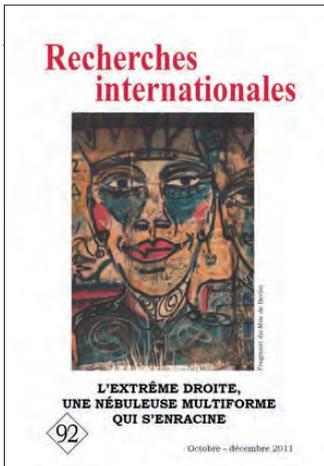
L'argument-massue opposé à celui qui s'obstinerait à vouloir discuter, c'est le risque des représailles. Qui ose rompre l'égalité dans l'échange pour se protéger, commet une injustice impardonnable à laquelle ses partenaires réagiront. Cet argument présuppose que les échanges seraient actuellement égaux. Or rien n'est plus faux ! Lorsqu'un pays réduit à presque rien son impôt sur les sociétés, alors il rend l'échange inégal, c'est-à-dire qu'il pratique finalement une sorte de protectionnisme. Les échanges sont aujourd'hui réellement distordus du fait du dumping social, fiscal et écologique. Nous n'avons donc pas à choisir entre protection et libre-échange puisqu'il n'y a pas de libre-échange, mais des échanges inégaux. Laisser-faire, dans ce contexte, c'est favoriser les pays les plus développés et renforcer le pouvoir de leurs oligarchies.

Bref, le protectionnisme mérite une discussion sérieuse. Le protectionnisme était hier au service des intérêts des capitalistes nationaux. Il pourrait être demain un moyen pour protéger les populations contre les politiques néolibérales de mise en concurrence des peuples.

« L'extrême droite, une nébuleuse multiforme qui s'enracine »

RECHERCHES INTERNATIONALES

n°92, 2011.



PAR ALEXIS COSKUN

Trois termes caractérisent ce dernier numéro de la revue *Recherches internationales* : intéressant, large et précis. Intéressant, car outre le fait que la problématique abordée est d'actualité dans la sphère politique actuelle, le traitement consacré aux différentes extrêmes droites permet de casser nombre d'idées reçues diffusées par ceux

qui, comme le dénonçait Louis Aragon, font de leur « certitude une réalité ». Ainsi l'incapacité du terme « populisme » à unifier des situations diverses est particulièrement bien mise en exergue. Ce dossier permet également au lecteur français de comprendre l'évolution du champ politique national parallèlement à celui d'autres pays en Europe. La stratégie dite de droitisation engagée par l'UMP est ainsi éclairée par la situation suisse et la façon dont l'UDC, parti bourgeois conservateur, s'est tourné vers une fascisation avancée (article de Nils Andersson).

Large, car l'étude qui nous est proposée revêt en plus une dimension géographique très étendue (européenne et mondiale, avec des articles consacrés plus particulièrement à la Bulgarie, à la Russie, à la Norvège et au Royaume-Uni). Le champ d'analyse inclut l'islamisme avec un article de Liess Boukra, enseignant de sociologie à Alger, les *lobbies* coloniaux français, dans un entretien avec Alain Ruscio, ou encore l'utilisation par les groupuscules d'extrême droite d'Internet, avec l'article de Paul Jackson (auteur d'une encyclopédie de l'extrême droite en Europe). Précis, car les différents articles qui composent ce dossier livrent une analyse détaillée tant historique que technique sur les différences entre mouvements d'un même pays, relevant leurs racines communes et leurs distinctions actuelles.

Dans la période actuelle où le Front national – auquel René Monzat consacre un article – semble en expansion, ce numéro de *Recherches internationales* est donc extrêmement utile, même si l'on regrettera quelque peu le manque d'une analyse générale du rôle économique et social joué par l'extrême droite dans le système capitaliste.

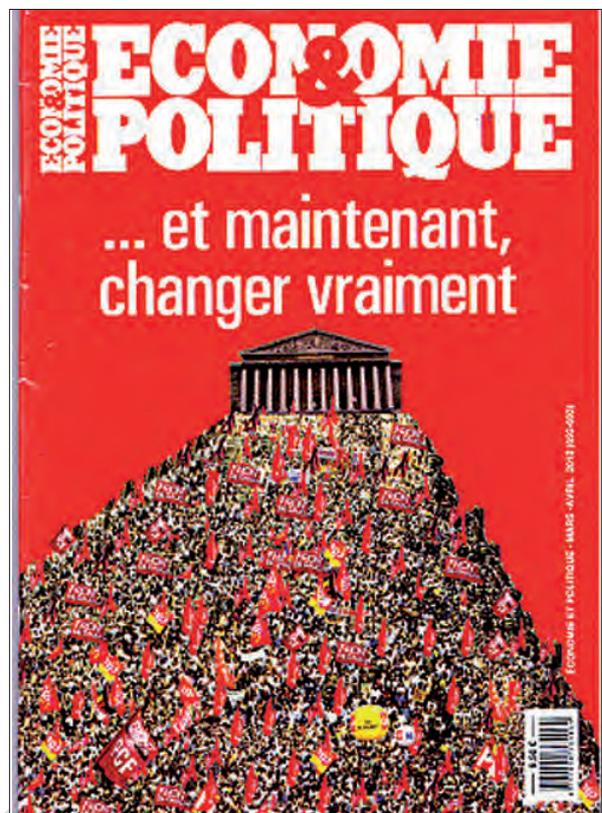
« ... et maintenant, changer vraiment »

ÉCONOMIE ET POLITIQUE

n°692-693, 2012.

PAR IGOR MARTINACHE

Économie et politique : le titre de la « revue marxiste d'économie » constitue déjà en soi une interpellation tant l'économie est politique, contrairement à ce que certains décideurs essaient de faire croire. Avec l'aide de « chercheurs » orthodoxes souvent stipendiés par ailleurs par les banques qu'ils sont supposés étudier, ils s'efforcent de faire passer les enjeux économiques pour des questions purement techniques que le peuple ne pourrait pas comprendre. Rien de plus trompeur, comme suffit à le montrer la dernière livraison de la revue.



Contexte électoral oblige, la campagne du Front de gauche y occupe une place de choix, avec l'appel des économistes en faveur de la candidature de Jean-Luc Mélenchon à la présidence de la République, mais aussi la reproduction de l'appel lancé par la « Conférence sociale de printemps » (JSC) qui regroupe une vingtaine d'organisations syndicales et du mouvement social, réunie fin mars à Bruxelles. Celui-ci dénonce la ratification de plusieurs traités européens qui bouleversent la « gouvernance » budgétaire de la zone euro, constituant de l'aveu même du président de la Commission, le conservateur Barroso, une véritable « révolution silencieuse ». Contre cette logique de l'austérité antidémocratique, la JSC appelle à une autre approche de la question de la dette, considérant la protection sociale et les services

publics non pas comme des coûts à réduire mais comme des leviers pouvant servir de base à un nouveau modèle de développement pour l'Union. Un message malheureusement encore plus actuel au vu des premières décisions de la nouvelle majorité socialiste.

Un article de Paul Boccarda développe les propositions du Front de gauche pour une politique monétaire alternative : en France, la (re)constitution d'un pôle bancaire public ; à l'échelle européenne, une double création monétaire par la Banque centrale européenne, afin d'abonder un Fonds de développement social et écologique ; et au plan mondial, une « refondation » du Fonds monétaire international (FMI) qui permettrait de le démocratiser (les droits de vote y sont actuellement proportionnés au PIB des États...) et de créer une monnaie mondiale assise sur les droits de tirage spéciaux déjà émis par l'organisation.

Concernant l'actuelle « crise » des finances publiques, si les feux médiatiques sont braqués sur l'Union européenne, les répercussions concrètes se jouent au local. D'où l'intérêt du long article de Jean-Marc Durand sur les collectivités territoriales. Un rappel de l'évolution des règles de gestion des collectivités territoriales au cours des deux dernières décennies permet de comprendre comment nombre de ces dernières se sont retrouvées dans l'« œil du cyclone » de la crise financière. Insistant sur le fait que cette mise dans la main des marchés résulte de décisions politiques, l'auteur expose une série de propositions fiscales, financières et institutionnelles visant à corriger cette situation. Même tonalité dans l'article de Frédéric Rauch, qui explique comment la réduction des dépenses a conduit à une coûteuse privatisation des services publics, via notamment l'adoption des « partenariats public-privé », escroquerie équivalente pour les collectivités locales aux crédits *subprime* vendus aux ménages insolubles états-unis. On sait ce qu'il est advenu par la suite...

Face à cette situation, une réforme globale de la fiscalité est nécessaire : Gilbert Ricard en explique les principaux enjeux et points de débat, en détaillant un par un les principaux prélèvements. Alain Paker rend compte de la mise en place d'une commission d'enquête au Sénat sur l'évasion fiscale et les « paradis » qui la permettent, à l'initiative du Groupe communiste, républicain et citoyen. Mais plus que d'information, c'est d'une réelle volonté politique qu'il y a besoin. Et d'un rééquilibrage du rapport de forces.

« États de la scène actuelle : 2009-2011 »

THÉÂTRE/PUBLIC

n°203, 2012.

PAR STÉPHANIE LONCLE

En 2007, Bernard Sobel était remplacé par Pascal Rambert à la direction du Théâtre de Gennevilliers, sur la décision de Christine Albanel. Le nouveau directeur empressé d'effacer toute trace de son prestigieux et communiste prédécesseur a exigé que la revue *Théâtre/Public*, dont Sobel souhaitait garder la direction, quittât fissa les lieux. Dans la précipitation et l'urgence, une petite équipe d'intellectuels



et d'artistes pour qui le communisme n'est pas un vilain mot et la critique théâtrale pas un encombrant tas de papier a consacré du temps, du travail et de l'argent à la survie de la revue. Que J.-L. Besson, C. Biet, A. Girault, J. Jourdeuil, M. Raoult-Davis et B. Sobel en soient remerciés, ainsi que l'équipe administrative qui épaula ce comité de rédaction. Les Éditions théâtrales, dont le directeur P. Banos-Ruf est de la trempe des premiers, assurent la coédition de la belle revue, dont la nouvelle maquette est remarquable d'élégance et de lisibilité.

Le dernier numéro propose « d'identifier et de situer ce qui se voit aujourd'hui sur les scènes européennes » à travers une série de cas qui offrent autant de portes d'entrée pour comprendre ce qui se joue entre le spectacle, la politique et l'économie dans la société contemporaine. Sont ainsi analysées les deux pièces « révolutionnaires » des dernières saisons théâtrales : *Notre terreur* et *Que faire ?* (O. Neveu), les contradictions du modèle allemand du « théâtre de ville » avec l'exemple de théâtre de Cologne (R. Jobez et C. Schmidt), ou encore la très libérale promotion des talents « émergents » qui masque mal la misère et l'autoritarisme de l'actuel champ théâtral (D. Scott). Il faudrait citer tous les contributeurs tant l'ensemble est pertinent. Une belle revue, un comité de lecture vigilant et généreux, des articles intelligents, une iconographie pertinente... L'âme du Théâtre de Gennevilliers et de la démocratisation théâtrale serait-elle sauvée de la démagogie culturelle et du libéralisme artistique ? C'est sans compter les baisses de subventions qui fragilisent son activité. Finalement, la revue n'a survécu au départ du CDN qu'en supprimant deux des trois postes à temps plein et en s'imposant des économies de fonctionnement qui compliquent les conditions de travail de ces vaillants.

LES RESPONSABLES THÉMATIQUES



Patrice Bessac
Responsable national du Projet
projet@pcf.fr



Stéphane Bonnery
Formation/Savoirs, éducation
recherche
stephane.bonnery@wanadoo.fr



Nicolas Bonnet
Sport
nbonnet@pcf.fr



Hervé Bramy
Écologie
hbramycg93@wanadoo.fr



Ian Brossat
Sécurité
ian.brossat@paris.fr



Laurence Cohen
Droits des femmes/Féminisme
cohenperdrix@gmail.com



Xavier Compain
Agriculture/Pêche
jyoudom@pcf.fr
ssimonin@pcf.fr



Olivier Dartigolles
Europe
odartigolles@pcf.fr



Yves Dimicoli
Économie Finances
ydimicoli@pcf.fr



Jacques Fath
Relations internationales,
paix et désarmement
jfath@pcf.fr



Olivier Gebuhrer
Enseignement supérieur
et recherches
olivier.gebuhrer@wanadoo.fr



Jean-Luc Gibelin
Santé Protection sociale
jean-luc.gibelin@orange.fr



Isabelle De Almeida
Jeunesse
isabelle.dealmeida@numericble.fr



Fabienne Haloui
Lutte contre racisme,
antisémitisme et discriminations
fabienne.haloui@orange.fr



Alain Hayot
Culture
ahayot@pcf.fr ou
ahayot@regionpaca.fr



Valérie Goncalves
Énergie
val.goncalves@free.fr



Jean-Louis Le Moing
Dom-tom
jllemoing@pcf.fr



Danièle Lebaïl
Services Publics et solidarités
danielle.lc@wanadoo.fr



Isabelle Lorand
Libertés et droits de la personne
liberte@pcf.fr



Sylvie Mayer
Economie sociale et solidaire
mayersy@wanadoo.fr



Catherine Peyge
Droit à la ville, logement
catherine.peyge@ville-bobigny.fr



Gérard Mazet
Transports
gmazet@pcf.fr



Eliane Assassi
Quartiers populaires et libertés
elianeassassi.contact@gmail.com



Richard Sanchez
LGBT
rsanche@pcf.fr



Véronique Sandoval
Travail
sandoval_ve@yahoo.fr



Jean-François Téaldi
Droit à l'information
jean-francois.tealdi@francetv.fr



Nicole Borvo
Institutions, démocratie, justice
mdagorn@pcf.fr



Jean-Marc Coppola
Réforme des collectivités locales
jmcoppola@regionpaca.fr



Jérôme Relinger
Révolution numérique
et société de la connaissance
relinger@pcf.fr

Liste publiée dans *Communistes*
du 22 septembre 2010

L'ÉQUIPE DE LA REVUE



Patrice Bessac
Responsable
de la Revue



Guillaume Quashie-Vauclin
Responsable
adjoint



Noëlle Mansoux
Secrétaire
de rédaction



Amar Bellal
Sciences



Gérard Streiff
Combat d'idées



Marine Roussillon
Pages
critiques



Nicolas Dutent
Communisme
en question



Alain Vermeersch
Revue des
médias



Corinne Luxembourg
Territoires



Léo Purguette
Travail de
secteurs



Côme Simien
Histoire



Renaud Boissac
Collaborateur



Anne Bourvic
Regard



Frédo Coyère
Mise en page
graphisme

COMITÉ DU PROJET ÉLU AU CONSEIL NATIONAL DU 9 SEPTEMBRE 2010 : Patrice Bessac - responsable ; Patrick Le Hyaric ; Francis Wurtz ; Michel Laurent ; Patrice Cohen-Seat ; Isabelle Lorand ; Laurence Cohen ; Catherine Peyge ; Marine Roussillon ; Nicole Borvo ; Alain Hayot ; Yves Dimicoli ; Alain Obadia ; Daniel Cirera ; André Chassaïne.